

20e MILLE

HISTOIRES ARABES

RECUEILLIES PAR KHATI CHEGHLON

HISTOIRES COURTES
FACILES A LIRE
FACILES A RETENIR
FACILES A RACONTER

BIBLIOTHÈQUE DU BON VIVANT - A. QUIGNON, ÉDITEUR
16, RUE ALPHONSE-DAUDET, 16 — PARIS-XIVe

HISTOIRES ARABES

JEAN DE LETRAZ ET SUZETTE DESTY

Nicole s'éveille..., roman .... 10 fr.
Nicole s'égare..., roman .... 10 »

JEAN DE LETRAZ

Douze nuits d'Amour ou la Vie d'une femme, roman .... 10 »

MAURICE DE MARSAN

Maud, Demoiselle de Cinéma, roman .... 10 »
Mon Curé au Cinéma, roman .... 10 »

ARMAND VILLETTE

Mesdames, roman .... 10 »
Du Trottoir à Saint-Lazare (Nouvelle Edition) .. 10 »

FERNAND KOLNEY

Le Salon de Madame Truphot, roman (Nouvelle Edition) .... 10 »
Les Plus Belles Nuits d'Amour de Casanova. .... 10 »

WILLY ET ROSSI

La Fin du Vice, roman 7 50

TULLIO MURRI

L'Enfer du Bagne .... 9 »

Dr ALBERT CHAPOTIN

Les Défaitistes de l'Amour (Nouvelle Edition) ... 15 »

ANDRÉ ROCHEFORT

L'Ecole de la Luxure, roman .... 10 »

La Muse Gauloise, les meilleurs poèmes satyriques .... 15 »
Œuvres Badines de PIRON .... 10 »
Le Tacot Ivre .... 10 »
Histoires Arabes, Histoires courtes, faciles à lire, à retenir, à raconter .... 10 »
Le Compartiment des Hommes seuls, Histoires de femmes .... 10 »
Les Contes du Rabbin, Les meilleures Histoires Juives .... 10 »
Gaudissart et Cie, Nouvelles Histoires de Commis-Voyageurs .... 10 »
Le Train de Plaisir, Les meilleures Histoires Gauloises .... 10 »
Histoires de Commis-Voyageurs .... 10 »
Histoires de Curés .... 10 »

Bibliothèque du Bon Vivant

HISTOIRES ARABES

Recueillies par
KHATI CHEGHLOU

HISTOIRES COURTES
FACILES A LIRE
FACILES A RETENIR
FACILES A RACONTER

A. QUIGNON, Éditeur
16, RUE ALPHONSE-DAUDET, 16
PARIS - XIV•

AVERTISSEMENT

Peu de folklores sont aussi riches que le folklore arabe en contes merveilleux, tels que ceux qui nous sont connus par les recueils des Mille et une Nuits, *des* Quarante Vizirs, *des* Sept Vizirs, *de* Kalima et Dimna, *d'*Antar, *etc... Mais, à côté des récits féeriques, des fables et des épopées, il existe une quantité innombrable d'historiettes, d'anecdotes, de bons mots, édifiants ou légers, moraux ou scabreux, historiques ou allégoriques, souvent fort spirituels et subtils, parfois assez crus.*

C'est dans ce trésor presque inépuisable — et qui présente, comme les récits merveilleux, nombre d'analogies avec le folklore européen, tout en ayant beaucoup de couleur locale — qu'ont souvent puisé les écrivains arabes, poètes, théologiens, moralistes, historiens, juristes,

grammairiens même, en quête d'exemples. Nous n'en connaissons qu'une très faible partie, éparse elle-même dans les traductions et dans les ouvrages savants des orientalistes, depuis Galland, Cardonne et Sylvestre de Saci jusqu'aux Basset, Biarnay, Laoust, Decourdemanche, etc...

En ce qui concerne le Maroc, du folklore oral duquel les historiettes de ce recueil sont surtout tirées, nous avons, pour les contes féeriques, le recueil de la doctoresse Legeay, pour ceux de Marrakech, et les Contes Fasis, *recueillis à Fez l'an dernier par Mohammed el Fasi et Emile Dermenghem. Nous trouvons aussi quelques contes berbères dans les savantes publications techniques de l'Ecole des Lettres d'Alger et de l'Institut de Rabat sur les dialectes divers des Rifains et des Chleuhs. Mais les histoires gaies n'ont pas été spécialement recherchées.*

Or, entre hommes, pendant le jeûne du Ramadan, l'on passe volontiers la nuit à se raconter de telles anecdotes plaisantes, récits piquants et bons mots, avec toutes les variations possibles sur la ruse des femmes, tout en buvant le thé vert à la menthe. Un conte en amène un autre et l'on évoque à tour de rôle les héros comiques bien connus, depuis le poète libertin Abou

Nowas, compagnon de plaisir du calife Haroun Ar Rachid, jusqu'au lourdaud Bahloul, jusqu'au grossier Brouzi rifain, en passant par les diverses incarnations du Goha égyptien, le Nasr eddin Khodja turc, le Si Djeha kabyle, le Joha marocain, qui est aussi célèbre sous des noms voisins (Giucha, Giufa, Giucca, et Giuvali...) en Grèce, en Italie et en Sicile, héros méditerranéen par excellence.

La traduction de ces récits, parfois assez crus et où les choses sont appelées par leur nom, s'est efforcée de conserver toute leur saveur. La « gauloiserie » est de tous les pays et le latin n'est pas la seule langue qui « dans les mots brave l'honnêteté ». Le lecteur français se jugera, croyons-nous, suffisamment respecté, eu égard à la couleur locale et à la saine bonhomie des histoires de Khati Cheghlou, et les arabisants, en traduisant le nom mystérieux de ce dernier, y trouveront sa justification même.

HISTOIRES ARABES

Un homme rencontra un jour dans un lieu solitaire une très jolie fille qui avait un beau grain de beauté.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

— Mekka, dit-elle.

— Comme la ville sainte (La Mecque). Et ce grain de beauté ?

— C'est la Pierre Noire de la Kaaba.

— Eh bien ! dit l'homme, mon intention est de faire le tour de la Kaaba (la procession du pèlerinage de la Mecque) et de baiser, comme il sied, la Pierre Noire.

— Oh ! fit la belle. La Mecque est bien loin ! Tu n'y arriveras pas facilement.

Mais l'homme sortit de sa poche une bourse pleine d'argent et la lui tendit.

— Entres-y avec le salut et dans la paix, concéda alors la jeune fille.

☽◇☾

Chaque fois qu'Omar s'était disputé avec sa femme et qu'il voyait celle-ci fâchée contre lui, il lui faisait l'amour. Et la réconciliation s'opérait sur l'oreiller.

— Quand je suis en colère contre toi, lui dit-elle un jour, tu m'amènes un petit homme qui demande ton pardon, et je ne sais pas le refuser...

☾

Une femme qui avait déjà enterré cinq maris se remaria encore une fois. Voici qu'un jour, le sixième tomba, lui aussi, gravement malade.

Elle le soigna tendrement et, quand elle le vit moribond, témoigna beaucoup de tristesse.

— Que vais-je devenir ? lui disait-elle. A qui me laisseras-tu ?

— A l'infortuné septième, fit le mari dans un dernier soupir.

☾

Les pets sont chose très honteuse chez les *Djebala* marocains.

On raconte que l'un d'eux, nommé Mohand ben Amar, au cours d'une réunion dans son village, lâcha involontairement un pet.

Il en fut si honteux, qu'il partit et resta absent pendant deux ans.

Au bout de ce temps, il eut envie de revoir son village et s'en rapprocha.

De loin, il appela quelqu'un et lui demanda des nouvelles de Mohand ben Amar.

— Depuis qu'il a pété, lui répondit-on sans le reconnaître, il n'a pas reparu.

Le pauvre djibli comprit que le souvenir de son incongruité était ineffaçable, et s'en alla pour vagabonder encore.

☾

Un homme qui témoignait devant le cadi fit un pet.

— Tais-toi, dit-il alors à son cul. Laisse-moi parler seul, ou bien parle seul. Si nous parlons tous deux à la fois, on ne pourra rien entendre.

)•(

Joha participe à la prière en commun du vendredi. Les gens sont rangés les uns derrière les autres sur plusieurs lignes.

Comme il a une tunique un peu courte, quand il se prosterne, l'héritage de son père apparaît aux yeux de celui qui est derrière lui. Cet homme lui prend les bourses à pleines mains.

Sans se troubler, Joha fait de même à celui qui est placé devant lui. Comme ce dernier s'indigne :

— Je prends ce qu'on m'a pris, dit Joha.

)•(

Un jeune homme, qui ne pouvait arriver aux bonnes grâces de celle qu'il aimait, laquelle était mariée, eut recours aux offices d'une vieille maquerelle.

Celle-ci prit une chienne à laquelle elle fit respirer des oignons pour la faire pleurer, et se rendit, tenant cette bête en laisse, au domicile de la belle en question.

— Pourquoi cette chienne pleure-t-elle ainsi ? demanda la jeune femme.

— Elle regrette de n'avoir pas aimé quand il était temps, dit la vieille rusée. C'était en effet une femme et elle a été changée en chienne pour avoir repoussé un jeune homme amoureux.

— Je ne veux pas subir le même sort, s'écria la femme. Je ne veux pas être victime d'un pareil sortilège.

— Il ne tient qu'à toi.

— Va me chercher un tel.

La vieille courut chez l'amoureux ; mais celui-ci

n'étant pas chez lui, elle revint le dire à la jeune femme.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria celle-ci. Je ne veux pas attendre. Va me chercher n'importe qui.

La vieille procureuse sortit donc et elle rencontra près de là un homme qu'elle connaissait pour lui avoir ménagé souvent de galants rendez-vous.

— Veux-tu une jolie femme ? lui dit-elle à l'oreille.

L'autre accepta et la suivit. Or, cet homme était justement le propre mari de la femme en question. Quand il vit que la maquerelle le conduisait à sa propre demeure, il fut stupéfait et furieux ; et aussitôt entré, il insulta et menaça son épouse.

Mais celle-ci ne se troubla point pour si peu.

— Les hommes sont tous les mêmes ! Comment ! vaurien ! ! tu suis la première procureuse venue et veux m'être infidèle. Car c'est une ruse que j'ai employée pour t'éprouver.

Et c'est elle qui injuria son époux tout confus...

Un jour le Griffon, que Salomon avait établi roi de tous les oiseaux, paria avec ce roi-prophète qu'il réussirait à empêcher le mariage de la fille du roi de l'Orient avec le fils du roi de l'Occident, prévu par la sagesse divine.

— On ne peut s'opposer à ce que Dieu veut, lui dit Salomon.

Mais le Griffon ne voulut rien entendre, aveuglé qu'il était par l'orgueil.

Il enleva donc la fille du roi de l'Orient et l'installa avec sa mère sur la montagne Kaf, au delà des sept mers inaccessibles, dans un palais au sommet d'un arbre géant. Il était sûr que nul ne viendrait l'y chercher.

Mais ce qui est *mektoub* (écrit) est mektoub...

Le fils du roi de l'Occident ayant fait un voyage en mer, fut entraîné par une tempête qui fit perdre sa route au navire et jeté sur la montagne Kaf, inaccessible aux mortels ordinaires. En se promenant, il vit le palais dans l'arbre géant et à la fenêtre du palais une ravissante jeune fille.

Un seul regard suffit pour rendre les deux adolescents éperdument épris l'un de l'autre. Mais comment entrer dans le palais ?

Il y avait sur le sol un chameau récemment égorgé!

— Dépèce ce chameau, cria la princesse au jeune homme, nettoie sa peau et cache-toi dedans. Je demanderai à ma mère de le faire porter chez moi.

Par cette ruse renouvelée du cheval de Troie, le prince put entrer chez celle qu'il aimait. Il vécut plusieurs mois avec elle, ayant signé un contrat de mariage ; et quand la mère de la princesse ou quelqu'un arrivait, il regagnait aussitôt sa peau de chameau.

Vers le neuvième mois, la princesse était sur le point d'accoucher.

Salomon demanda au Griffon s'il avait pu empêcher ce mariage. Le Griffon, sûr de lui, proposa de faire venir la fille du roi de l'Orient.

En apprenant cette convocation, la princesse dit à sa mère :

— Les génies vont me transporter à la cour du roi Salomon. Ce voyage au-dessus des sept mers à travers les airs me fait peur. Je voudrais me cacher dans cette peau de chameau pour le faire, afin de n'avoir point de vertige.

Et elle fit ainsi le voyage avec son amant.

Quand on ouvrit la peau de chameau devant Salomon en présence du Griffon confondu, on en vit sortir non seulement la princesse, mais aussi le prince... et un petit bébé vagissant qui était né en route:..

☽⋄☾

Un juif du *Mellah* (ghetto) taillait un jour une robe dans une étoffe de grand prix devant le sultan. Il avait bien envie d'en chiper un morceau, mais n'y arrivait pas, car le sultan le regardait.

Alors, il fit exprès un grand pet. Le sultan se mit à rire tellement qu'il se renversa en arrière. Profitant de ce moment, notre juif coupa un morceau de l'étoffe et le subtilisa adroitement.

— N'en lâcheras-tu point un autre ? lui dit quelques instants après le sultan.

— Non, Sidna, répondit le juif. Je craindrais que l'étoffe ne devînt trop courte.

☽⋄☾

Une nuit que le calife Haroun Ar Rachid était couché avec deux jolies concubines, nommées l'une Yasmina, l'autre Maïmouna, chacune de celles-ci luttait à qui mériterait le mieux ses faveurs et s'efforçait de trouver les plus douces caresses.

Yasmina massait les pieds du calife, pendant que Maïmouna caressait sa virilité. Sous l'influence de cette caresse, la chose en question prit soudain un développement considérable.

Alors Yasmina, jalouse, s'en empara à pleines mains.

— Ce n'est pas juste ! s'écria alors Maïmouna. Tu gardes le capital pour toi seule, sans même songer à me laisser les intérêts.

Et elle lui arracha l'objet des mains.

L'esclave ainsi frustrée répliqua :

— Il est écrit : « Celui qui fait revivre une terre morte en devient propriétaire légitime. »

— Pas du tout, répliqua l'autre. C'est moi qui ai droit au capital, en vertu de ce *hadith* : « Le gibier appartient, non à celui qui le lève, mais à celui qui le prend. »

Ne sachant à qui faire droit, le calife satisfit cette nuit-là successivement les deux belles esclaves.

☽◆☾

Le calife Haroun Ar Rachid fit un jour cadeau d'une concubine à un poète qui l'avait charmé par ses vers.

La nuit venue, le poète et la belle esclave firent l'amour une fois. Il désira recommencer, mais malgré ses efforts combinés avec ceux de la jeune femme, l'instrument du plaisir se refusa à prendre la consistance nécessaire.

— Ne te fatigue pas, lui dit alors l'adolescente. Il est mort. Je vais l'envelopper dans un linceul et tu prieras pour lui.

☽◆☾

Marouf, comme tous les musulmans, disait : *Bismillah !* Au nom de Dieu ! avant de commencer quoi que ce fût, de se mettre à table ou de se mettre au lit, d'entamer un travail, etc...

Mais au lieu de le dire une fois, en se mettant au lit avec sa femme, il le disait deux fois. Celle-ci lui en demanda l'explication.

— La première fois, dit-il, c'est pour chasser le *chitan* (le diable) ; la seconde, c'est pour écarter les galants.

☽◇☾

Deux *gnaoua* (nègres de Guinée), porteurs de gros tambours en usage dans leur confrérie au Maroc, entreprennent un jour de dévaliser une maison.

Mais, tout d'abord, ils veulent se rendre compte si les habitants sont endormis ou non. Comment faire ?

— Nous allons jouer du tambour, dit l'un d'eux. Comme cela nous verrons bien s'ils dorment... Commence.

Son compagnon frappe quelques coups retentissants.

— Recommence encore une fois, pour être plus sûr, dit l'autre.

— Non, cela suffit... Entrons.

— Recommence, ou je joue moi-même.

Et les voilà qui se disputent, tapent à coups redoublés sur leurs tambours, et font un tel vacarme que non seulement les habitants de la maison, mais les voisins aussi, se réveillent et viennent arrêter les deux nègres.

☽◇☾

Mousa trouva un jour un homme dans la cuisine avec sa femme.

— Que fait-il ici ? demanda-t-il furieux.

— Je n'en sais rien moi-même, répondit la rusée. Quand on a rapporté ce matin le plat de poissons que j'avais envoyé cuire au four, cet homme ou ce *djinn* (génie) sauta du plat.

Le mari, qui avait une certaine dose de naïveté, conduisit alors l'homme au four, et dit au patron :

— Pourquoi donc as-tu mis ce matin cet homme dans notre plat de poissons ?

Le patron du four comprit la ruse de la femme et voulut la sauver.

— Je me suis trompé, dit-il, excuse-moi. Quant à toi, cria-t-il à l'amant, tu vas être battu. Pourquoi t'es-tu mis dans ce plat au risque de mécontenter cet honnête client ?

Et il lui administra quelques coups. Ainsi fut sauvé l'honneur de l'épouse infidèle.

☽◇☾

Un homme, en rentrant chez lui, voit un autre homme qui en sort.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demande-t-il furieux à sa femme.

— C'est tout simplement le fruitier, répond celle-ci. Il est venu m'apporter un concombre.

— Où est ce concombre ?

— Il a dû le remporter. Je ne le vois plus. Je n'ai fait qu'en tâter.

☽◇☾

Un jeune Egyptien de seize ans, fort joli garçon, mais très sot, vivait dans sa famille. Une des esclaves était une jeune fille assez délurée qui lui dit un jour :

— O mon jeune maître, ne répète pas à tes parents ce que je vais te dire. J'ai un secret à te dévoiler. Tes parents t'ont caché jusqu'ici ton véritable sexe. Ils t'ont fait croire que tu étais un garçon, mais en vérité tu es une jeune fille comme moi.

— Je m'en doutais, répliqua le jeune niais. En effet, j'ai remarqué que je me sentais particulièrement enclin à aimer les filles. C'est sans aucun doute parce que je suis du même sexe qu'elles. De plus, cette nuit, j'ai rêvé à l'une d'elles que je serrais dans mes

bras, et quand je me suis réveillé, mes draps étaient tout tachés de lait.

— C'est que tu deviens nubile, déclara la coquine. Montre-moi donc ta mamelle.

Le jeune homme défit son pantalon et lui donna à tâter sa « mamelle », laquelle, sous les caresses expertes de la jeune esclave, fut si l'on peut dire, saisie d'une grande émotion.

— Vois comme le lait la gonfle ! riait le jeune sot.

Comme quelqu'un approchait, ils durent cesser.

Le lendemain, le jeune homme, en se promenant, rencontra une femme qui lui fit de l'œil et l'emmena chez elle.

— Je vois, lui dit-il, que vous avez deviné mon secret. Malgré mes habits d'homme, je suis une femme comme vous, et c'est ce qui nous fait éprouver tant d'inclination l'une pour l'autre. C'est curieux ! Chaque fois que je suis à côté d'une femme comme moi, mon téton se gonfle de lait.

S'étant rendu compte des capacités du téton en question, la dame lui dit :

— J'ai eu une maladie si grave à mon téton à moi, qu'on dut le couper. Le chirurgien m'a conseillé pour guérir la cicatrice de l'arroser avec le lait d'une autre femme.

Par ce moyen, elle déniaisa le jeune garçon qui finit par comprendre la plaisanterie que lui avait faite l'esclave.

Il partit en promettant à l'aimable dame de revenir souvent et rentra chez lui. Dès qu'il vit la jeune esclave, il lui demanda sans avoir l'air de rien :

— Le lait de femme est-il bon à boire ?

— Oui, fit la belle.

— Eh bien ! goûte le mien.

Et la renversant plus ou moins consentante sur un matelas, il lui donna des preuves de sa virilité !

)-(

Une femme, très surveillée par un mari jaloux, se lève une nuit et sort de la tente en disant qu'elle a la colique.

Le mari la laisse aller, mais écoute attentivement. Il entend un bruit auquel il ne croit pas se tromper et qui semble confirmer les dires de la femme.

Celle-ci revient, fait ses ablutions et se recouche près du mari.

Une heure après, elle se relève et sort encore.

— Ma pauvre femme est bien malade, se dit le mari, qui entend de nouveau le bruit en question.

Et la chose se renouvelle deux ou trois fois.

La femme rejoignait tout simplement son amant, et celui-ci tenait un pigeon par les pattes, lequel, effrayé, produisait en battant des ailes le bruit *sui generis* qui endormait les soupçons du mari.

)-(

Un fakir *Derkaoui* (l'une des confréries musulmanes de l'Afrique du Nord) aimait beaucoup les jeunes garçons. Il en désirait un en particulier, et n'arrivait pas à ses fins.

Il résolut de le prendre par le prestige de sa sainteté et dit un jour à l'objet de ses désirs qu'il était un grand marabout et voyait les saints voler dans le ciel.

— Comment devient-on saint et marabout ? lui demanda le naïf jeune garçon.

— Il faut pour cela, dit l'hypocrite, avoir reçu dans son corps une flamme de la lumière sacrée.

— Et comment cela se peut-il recevoir ?

— Couche-toi sur le ventre et baisse ton pantalon

dit le prétendu saint. Puis laisse-toi faire, et tu verras les saints voler dans le ciel.

Le garçon se mit en position, et le fakir commença à enfoncer le sabre dans le fourreau jusqu'à la garde.

Comprenant alors, mais un peu tard, le stratagème, le jeune homme se mit à crier ; mais le vieux ne le lâcha que quand il fut satisfait. Et le garçon ne put se venger qu'en l'injuriant et en lui tirant la barbe.

☽◦☾

Un autre derkaoui désirait un jeune homme qu'il commença par éblouir en lui faisant des tours de passe-passe, pour le persuader qu'il était un saint authentique et un thaumaturge capable de faire sortir de l'huile d'un pot vide et de cueillir dans le ciel des fruits de toute saison.

Le garçon s'attacha à lui comme disciple et lui demanda de le sanctifier.

— On ne peut entrer dans le jardin de la sainteté, lui dit le fakir, qu'à la condition de recevoir en soi la « goutte perçante » (le sperme).

Le jeune homme fit donc ce qu'il fallait pour cela.

Le lendemain, le derkaoui proclama dans une réunion de sa secte, les vers suivant :

Nous sommes montés sur une très belle coupole de marbre, et nous y avons versé une fusée de lumière.

Les gens crurent qu'il était arrivé à un très haut degré de la vie mystique, alors qu'il voulait seulement dire qu'il était monté sur les fesses du jeune homme.

☽◦☾

Plusieurs jeunes gens ont organisé une partie de plaisir avec quelques femmes de mœurs faciles.

Tous ont apporté des fleurs pour offrir chacun à sa

belle ; tous, sauf Moktir qui a oublié. Comme on le lui reproche, il s'avance vers sa compagne et l'embrasse à pleine bouche.

Surprise, la belle rougit.

— Vous voyez, s'écrie Moktir. J'embellis ce que j'aime et je lui ai apporté le plus joli bouquet de roses.

☽◆☾

Le coq et l'âne se disputent.

— Ne me fais pas parler, ne m'excite pas ainsi, dit le coq. Je dois me battre en même temps les flancs avec mes ailes, et cela me fatigue.

— Pour moi, dit l'âne, je m'en trouve au contraire fort bien. Quand je commence à braire, je pète ; et cela me soulage.

☽◆☾

Marouf vola une mule et chargea son fils de la vendre au marché.

Le fils se la fit voler. Quand il revint, son père lui demanda combien il l'avait vendue.

— Le prix, répondit-il, ô mon père, que tu l'avais achetée.

☽◆☾

Un djibli en trouva un autre dans une mosquée, en train de se livrer à des plaisirs solitaires.

Il se mit à siffler.

— Tu n'as pas honte de siffler dans ce lieu saint, s'écria alors l'autre.

☽⟡☾

Un homme apporta de la viande à sa femme et lui dit :

— Tu vas en faire bouillir une partie, car la viande bouillie est bonne pour l'estomac. Tu en rôtiras une autre partie, car la viande rôtie est nourrissante. Et tu feras griller le reste, car la viande grillée donne des forces pour l'amour.

— Je n'ai ni four, ni marmite, s'écria alors la femme. Le mieux est de tout faire griller...

☽⟡☾

Abou Nowas rencontra un jour dans les rues de Bagdad un adolescent si beau qu'il ne put s'empêcher de se jeter sur lui et de l'embrasser sur la bouche.

Mécontent, l'éphèbe traduisit devant le cadi le poète. Mais le cadi fut si ébloui de sa beauté qu'il se mit à réciter les vers suivants :

En vérité, si tu veux empêcher les gens de t'embrasser et de mordre tes lèvres et tes joues, ne te promène dans les souks qu'avec un voile sur le visage. Ne laisse point pendre des franges de cheveux sur tes beaux sourcils et ne montre point de scorpions (boucle de cheveux) *sur tes tempes. Car en faisant ainsi tu fais mourir un malheureux, tu tourmentes un amoureux, et tu laisses le cadi des musulmans dans l'angoisse.*

Le jeune homme, un peu déconcerté, réfléchit un instant, puis répondit par ces vers :

Nous avions mis en toi notre espoir pour nous rendre la justice. Mais notre attente est déçue. Comment le monde et ses habitants pourraient-ils s'améliorer si le cadi des musulmans est un louwat (de Loth, de Sodome, pédéraste) ?

☽◆☾

Un savant professeur d'une université coranique faisait son cours sur les ablutions après l'amour.

Il expliquait que, non seulement tout rapport sexuel doit être suivi d'une ablution, mais que l'ablution est obligatoire même si le zeb de l'homme n'a fait qu'entrer dans le... de la femme sans y répandre sa semence.

Un élève interrompit alors le professeur et lui demanda la solution du cas suivant :

— Et si l'homme entre tout entier dans la femme, doit-il faire l'ablution ?

Sans sourciller et gravement, l'uléma déclara :

— Cela dépend... s'il entre par le zeb, il doit, bien entendu, faire l'ablution; s'il entre par la tête, il n'y est pas tenu.

☽◆☾

Un homme partant en voyage laissa à sa femme un zeb magique dans un petit coffret. Chaque fois qu'on ouvrait la boîte il en sortait brusquement et pénétrait où il fallait.

De cette façon, l'épouse solitaire continua à goûter l'amour pendant l'absence de son mari. Mais un jour, une servante curieuse ouvrit la boîte et aussitôt *Tripon* (c'était le nom du zeb magique) sauta sur elle et entra si bien dans son histoire qu'elle ne savait comment le faire partir.

Affolée, elle s'enfuit et rencontra le cadi qui, la voyant dans cette position, cria les formules d'exorcisme :

— *Bismillah er rahman er rahim.* Au nom du Dieu clément et miséricordieux...

Aussitôt Tripon sortit de la femme et se jeta sur le pauvre cadi, entrant par la seule porte qu'il trouva... Malade de honte et de peur, le cadi s'enfuit, et rencontra le vizir, lequel ne le délivra qu'à ses propres dépens... Enfin, ce fut au tour du Sultan lui-même... Comme on n'arrivait pas à faire sortir Tripon du c... chérifien, le voyageur revint heureusement.

Apprenant ce qui se passait, il se rendit aussitôt à *Dar-el-Makhzen* (le palais du sultan du Maroc) et montrant au zeb magique son coffret, il lui ordonna d'y rentrer.

Le Sultan le nomma son premier vizir...

)⇸(

Le neveu d'un sultan étant allé un jour rendre visite à celui-ci, rencontra dans son harem une très jeune esclave dont il tomba amoureux aussitôt.

S'étant aperçu de cela, le sultan eut l'attention délicate d'envoyer à son neveu, le lendemain, en cadeau, la belle esclave.

Mais le neveu, qui savait le sultan grand amateur de fruits verts et n'aimait pas manger les restes, estima que l'adolescente avait dû être déflorée par son premier maître et la lui renvoya avec un papier déclarant qu'une pomme mordue par le jardinier avant que d'être mûre ne pouvait lui convenir.

Voyant cela, le sultan lui renvoya une seconde fois la petite fille, après avoir fait écrire sur la robe de celle-ci les deux vers suivants :

Ce qui est caché sous les plis de cette robe est vierge
[de tout contact.
Seul le regard l'a effleuré pour en admirer les per-
[fections.

Le neveu, cette fois, accepta le cadeau.

☽◆☾

Un derviche disait souvent à son disciple :

— Il faut lutter contre soi-même, mortifier ses désirs. Si tu veux t'élever dans la voie mystique, fais toujours le contraire de ce que ton cœur te dit.

Un jour le disciple trouva son maître en train de manger un excellent poulet avec du couscous le plus fin, tandis que lui-même n'avait pour tout plat que des vulgaires lentilles.

Il intervertit alors les plats, prit le poulet et mit devant le derviche les lentilles.

— Mon cœur me disait de manger des lentilles, expliqua-t-il ; j'ai suivi ton conseil, au lieu d'obéir à mon cœur, je mange le poulet.

Un autre jour, son maître le trouva sur une belle adolescente.

— Que fais-tu là ? lui demanda-t-il.

— Mon cœur m'a dit de b... une vieille femme ; je ne lui ai pas cédé, et je b... cette jeune fille.

☽◆☾

Un pauvre poète voyageait en Anatolie pendant l'hiver, cherchant de village en village des hôtes de bonne volonté pour le loger et le nourrir.

Il arriva un jour devant un village dont les habitants étaient tous des voleurs et des pillards, vivant des voyageurs qu'ils rançonnaient sans pitié !

Loin de recevoir généreusement notre poète, ils le chassèrent ignominieusement et lâchèrent même les chiens sur lui.

Le pauvre homme s'enfuit à toutes jambes de peur d'être mordu. Mais les chiens couraient plus vite que lui. Il se baissa pour ramasser une pierre afin de les chasser.

Or, il gelait très fort, et la pierre était collée au sol par la glace.

— Quelles méchantes gens que ceux de ce pays ! s'écria le voyageur. Ils lâchent les chiens et attachent les pierres...

Le chef des brigands l'entendit et comme il était lui aussi un poète à sa façon, aimant les mots d'esprit, il rappela l'étranger et lui offrit à dîner.

☽⋄☾

Un homme voulait acheter une maison.

Un vieux raseur qui habitait à côté, homme importun, gaffeur, et se mêlant toujours de ce qui ne le regardait pas, un véritable *fdholi*, s'approcha de lui et lui vanta la maison en question.

— Elle est parfaite, lui dit-il, bien aérée, propre, neuve, avec des chambres vastes, fraîches en été, de jolis plafonds, une jolie cour pleine de fleurs...

— Sans doute, sans doute... Mais elle a le défaut de t'avoir comme voisin.

☽⋄☾

Bahloul croisa un jour un convoi funèbre et ne dit rien aux parents du mort qu'il connaissait.

— Ce n'est pas poli, lui dit quelqu'un. Il fallait dire : « Je vous fais mes plus sincères condoléances. »

— Bien, dit Bahloul. Je tâcherai de profiter de l'avis.

Il rencontra alors une mariée qu'on conduisait à son futur mari. Aussitôt notre Bahloul s'approche et déclare aux parents :

— Je vous fais mes plus sincères condoléances.

On le prit assez mal et Bahloul reçut quelques coups de bâton.

— O mon ventre, gémit-il, tu as reçu bien des coups ! Je voudrais bien être poli, mais comment donc faut-il dire ?

— Il fallait, lui dit son compagnon, dire : « Qu'elle soit heureuse, qu'elle apporte le bonheur avec elle, et qu'elle ait beaucoup d'enfants ! »

— Bien, dit-il, je tâcherai de mieux me conduire à l'avenir.

Il rencontra alors un homme qui tenait en laisse une chienne.

— *Salam aleikoum*, lui dit-il. Qu'elle t'apporte le bonheur et que tu aies beaucoup d'enfants avec elle !

L'homme parut peu content du compliment et rossa à nouveau le pauvre Bahloul qui gémit :

— O mon ventre, tu as reçu bien des coups ! Je voudrais être poli, mais comment fallait-il dire ?

— Il fallait dire : « Qu'elle soit ardente et de bonne garde et trouve le voleur à la porte de la maison ! ».

— Bien, dit Bahloul, plein de bonne volonté.

Et comme il croisait quelqu'un qui conduisait une vache, il lui dit :

— *Salam aleikoum*. Qu'elle trouve le voleur à la porte !

— Comment ? fit l'homme. Tu souhaites que ma vache soit volée ! Tiens, voici pour toi.

Quelques coups de bâton tombèrent encore sur l'échine de Bahloul qui gémit encore :

— O mon ventre, tu as reçu bien des coups, comment faut-il donc dire pour être poli ?

— Il fallait, lui dit son compagnon, dire : « Qu'elle soit bien grasse et de belles formes et que tu puisses nourrir, avec elle, toi et toute ta famille ! »

Bahloul rencontra alors quelqu'un qui faisait ses besoins.

— Bonjour l'ami, lui dit-il, qu'elle soit bien grasse et que tu puisses avec elle nourrir toi et toute ta famille !

L'homme sembla, lui aussi, mal prendre les choses, il se leva aussitôt, vint à Bahloul et le roua de coups encore une fois.

— Comment fallait-il donc dire ? gémissait le pauvre garçon.

— Il fallait dire : « Qu'elle sèche vite et que le vent l'emporte ! »

Bahloul, poursuivant son chemin, passa devant un champ où l'on plantait des oignons.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il.

— Nous plantons des oignons.

— Eh bien ! qu'Allah les fasse se dessécher bien vite et que le vent les emporte !

Tous les cultivateurs tombèrent à bras raccourcis sur l'infortuné.

— Je voudrais bien être poli, disait-il toujours. Mais comment donc faut-il dire ?

— Il fallait dire : « Qu'ils deviennent gros chacun comme une grenade ! »

— Bien.

Le Sultan justement passait par là à cheval. Il souffrait d'une enflure aux yeux.

— O Sidna ! s'écria Bahloul. Qu'ils deviennent gros chacun comme une grenade !

A ces mots, on voulut l'arrêter et le mettre en prison. Il s'enfuit à toutes jambes, poursuivi par les gardes. A force de courir, il arriva devant un homme teigneux qui lavait du linge en le foulant aux pieds, près des latrines.

— Cache-toi, lui cria-t-il. Le Sultan a donné l'or-

dre de tuer tous les teigneux. Vois ses gardes qui accourent.

— Comment faire ? fit l'homme affolé.

— Donne-moi tes habits et enferme-toi dans ces latrines.

Quand les gardes arrivèrent, ils ne reconnurent pas Bahloul qui, la tête cachée sous le capuchon de la djellaba du teigneux, faisait mine de laver le linge et, quand ils l'interrogèrent, les envoya dans une direction imaginaire.

☽✦☾

Bahloul se dispute avec sa femme Bahloula à qui donnera, ou plutôt à qui ne donnera pas à manger ce jour-là à l'âne. Ni l'un ni l'autre ne veut céder.

— Faisons une convention, dit-il. Celui de nous deux qui parlera le premier ira porter sa nourriture à l'âne.

— Soit, dit la femme.

Et tous deux ferment obstinément la bouche.

Pour se distraire, la femme va faire un tour chez des voisins. Bahloul reste seul à la maison.

Surviennent des voleurs qui entrent et se mettent à dévaliser la demeure sous l'œil de Bahloul qui ne dit pas un mot : Ils emportent meubles, vaisselle, vêtements et dîner. Le maître du logis n'ouvre pas la bouche.

Quelqu'un va prévenir Bahloula. Elle accourt. Elle voit la catastrophe : la maison complètement vide. Elle lève les bras au ciel et s'écrie :

— Qu'est-ce que cela, Seigneur Dieu tout-puissant ! Comment as-tu laissé faire ça ?

— Ah ! c'est toi qui m'as parlé la première, s'écrie alors Bahloul triomphant. C'est toi qui dois porter à manger à notre âne.

☽◆☾

Nasr eddin Khodja allait au hammam et ne donnait chaque fois qu'un très chiche pourboire. Aussi les garçons de bain et les masseurs ne s'occupaient-ils pas beaucoup de lui.

Une fois, en s'en allant, il leur laissa une assez grosse somme.

Les gens étaient confus, car ils ne l'avaient pas mieux traité qu'à l'ordinaire.

Quand il revint, tous s'empressèrent autour de lui, avec force salamalecs, et se disputaient l'honneur de le servir. C'était à qui lui apporterait les baquets, l'eau tiède et l'eau chaude, le savon, les serviettes, à qui le masserait dans tous les sens et toutes les positions, à qui le recouvrirait d'une mousse onctueuse et l'aspergerait ensuite, puis l'envelopperait de linge sec.

Mais cette fois, quand il partit, il ne donna rien.

Telle était son humeur.

☽◆☾

Un poète turc, de caractère fantaisiste, avait un chien qu'il aimait beaucoup.

L'animal mourut. Son maître l'enterra dans son jardin et réunit le soir quelques amis à dîner. Pendant le repas on parla du chien défunt et l'on improvisa quelques poèmes gracieux pour vanter ses vertus.

Quelqu'un dénonça le poète, l'accusant d'avoir commis un sacrilège et enterré rituellement son chien comme un homme.

— As-tu fait des prières sur la tombe de cette bête ? demanda le cadi après l'avoir convoqué à son tribunal.

— Non pas, seigneur cadi, déclara le poète. Mais mon chien a fait un testament, et sur ce testament

tu es couché pour la somme de cent dinars... clause que je ne manquerai pas d'exécuter...

— Comme il y a des gens méchants ! s'écria le cadi en entendant ces mots. Maudits soient les envieux ! Si tu n'as pas encore fait les prières pour le défunt, commençons-les tout de suite, ensemble !

☽⇝☾

On propose à un *bahloul* (plaisant, toqué, bouffon, idiot) d'acheter un thermomètre.

— A quoi sert, demande-t-il, cette invention des Roumis ?

— A connaître la chaleur et le froid, lui répond-on. La petite ligne rouge s'allonge ou se rétrécit, suivant la température.

— Je n'en ai pas besoin. J'ai sur moi un thermomètre naturel qui s'allonge et se rétrécit lui aussi avec la chaleur et le froid.

☽⇝☾

Une femme qui déposait devant sa porte les pains pétris que l'on porte ensuite au four du quartier pour les faire cuire, vit passer à ce moment deux hommes qui lui plurent.

Elle leur fit signe d'entrer.

Au milieu de leurs débauches, quelqu'un frappe à la porte. C'est le mari qu'on n'attendait pas si tôt.

La femme lui ouvre, après avoir caché l'un des deux hommes dans une caisse au sommet d'un placard et enroulé l'autre dans une natte par terre.

Le mari a l'air soucieux et sombre. Il annonce qu'il est revenu plus tôt, parce qu'il doit partir en voyage pour ses affaires.

Aussitôt, l'épouse affecte d'être fort triste de cette séparation, et demande :

— A qui me laisseras-tu ?

— A celui qui est là-haut, dit le mari, en levant le doigt au ciel, pour désigner Dieu.

Alors l'amant qui est caché dans le coffre au sommet du placard, s'écrie :

— Mais il n'y a pas que moi. Je ne suis pas le seul. Il y en a un autre en bas, dans la natte.

☽·☾

Dans une tribu du Djebel marocain vivait un vieillard qui passait pour moins ignorant que les autres, car il avait quelque peu voyagé. Il se nommait Ammi Amar, l'oncle Amar.

Chaque fois qu'une chose étrange se produisait, c'était lui qui fournissait des explications.

Un jour une troupe de Djebala entreprirent un petit voyage avec lui pour aller faire la moisson près d'Ouezzan. On rencontra d'abord un puits.

— Qu'est-ce que cela ? se demanda-t-on.

— C'est là, dit Ammi Amar, que l'on garde le minaret pendant la nuit.

— Comme tu es savant ! s'exclamèrent ses compagnons.

— Vous ne mentez pas, dit-il, en caressant sa longue barbe. Sans mon aide, que seriez-vous ?

Un peu plus loin on trouva une faucille abandonnée par terre au coin d'un champ.

— C'est, déclara le vieux, un ancien croissant de lune qui est tombé pour faire place au nouveau quartier. Pauvres gens ! Sans mon aide, que seriez-vous ?

Enfin, ils virent un chameau. Or, cet animal est inconnu dans leurs montagnes. A la vue de cette bête

étrange, énorme, à la bosse bizarre et aux grosses lèvres, ils furent saisis de frayeur et consultèrent de nouveau Ammi Amar.

— C'est, dit-il, Sidi Rabbi.

Or Rabbi veut dire Dieu, notre maître.

Le chameau se mit à brouter du blé. Alors une des femmes tomba à genoux devant lui et s'écria :

— Ya Sidi Rabbi ! Laisse, nous t'en prions, un peu de blé pour tes pauvres créatures.

☽◇☾

Bahloul était alors bouffon du sultan.

Celui-ci lui fit un jour cadeau d'un beau caftan d'honneur, pour le récompenser de ses facéties.

Sortant du palais, Bahloul passa devant la maison de la fille d'un vizir qui l'interpella et lui demanda de lui céder le caftan.

— Je veux bien, dit Bahloul, mais à la condition que je fasse avec toi ce que l'homme fait avec la femme.

— Entendu, dit la jeune fille, qui était fort dévergondée.

Bahloul entra chez elle, se coucha sur le lit, et commença à lutiner la belle. Mais au lieu de faire l'amour dans la position normale, la femme se mit par-dessus, le bouffon prétendant qu'il avait mal au dos.

Quand tout fut fini, elle réclama la robe.

— Pas du tout, dit Bahloul. La condition n'a pas été remplie. C'est au contraire toi qui as fait l'homme. Il faut recommencer.

Au fond, la belle ne demandait pas mieux. Elle s'exécuta dans le bon sens, puis demanda la robe.

— Le compte n'y est pas, dit Bahloul. La première fois, c'était toi qui me devais une robe, cette fois nous

sommes quittes. Si tu veux que je t'en fasse cadeau, il faut recommencer une troisième.

Enfin, la fille du vizir se trouva en possession du caftan convoité en même temps que rassasiée d'amour.

Bahloul sortit.

Mais dès qu'il fut dehors, il demanda à la servante un verre d'eau à boire. On le lui apporta.

A ce moment, le vizir rentrait chez lui.

— Seigneur vizir, commença à gémir Bahloul. Ta maison est-elle une caverne de voleurs ? J'ai demandé un simple verre d'eau, et l'on a exigé en paiement que je cède le caftan d'honneur que m'a donné tout à l'heure le sultan.

— Que dis-tu là ? dit le vizir.

— Tu peux juger toi-même si je dis vrai, continua le bouffon rusé. Voici le verre d'eau. Quant au caftan, entre, et vois s'il n'est pas entre les mains de ta fille.

— Par Allah ! jura le vizir, je vais te le faire rendre immédiatement.

La jeune fille, qui ne pouvait avouer ses fredaines, dut rendre le caftan et Bahloul s'en alla tout guilleret...

☽·☾

La femme du fameux poète libertin Abou Nowas, favori du calife de Bagdad, Haroun Ar Rachid, n'avait pas grande confiance en la fidélité de son époux.

Elle voulut un jour l'éprouver.

Pour cela, elle s'habilla soigneusement, laissant apercevoir sous ses voiles épais une main blanche et fine et quelques bijoux, comme ont l'habitude de le faire les femmes de mauvaise vie, et alla, à la tombée de la nuit, à la rencontre d'Abou Nowas.

Celui-ci, voyant cette femme élégante, lui fit des

propositions, et comme elle acceptait, l'emmena dans sa *mesria* (petite maison, attenant à la grande, et qui sert de « garçonnière »).

La femme ne levait pas son voile, ce qui n'empêcha pas notre poète d'obtenir ses faveurs.

Quand elle n'eut plus rien à refuser à son galant mari, l'épouse releva son voile et commença à l'insulter :

— C'est ainsi que tu voulais me tromper ! Coureur ! Libertin ! Rougis de ta conduite...

Mais, sans s'émouvoir autrement, Abou Nowas lui dit :

— Comme tu es douce et charmante quand je te prends comme maîtresse ! Et comme tu es froide et désagréable quand tu es ma femme légitime !

☽◆☾

Mustapha, vieil avare, avait des babouches fort usées qu'il traînait depuis plusieurs années. A force de les ressemeler en y ajoutant des pièces de cuir, elles étaient devenues extrêmement grandes et extrêmement lourdes.

Toute la ville connaissait les monstrueuses babouches de Mustapha.

Mustapha fit un jour une bonne affaire : il acheta un lot de flacons d'eau de rose à un prix dérisoire d'un marchand acculé à la faillite. Mis en bonne humeur par cet espoir de gain, le vieil avare pensa qu'il pouvait se payer un bain, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps.

Il se rendit donc au hammam. En sortant, il ne retrouva plus ses vieilles babouches à la place où il les avait laissées. Au lieu d'elles il y avait de belles babouches toutes neuves.

— C'est un ami qui veut me faire un cadeau et prend

ce procédé délicat, se dit Mustapha, qui toujours rapportait tout à lui-même et ne pensait qu'à acquérir.

Il prit donc les babouches neuves. Or c'étaient celles du pacha qui était venu lui aussi au bain.

Notre Mustapha ne tarda pas à être arrêté et conduit au juge pour avoir dérobé les babouches. Il s'en tira avec quelques jours de prison et une amende.

— Maudites babouches ! dit-il.

Et il voulut se débarrasser d'elles. Il les jeta pour cela dans la rivière.

Mais les babouches vinrent donner dans les filets de pêcheurs qui les reconnurent pour celles de Mustapha, car lui seul en avait d'aussi sales, d'aussi grandes et d'aussi lourdes.

Ils voulurent les rapporter à leur propriétaire et comme celui-ci n'était point pour lors chez lui, ils les jetèrent par la fenêtre à l'intérieur de sa maison.

Elles tombèrent au milieu des flacons d'eau de rose qui furent brisés en mille pièces...

— Maudites babouches ! s'écria Mustapha quand il constata le dégât. Qu'en faire ? Je vais les enterrer.

Il creusa un trou dans son jardin et les enfouit.

Mais des voisins jaloux l'avaient vu. Ils allèrent dénoncer Mustapha au pacha disant qu'il cachait un trésor.

Le pacha cupide envoya des gardes pour arrêter le vieil avare, qui fut quelque peu bâtonné jusqu'à ce que la chose s'éclaircît.

— Maudites babouches ! dit-il. Comment me débarrasser d'elles ?

Il les jeta dans un égout.

Mais elles bouchèrent un conduit, ce qui produisit des dégâts et conduisit encore une fois leur propriétaire en prison d'où il ne sortit qu'en payant une nouvelle amende.

— Maudites babouches ! dit-il. Je vais les brûler. Pour cela, il dut les faire sécher au soleil sur la terrasse de sa maison.

Mais un chien vint jouer avec l'une d'elles et la fit tomber dans la rue.

Une femme passait à ce moment, et faillit être tuée. Elle était enceinte, l'émotion la fit avorter.

On arrêta de nouveau l'infortuné Mustapha qui, après avoir payé l'indemnité exigée, déclara :

— Seigneur pacha, je demande qu'un arrêt soit rendu et un acte notarié dressé officiellement en bonne et due forme, attestant qu'à partir d'aujourd'hui je récuse la propriété de ces babouches, et serai irresponsable des dégâts qu'elles pourraient encore causer.

☽⟡☾

Un sage vieillard resté veuf disait un jour à un ami que le célibat lui était pénible et qu'il s'attristait de vieillir solitaire.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? dit l'ami.

— Je n'aime pas les vieilles femmes, répondit le vieillard.

— Epousez-en une jeune, qui vous en empêche ?

— Si moi qui suis vieux je n'aime pas une vieille femme, comment voulez-vous qu'une jeune femme ait du goût pour moi, vieillard ?

☽⟡☾

Majoub et Ahmed voyagent de compagnie. Le premier est aussi paresseux que gourmand.

Ils campent un jour près d'une ville.

— Va nous acheter de quoi dîner, dit Ahmed.

— Je suis fatigué, fait Majoub.

Ahmed va lui-même, rapporte de la viande et demande à son compagnon de la faire cuire.

— Je suis trop paresseux pour cela, déclare celui-ci, et d'ailleurs mauvais cuisinier.

— Va au moins chercher de l'eau à la fontaine, dit Ahmed qui prépare le repas.

— Je crains de me mouiller, car je suis délicat de la poitrine.

Ahmed y va lui-même.

Quand tout est prêt, enfin, il dit :

— Mettons-nous à manger.

Alors Majoub proclame :

— En vérité, je suis honteux d'avoir toujours dit non jusqu'ici. Maintenant je ne veux plus te contrarier. *Bismillah !* (Au nom de Dieu ! mots que l'on prononce en commençant à manger).

☽◇☾

Une Arabe de la campagne, dont le mari était malade, se rendit au tombeau de Sidi Ali-bou-Ghaleb, près de Fès, en portant son jeune fils sur son dos, enveloppé dans son haïk, à la façon des femmes marocaines.

— O Sidi Ali bou Ghaleb, dit-elle, si tu guéris mon mari, je te donnerai mon haïk.

— Mais, *oumma* (maman), dit l'enfant, dans quoi me porteras-tu alors ?

— Tais-toi, fait la mère, ne parle pas si haut. Si ton père guérit, on se moquera bien du saint ; nous ne lui donnerons rien du tout.

☽◇☾

— J'ai sur le cœur quelque chose de lourd, qui me pèse, me cause des défaillances et des frissons, se plaint un poète à un médecin.

— N'as-tu pas composé récemment quelques vers

que tu n'aies point encore récité à quelqu'un ? interroge l'homme de l'art.

— Si fait.

— Eh bien ! récite-les-moi.

Le poète s'exécute, déclame sa kacida.

— Te voilà guéri, proclame alors le médecin. C'était ce poème rentré qui te gênait et pesait ainsi sur ton cœur.

☽◦☾

— En me baignant dans l'oued, hier, j'ai perdu mon zeb, dit une nuit Marouf à sa femme, pour l'éprouver.

— Quel malheur ! s'écria-t-elle. Comment faire ?

— Je pourrais bien en acheter un autre au médecin roumi (européen), dit-il. Mais c'est cher.

— Qu'à cela ne tienne, dit l'épouse en allant chercher ses bijoux. Voici mon collier de dinars d'or, ma *Khamsa* (main de Fatma) et mes pierres précieuses. Vends-les, et achètes-en tant que tu pourras pour ne jamais en manquer.

☽◦☾

Un Arabe de la campagne, venu un jour à Fès, est invité à dîner par un bourgeois de cette ville.

On apporte le repas, on attaque le méchoui de mouton et chacun mange.

L'hôte aperçoit un cheveu sur le morceau que le paysan porte à sa bouche, le lui fait remarquer et l'enlève poliment.

Mais l'Arabe est furieux et sort en déclarant :

— Je ne peux décidément pas manger dans une maison où l'on surveille de si près ma nourriture qu'on remarque un poil sur un morceau de viande...

☽◦☾

Un homme avait un père très âgé, infirme, paralytique, tombé presque en enfance, et dont il devait beaucoup s'occuper. Ces pieux devoirs lui devinrent à charge et il finit par pousser l'ingratitude au point de vouloir se débarrasser de l'auteur de ses jours.

Il le prit sur son dos et le porta au fond d'un bois, dans un lieu désert où il voulut l'abandonner.

— Mon fils, lui dit alors le vieillard, je te prie et te conseille, non seulement au nom de la piété filiale, mais dans ton propre intérêt, de me reconduire à la maison.

— Et pourquoi donc ?

— C'est ici l'endroit où, il y a 50 ans, j'ai moi-même, que Dieu me pardonne ! porté et abandonné mon père, comme tu veux faire aujourd'hui. Si tu mets à exécution ton dessein, ton fils se conduira un jour aussi de même avec toi-même. Il ne faut pas que la chose se perpétue dans notre famille.

☽◦☾

Un bateleur, sur la place publique, montre la force de ses biceps et porte à bras tendu un poids de cent kilos.

Puis il demande à la foule de lui jeter quelques pièces de monnaie.

— Tu ferais mieux de travailler à quelque chose d'utile, lui crie un spectateur.

L'athlète se met alors en colère et lance quelques injures bien senties à celui qui vient de parler, le priant de se mêler de ce qui le regarde et avançant que son père pourrait bien être un âne...

— Comment ! riposte l'autre. Tu supportes sans faiblir un poids de cent kilos ! Et tu ne peux supporter une simple parole !...

☽⟡☾

Un cordonnier épousa une jolie jeune femme.

Une nuit, dans les transports de son amour, il la mordit aux lèvres en l'embrassant.

— O cordonnier, mon gendre, lui dit le lendemain son beau-père, les lèvres de ma fille ne sont pas du cuir tanné.

☽⟡☾

Marouf est assis tristement, la tête entre les mains, et gémit.

— Qu'as-tu donc ? lui demande Ahmed.

— Je suis bien à plaindre, déclare Marouf. Le travail que je dois faire est terrible : toute la journée, charger et décharger les colis dans cette gare, porter de lourds paquets sur mon dos...

— Depuis quand fais-tu ce métier, mon pauvre ami ?

— Je commence ce soir.

— *Allah aounek !* (Que Dieu t'aide !)

☽⟡☾

Majoub est gourmand et aime à se faire inviter.

Rencontrant une troupe de gens qui entrent chez le pacha, il s'imagine qu'ils vont à un bon repas et se glisse parmi eux.

Mais ces gens étaient des coupables qui allaient recevoir la bastonnade.

Chacun passe à son tour. Vient celui de Majoub.

— Qu'on lui en donne cent, dit le pacha.

Il s'agit de coups de bâton, mais absorbé par son rêve, Majoub s'écrie :

— Je t'en prie, ô pacha, ordonne que ces cent douros me soient payés en bonne monnaie d'argent.

☽◆☾

Joha et deux compagnons ramènent au village un mouton et deux brebis qu'ils ont achetés au marché.

Le moment venu du partage, on ne sait comment s'y prendre.

— C'est simple, déclare Joha. Vous deux, prenez une des brebis. Le mouton et moi, nous prendrons l'autre.

☽◆☾

On demande à un fils ingrat et cupide s'il souhaite la mort de son père malade, pour recueillir l'héritage.

— Non, dit-il. Ce que je voudrais, c'est que quelqu'un l'assassine. Car alors, j'aurais non seulement l'héritage, mais encore le prix du sang.

☽◆☾

Le Sultan, mécontent d'un eunuque, le chasse.

— Fort bien, seigneur, dit l'eunuque congédié. Mais je vous prie de me « rembourser ».

☽◆☾

Belkacem était fort laid.

Un jour une femme s'arrêta devant lui et resta quelque temps à le considérer parce que, expliqua-t-elle, ayant commis un péché par les yeux, elle voulait le réparer en leur infligeant une dure mortification.

Une autre fois, une vieille femme l'aborda dans la rue et le pria de le suivre un instant.

Il s'exécuta. La vieille le conduisit à la boutique d'un

bijoutier, le montra à l'artisan en disant simplement:
— Voici l'homme, regarde-le bien.
Et elle s'en alla.
— De quoi s'agit-il ? demanda Belkacem au bijoutier.
— Cette femme, expliqua celui-ci, m'a commandé de ciseler une figurine représentant un *chitan* (diable) très laid et de l'aspect le plus repoussant possible. Comme je lui demandais de me fournir un modèle, elle t'a fait venir ici.

☽⁂☾

Bahloul se heurte à une corde suspendue au plafond d'une mosquée.
— Maudite corde ! s'écrie-t-il. Il me faut la couper.
Il monte à la corde, tire son couteau, la coupe, ...et dégringole.

☽⁂☾

On raconte que le puissant calife de Bagdad, Haroun Ar Rachid aimait beaucoup sa sœur Abbasa et ne pouvait se passer de la compagnie de son vizir, Giafar le Barmécide.
Comme il n'était pas convenable qu'il reçût en même temps l'un et l'autre, et comme d'autre part, il désirait les avoir souvent ensemble à ses côtés, il imagina de les marier officiellement, mais à la condition que ce fût seulement pour la forme et que le mariage restât blanc.
Il put ainsi jouir à l'aise de leur compagnie.
Mais Abbasa était belle et Giafar encore jeune. Il ne put résister à la tentation, et comme le calife les laissait souvent en tête à tête, la princesse ne tarda pas à se trouver enceinte.
Ce fut, dit-on, l'origine de la disgrâce de Giafar et

de la famille des Barmécides, jusqu'alors toute-puissante.

Haroun dissimula quelque temps et continua à combler son vizir de présents. Mais un jour qu'il était un peu ivre, le calife se décida à donner l'ordre fatal, et envoya le nègre eunuque Masrour, son porte-glaive et l'exécuteur habituel des hautes œuvres, chercher la tête de Giafar.

On n'accorda même pas au corps de ce dernier les honneurs funèbres, mais on le brûla et on dispersa ses cendres au vent.

Un historien raconte qu'en consultant les archives impériales, il vit sur un registre de comptes, à quelques jours d'intervalle seulement :

Pour un vêtement d'honneur donné par le calife au vizir Giafar : 400.000 pièces d'or.

Bûches et roseaux pour brûler le corps de Giafar : 1/2 dinar.

Un homme se prétendait prophète. On lui demanda un miracle comme preuve de sa mission.

— Voici une serrure compliquée, lui dit-on. Ouvre-la sans clef.

— Ai-je dit que j'étais serrurier ou prophète ? déclara l'imposteur.

Un aveugle, un sourd, un chauve et un cul-de-jatte s'associent pour voler. Ils ne sont pas très braves.

Partis un jour en expédition, ils se croient découverts et se mettent à trembler.

— Je vois des gens courir après nous, déclare l'aveugle.

— J'entends le galop des chevaux qui se rapprochent, dit le sourd.

— Mes cheveux se dressent sur ma tête, fait le chauve.

— Fuyons à toutes jambes, crie le cul-de-jatte.

☽◆☾

Un juif marocain se convertit à l'Islam.

Un mois après sa conversion, arriva le Ramadan pendant lequel on doit jeûner du matin au soir.

Le nouveau converti n'observa pas le jeûne. Et comme on lui en faisait reproche :

— Si j'ai, dit-il, passé trente ans dans la religion juive, sans devenir et rester un bon israélite, comment voulez-vous qu'en trente jours seulement je sois devenu un bon musulman ?

☽◆☾

Marouf surprit un jour le cadi de la ville en galante compagnie.

— Il est temps que le « prince rouge » monte à l'assaut de la « forteresse blanche », disait le cadi à sa compagne consentante.

Marouf, qui assistait caché derrière une tenture à la scène, avait sur lui un petit tambour.

Au moment psychologique, il se dit :

— Pour un pareil assaut, il est bon que l'on sonne la charge.

Et il frappa à coups redoublés sur son tambourin.

Cela coupa tous ses effets au malheureux cadi, qui, croyant avoir affaire à un *djinn* (génie) ou à

quelque *chitan* (démon), s'enfuit précipitamment avec sa maîtresse, abandonnant ses vêtements.

Non seulement Marouf s'empara de ceux-ci, mais encore il emporta la mule sur laquelle était venu le cadi, et qui attendait à la porte.

Quand on vit, plusieurs jours après, que Marouf se promenait sur la mule du cadi, et drapé dans le manteau du cadi, on l'arrêta et on le conduisit devant ce dernier.

Quand on lui demanda des explications, il déclara au cadi volé

— J'ai assisté l'autre jour à une grande bataille. Le prince rouge donnait assaut à la forteresse blanche. Au plus fort du combat, une panique s'est emparée des assaillants. Moi, j'ai ramassé le butin abandonné sur le champ de bataille.

Le cadi comprit l'allusion, et comme il ne tenait pas à ce que l'affaire fût divulguée, il dit :

— Garde donc le butin. Mais sois discret ; et si on te demande : « As-tu vu le chameau ? », réponds : « Il doit avoir été mangé, avec son petit... Je n'ai rien vu. »

— Fort bien, dit Marouf. Je ne dirai rien, mais à la condition que tu me paies le prix du chameau.

— Voici de l'argent, s'exécuta le cadi.

Mais, continuant à faire chanter le pauvre homme :

— Surtout, poursuivit Marouf, si au lieu du petit du chameau, tu me laisses la mule.

Il y avait un saint qui était toujours en malentendu avec sa femme, laquelle trouvait toujours mal tout ce qu'il faisait.

— Aujourd'hui, dit-il un jour à celle-ci, nous avions une réunion entre saints, et nous nous y

sommes rendus en volant à travers les airs comme des oiseaux.

— Ah ! oui, dit l'épouse acariâtre. Je t'ai vu et j'ai même remarqué que tu volais tout de travers.

☽◆☾

Belkacem, riche commerçant d'Alger, reçoit un jour la visite d'un pauvre, qui lui dit :

— Tous les musulmans sont frères. Donne-moi donc de ta fortune ma part de frère.

— Volontiers, dit le richard. Voilà cinquante centimes.

Le pauvre n'était pas content.

— Que veux-tu donc de plus ? dit le commerçant. Tu as plus que ta part. Je te conseille de n'en pas parler aux autres frères. Car si tous réclamaient leur part, la tienne serait encore plus petite.

☽◆☾

Un courtisan d'un calife de Cordoue fut chargé par son maître d'escorter sa favorite qui faisait un voyage.

Le courtisan savait que l'envie et la calomnie n'épargnent personne à la cour des grands. Pour se mettre à l'abri de ces fléaux, il porta, avant de partir, au calife, un coffret scellé en lui disant qu'il y avait déposé ce qu'il avait de plus précieux et le priait de garder ce dépôt jusqu'à son retour.

En effet, les mauvaises langues insinuèrent au Sultan qu'il était dangereux de confier à un homme, si sûr parût-il être, son honneur et la vertu d'une femme.

Le calife se laissa influencer et, quand le courtisan fut revenu, regarda celui-ci d'un mauvais œil.

Alors, le courtisan dit à son maître :

— Je te prie de faire apporter le coffret que je t'ai remis avant mon départ, et de le faire ouvrir.

On ouvrit le coffret.

Il contenait le sexe même du courtisan, qui avait voulu, de sa propre main, se faire eunuque pour prévenir la calomnie et rendre inattaquable l'honneur du roi et de sa favorite.

Le calife lui rendit toute sa confiance et l'éleva aux plus hauts emplois, ému d'un pareil sacrifice.

☽⟡☾

Un homme rencontra, dit-on, un démon sur les épaules duquel était monté un vieux juif qui lui martelait les côtes de coups de talon, lui bourrait la tête de coups de poing, et l'obligeait à le porter.

— Ce juif est plus fort que moi, gémissait le pauvre démon. Il y a là une ruse, une malice plus que diabolique et qui dépasse mon intelligence à moi. En m'y appliquant longtemps, peut-être arriverai-je enfin à la deviner...

☽⟡☾

Entre frères rien ne se refuse.

Un marrakechi dit un jour à son jeune frère :

— J'ai une faveur à te demander.

— Qu'est-ce que c'est ? Je ne demande pas mieux si c'est en mon pouvoir.

— Eh bien ! je voudrais te...

— Oh ! ne pourrais-tu me demander autre chose ?

— Comment ! tu es mon frère, et tu me refuserais cela ! A qui donc veux-tu que je m'adresse ?

☽◆☾

Bahloul est en train de labourer son champ.

La courroie de la charrue vient à se rompre. Il la remplace par son turban de toile déroulé.

Mais cette attache improvisée casse à son tour.

— Imbécile de bœuf ! s'écrie alors Bahloul. Faut-il qu'il soit bête pour tirer sur un turban aussi fort que sur une courroie de cuir !

☽◆☾

Bahloul et son fils rencontrent un enterrement.

— Où porte-on ce corps ? demanda l'enfant.

— Là où il n'y a rien à manger, rien à boire, là où il n'y a ni lit, ni couverture, ni tapis, ni natte... dit quelqu'un.

— Alors, c'est sûrement chez nous, déclare le fils de Bahloul.

☽◆☾

Un de ses voisins demande à Joha de lui prêter des cordes pour faire sécher du linge.

— Je ne puis, dit Joha. J'y fais sécher en ce moment de la farine.

— Est-ce qu'on fait sécher de la farine sur des cordes ? dit l'homme. Je n'ai jamais entendu parler de ce procédé.

— Que certaines gens ont donc l'esprit obtus ! s'écrie Joha. Ne comprends-tu pas que si j'ai dit que je faisais sécher de la farine sur mes cordes, c'était parce que je n'avais pas envie de les prêter.

☽◆☾

Quelqu'un lui demanda une autre fois de lui prêter son âne pour faire une course.

— Attends un peu, dit Joha. Je vais aller lui demander son avis.

Et il entra quelques instants dans l'écurie, puis revint en déclarant :

— L'âne ne veut pas.

— Et pourquoi donc ?

— Il dit que si on le prête, on lui fera porter une lourde charge et il recevra des coups de bâton.

☽◆☾

Joha vola un jour le veau d'une vieille.

— Joha m'a volé mon bœuf, déclara la vieille femme.

L'autre commença à nier.

Mais il y avait des preuves, alors Joha alla chercher le veau dérobé et s'écria :

— Honte sur toi ! vieille de malheur. Tu devrais avoir honte de mentir ainsi et de réclamer un bœuf quand on ne t'a volé qu'un veau !

☽◆☾

Une femme se présenta un jour devant le grand Haroun Ar Rachid et lui dit :

— O calife ! que Dieu rafraîchisse ton œil ! Sois content de ce qui t'a été donné, et que ton bonheur soit parfait.

— Qui es-tu ? lui demanda le calife.

— Je suis de la famille des Barmécides, de ceux que tu as disgraciés, que tu as fait périr et dont tu as confisqué les biens.

— Pour ce qui est des hommes mis à mort, dit alors Haroun Ar Rachid, ce qui est écrit est écrit. Pour l'argent, je te le donne.

Quand la femme fut sortie, le sultan demanda à ses courtisans s'ils avaient compris ce qu'elle avait souhaité.

— Oui, dirent-ils, ô émir des Croyants ! Elle a prié Dieu de rafraîchir ton œil, c'est-à-dire de te combler de joie et de plaisirs. Puis elle a fait des vœux pour ton bonheur et pour la perfection de ton bonheur.

— Pas du tout, dit Haroun. Ses mots étaient à double sens. Dans le fond de sa pensée, elle souhaitait que je devinsse aveugle. Puis elle a fait des vœux pour ma ruine, en faisant allusion au verset suivant du Coran : « Nous les prendrons à l'improviste, quand ils seront contents de ce que nous leur avons donné », c'est-à-dire quand on se croit heureux. Enfin, elle a fait allusion à ce vers fameux : « C'est quand une chose est devenue parfaite que son amoindrissement commence. Attends-toi à une chute quand on déclare : c'est l'apogée et la plénitude. »

Mais comme Haroun Ar Rachid était généreux et aimait les reparties spirituelles et les paroles subtiles, il avait volontiers gratifié de ses dons la fille de ses ennemis vaincus.

Un homme fut traîné devant le cadi pour en avoir giflé un autre.

Le juge le condamna à payer une indemnité d'un *fels* (moins d'un centime).

— Je vais aller chercher la somme chez moi, dit celui qui avait été condamné.

— Va, dit le cadi.

Et la victime dut attendre au tribunal que l'autre revînt avec cette somme dérisoire.

Le débiteur se faisant attendre, notre homme,

impatienté, s'approcha du cadi et lui donna une gifle en pleine figure.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'écria le cadi offensé.

— Je te repasse ma créance. Puisqu'une gifle vaut un fels, tu prendras celui qu'on va apporter tout à l'heure et qu'on me doit. Moi, je m'en vais maintenant.

☽◇☾

Marouf était outrageusement cocu ; mais, comme il n'aimait pas les histoires, il affectait de ne rien voir.

Les voisins voulurent l'avertir.

— Ta femme, lui dirent-ils, se promène toute la journée.

— Sans doute, fit Marouf ; mais elle rentre le soir.

— Elle va çà et là, de l'un à l'autre, continuèrent-ils.

— Qu'est-ce que cela fait ? dit Marouf conciliant. Elle a besoin d'exercice.

— Oui, mais elle va avec des étrangers.

— Suis-je donc son père ou son frère, s'exclama enfin le mari qui ne voulait rien entendre, pour être obligé de veiller sur elle ?

☽◇☾

Un bourgeois de Fès reçut un jour en cadeau, de la part d'un paysan d'une ferme des environs dont il était propriétaire, un lièvre.

Il invita le fellah à déjeuner.

Deux jours après, deux hommes de la campagne se présentèrent chez lui.

— Nous sommes, dirent-ils, les frères de l'homme qui t'a donné un lièvre.

Le bourgeois leur fit servir à manger.

Quelques jours ensuite, quatre autres paysans se présentèrent : ils étaient les voisins de l'homme qui avait apporté le lièvre. Le propriétaire de la ferme leur fit donner des pains et des brochettes de viande grillée.

Puis une dizaine de paysans arrivèrent en déclarant :

— Nous sommes les voisins des voisins de celui qui t'a donné le lièvre.

Alors, le bourgeois les invita très courtoisement, les fit entrer dans une salle bien meublée, et quand ils furent assis sur de moelleux coussins, il fit passer devant chacun d'eux un verre d'eau claire.

— Voici, dit-il, la sauce de la sauce du lièvre qui m'a été donné l'autre jour. Qu'Allah vous donne bon appétit !

Un sultan du Maroc envoya un jour un de ses favoris lui acheter à Constantinople plusieurs belles esclaves circassiennes.

Le courtisan s'acquitta de la commission et ramena à Fès quatre ravissantes adolescentes, blanches et radieuses comme la lune, flexibles comme le bambou, jeunes et vierges.

Du moins elles étaient vierges toutes les quatre au départ.

Mais en route, notre homme trouva le temps long et ne résista pas à la tentation, si bien qu'à l'arrivée le sultan lui demanda d'un ton sévère pourquoi l'une des jeunes filles avait perdu ce qui ne peut se retrouver.

Le favori risquait sa tête, mais il savait que son maître était sensible aux vers bien tournés et aux mots spirituels.

— J'avais, lui dit-il, sur moi un arc puissant et un carquois de flèches. O émir des croyants, dis-moi sincèrement si un tel arc peut rester bandé sans se détendre depuis Constantinople jusqu'à Fès, la capitale bénie de ton empire fortuné.

Le sultan lui pardonna et lui fit même don, pour le payer du voyage, de la belle esclave qu'il avait déflorée.

☽⊸☾

Une nuit qu'il dormait près de sa femme, Joha entendit le bruit d'une dispute, dehors, près de sa maison.

Il se lève, demi-nu, enveloppé d'une couverture, et sort.

Ceux qui faisaient du bruit étaient des voleurs et des vagabonds.

Voyant Joha, ils se jettent sur lui, le dépouillent de sa couverture et s'enfuient.

Notre homme rentre, et sa femme lui demande ce qu'il y avait.

— Ces gens, dit-il, se disputaient au sujet de ma couverture. Maintenant, ils l'ont prise et sont d'accord.

☽⊸☾

Brouzi rencontre une femme qui porte deux outres pleines d'huile au marché.

Il demande le prix. Il veut examiner la qualité de la marchandise.

La femme ouvre une outre et fait couler quelques gouttes dans la main de Brouzi, puis elle tient de la sienne le col de l'outre pour empêcher le liquide de se répandre.

Brouzi veut faire de même pour la deuxième outre. Voici la femme les deux mains occupées.

Alors Brouzi sort l'instrument du plaisir, l'oint d'huile, soulève la robe de la femme qui ne veut toujours pas lâcher les cols des outres pour ne pas laisser couler sa marchandise, et fait ce qu'il fait avec elle.

Puis il s'en va, déclarant qu'il ne veut plus rien acheter.

Un homme était poursuivi par la police pour avoir volé quelque chose.

Ne sachant par où s'échapper, il entre à l'improviste dans une maison dont il trouve la porte entr'ouverte.

Une femme enceinte de huit mois s'y trouvait, qui fut tellement émue en le voyant ainsi, qu'elle fit fausse couche et mit au monde un enfant mort.

Puis le voleur, toujours poursuivi, grimpa l'escalier d'un minaret, espérant s'y cacher.

Mais on l'avait vu, et les gardes y montèrent aussi.

Acculé, perdant la tête, l'homme se jeta du haut de la tour dans le vide. Il ne se fit pas de mal, car il tomba sur un homme assis à la porte de la mosquée. Mais l'homme, lui, fut tué.

Continuant sa course, le voleur renversa un passant juif, qui en tombant se creva un œil.

Enfin on l'arrêta, et on le conduisit au tribunal du célèbre Nasr eddin Khodja, l'émule turc de Joha, qui exerçait alors les fonctions de cadi.

Il s'agissait non seulement de punir le vol, mais de donner réparations pour les trois victimes : la femme qui avait fait fausse couche, l'homme qui avait été tué, le juif qui avait été éborgné.

— Pour la femme, dit le juge, au mari de celle-ci,

le coupable doit réparer le mal qu'il a fait. J'ordonne donc qu'il couche avec elle afin de lui rendre l'enfant mort-né.

Puis, s'adressant au frère de l'homme qui avait été tué par la chute du voleur :

— La loi ordonne d'appliquer le talion. Tu vas donc monter au minaret et tu te jetteras du sommet sur celui qui a fait de même pour ton frère.

« Quant au juif, poursuivit l'étonnant cadi, la loi dit qu'un musulman vaut deux juifs, et d'autre part : « Œil pour œil, dent pour dent ». Donc le juif a le droit d'arracher un œil à celui qui lui a fait perdre le sien, mais pour que le compte y soit, il faut que ce dernier lui en crève auparavant un autre.

Les trois plaignants préférèrent se désister.

☽◇☾

La femme de Majoub était en train d'accoucher. C'était la nuit.

— Tiens la chandelle, dit la sage-femme au mari. Voici l'enfant qui se présente. Eclaire-moi bien.

Un petit bébé se mit à geindre. Mais la femme souffrait encore.

— Il en vient un autre, dit la sage-femme. Ce sont des jumeaux. Eclaire-moi encore.

Majoub reprend la chandelle. Un deuxième enfant sort du ventre de sa mère.

Alors Marouf souffle la chandelle.

— Que fais-tu ? lui dit-on.

— J'éteins la lumière pour qu'il n'en vienne pas un troisième et quelques douzaines d'autres. Les enfants sont comme les moustiques. Ceux-ci ont vu la lumière que je tenais et sont accourus. Si j'étais resté, d'autres seraient venus aussi.

☽◦☾

Joha arrive dans une grande ville dont on lui a dit que c'était un endroit de perdition.

Pour ne pas se perdre, comme il couche la nuit dans un terrain vague, il a l'idée de s'attacher au pied, au bout d'une ficelle, une courge.

— Comme cela, dit-il, je me reconnaîtrai toujours.

Mais pendant son sommeil, un gamin coupe la ficelle, prend la courge et s'endort à son tour près de celle-ci.

A son réveil, Joha est ahuri.

— Que se passe-t-il ? s'écrie-t-il. Comment faire ? Est-ce moi qui suis lui, ou est-ce lui qui est moi ?

☽◦☾

Un *khatib* (prêcheur) fait un sermon dans son *minbar* (chaire) devant un auditoire recueilli. C'est un respectable vieillard, à la longue barbe grise.

L'un des assistants pleure à chaudes larmes.

Le sermonneur est flatté que son éloquence semble avoir tant d'effet.

A la sortie, il félicite l'homme de sa piété et des larmes que lui a fait répandre l'amour de Dieu.

— Pas du tout, dit l'autre. Si je pleurais, c'est que ta barbe m'a rappelé mon bouc que je viens, hélas ! de perdre.

☽◦☾

La femme de Joha, un jour qu'elle faisait la lessive, lava le caftan de son mari, puis l'accrocha dans le jardin à une corde, les manches étendues, pour le faire sécher.

Le soir venu, Joha aperçut ce vêtement de sa fenêtre et crut, dans l'obscurité, que c'était un homme.

— Le voleur ne m'échappera pas, dit-il.

Et prenant son arc, il tira une flèche.

Quand il se rendit compte qu'il avait transpercé son caftan, il s'écria :

— Alhamdoullah ! Louange à Dieu ! Quelle chance que je n'aie pas été dedans !

Un jaloux ne sortait jamais de chez lui sans enfermer sa femme à clef.

— Cela ne sert à rien, lui dit-elle un jour.

— C'est tout de même plus prudent, fit notre homme.

— Tu te fais des illusions. Cela ne sert à rien. Si une femme a une idée en tête et veut absolument quelque chose, aucune serrure, aucune porte, aucune clef, aucune précaution ne sauront l'empêcher d'assouvir son désir.

— Eh bien ! dit le mari, si tu peux faire quelque chose, fais-le.

Et il partit, après avoir donné un double tour de clef.

Quelques instants après, la femme vit de sa fenêtre passer un jeune homme qui lui plut. Elle lui fit signe et engagea la conversation.

— Guette le retour de mon mari, lui dit-elle. Pour moi, je vais faire un trou dans la porte, juste assez grand pour que tu puisses me posséder à travers. Quand mon jaloux sera rentré, approche-toi de la porte et passe à travers le trou ce que tu sais. Je veillerai à ce qu'il trouve de quoi s'occuper de l'autre côté, et je cocufierai mon mari à sa barbe.

Quand le mari rentra, les choses se passèrent ainsi:

La femme referma la porte et appliqua sa v... contre le petit trou.

Puis, pour parfaire sa vengeance, elle appela alors son mari sous prétexte de chercher à la lueur d'une bougie un bijou qu'elle avait, dit-elle, laissé tomber à terre.

Le mari arriva avec le flambeau, au moment même où les deux amants atteignaient dans un spasme suprême, le firmament de l'amour.

— Où est ce bijou ? demanda le mari.

— Tiens, le voici, dit la femme, en se retirant de la porte, et en montrant le membre encore humide du jeune homme.

Le mari eut une attaque de rage et mourut sur-le-champ.

Un Marocain fort pauvre était venu chercher fortune en Egypte. Il rencontra au Caire un de ses compatriotes qui venait d'y faire un riche mariage.

— Je voudrais bien en faire autant, dit l'homme.

— Tu le peux, *inchallah*, répondit l'ami. Je connais une riche veuve qui sans doute ne demande qu'à convoler de nouveau.

Et il lui indiqua la maison de cette femme.

Notre homme acheta alors un grand concombre, le creusa à l'intérieur, le perça de part en part ; puis il y introduisit son zeb et vint pisser sous les fenêtres de la veuve.

Emerveillée de ce qu'elle voyait, celle-ci envoya une servante chercher le Marocain qui, la voyant éprise de lui, déclara qu'il ne la satisferait qu'en légitime mariage.

Le soir même, les *adel* (notaires) rédigèrent l'acte et les amoureux se trouvèrent mariés.

La nuit venue, notre homme remplit ses devoirs

conjugaux, à la grande satisfaction de sa nouvelle épouse, qui pourtant soupira :

— Je te croyais mieux pourvu !

— Qu'à cela ne tienne, dit-il alors. Ne t'inquiète pas. J'en ai un autre de rechange.

— Quelle chance ! fit la femme. Mets-le tout de suite celui-là, et voyons ce que tu peux faire avec.

Il redoubla. Mais l'insatiable épouse s'écria :

— Je t'en prie, mets les deux ensemble.

☽⟡☾

Marouf se rendit au marché, un jour, et acheta un estomac de mouton.

— Combien l'as-tu payé ? lui demanda quelqu'un.

Il dit le prix.

Plusieurs personnes, par hasard, lui firent la même question.

A la fin, il se mit en colère et jeta l'estomac à la figure du questionneur.

Celui-ci le traîna au tribunal du pacha et demanda réparation pour l'outrage.

— Comment les choses se sont-elles passées ? demanda le pacha.

— Prie sur le Prophète, dit alors Marouf.

Or, quand on dit à quelqu'un : « Prie sur le Prophète », la personne, fût-ce le Sultan lui-même, est tenue de dire : « Qu'Allah bénisse le Prophète et les siens ! » On use de ce procédé quand quelqu'un se met en colère pour l'obliger à prendre le temps de la réflexion, et cela coupe souvent son emportement.

— Qu'Allah bénisse le Prophète et sa famille ! dut donc prononcer le pacha, qui voulut aussitôt reprendre l'interrogatoire.

Mais Marouf ne le tint pas quitte.

— Prie sur le Prophète, répéta-t-il.

Le pacha s'exécuta.

Sans lui laisser ouvrir de nouveau la bouche après cette nouvelle prière, Marouf continua :

— Prie sur le Prophète.

Et ainsi de suite, plusieurs fois.

A la fin le pacha se fâche et lui demande s'il se moque de lui.

— Réponds tout de suite, ou sinon je te fais donner la bastonnade.

— Seigneur pacha ! dit alors Marouf, si tu as été agacé parce que je t'ai dit à plusieurs reprises de prier sur le Prophète, comment veux-tu que je ne l'aie pas été, moi aussi, quand on m'a demandé dix fois de suite quel était le prix de mon estomac de mouton ?

Un paysan marocain avait dans son jardin des coings et des figues.

Il dut aller un jour chez le caïd de sa tribu. Les caïds sont gens voraces qui savent « manger » leurs administrés et « faire suer le burnous ». Il est bon de leur faire des cadeaux quand on va les voir.

— Je vais, dit l'homme à sa femme, porter au seigneur caïd un panier de ces beaux coings dorés et durs.

— Porte-lui plutôt des figues, dit la femme. Nous en avons beaucoup et cela nous privera moins.

Le fellah suivit ce conseil et partit avec un couffin de figues fraîches, juteuses et molles, au cœur de miel suave.

Mais le caïd était de mauvaise humeur. Quand il eut reçu le cadeau, il se mit à jeter une à une les figues à la figure du donateur.

Celui-ci, loin de se plaindre, se mit à rire et à joindre les mains en s'écriant :

— Dieu merci ! Quelle chance ! Quel bonheur ! Louange au ciel !

— Qu'as-tu à te réjouir ainsi ? interrogea le caïd étonné de cette joie paradoxale.

— Je me félicite, dit le paysan, et je rends grâce à Dieu d'avoir suivi le conseil de ma femme. Si au lieu de figues je t'avais apporté des coings, j'aurais eu certainement la tête cassée...

☽-☾

Ayant un jour besoin d'argent, Joha remit à sa vieille fripouille de mère une peau qui venait d'être tannée, en lui disant d'aller au marché et de l'offrir en vente.

Il se rendit lui-même à ce marché et s'approchant de sa mère, comme s'il ne la connaissait pas, commença à examiner attentivement la peau. Puis il en demanda le prix.

— Cent douros, dit la vieille, comme il avait été convenu entre eux deux. Pas un sou de moins.

— Je n'ai pas d'argent, dit Joha.

Et il continua à examiner la peau, la mesurant avec sa main dans tous les sens.

— Une main, une main et demie de long. Quel malheur que je n'aie pas l'argent ; quelle merveille ! Quel malheur que je n'aie pas l'argent !

Un juif passait par là et le regardait faire. Toujours à l'affût des occasions de bonnes affaires, il se demandait quelle valeur pouvait avoir cette peau.

— Voilà trois mois, lui dit Joha, que j'en cherche une pareille. C'est exactement celle-ci qu'il faut.

Et il recommença à mesurer.

— Exactement ce qu'il faut ! Tout à fait cela !

Quel malheur que je n'aie pas l'argent ; quelle merveilleuse occasion je vais laisser échapper !

Le juif crut qu'il s'agissait d'une chose magique capable d'enrichir. Il donna l'argent à la femme et suivit Joha.

Arrivé chez lui, Joha montra un tambourin crevé au juif :

— Tu vois, lui dit-il. C'est exactement la dimension voulue. La peau fait tout à fait l'affaire.

☽⟡☾

Le bouffon d'un sultan s'assit un jour par plaisanterie sur le trône de son maître.

Aussitôt les gardes l'en chassèrent à coups de bâton.

Ses cris attirèrent le sultan qui lui en demanda la cause :

— Ce n'est pas sur moi que je pleure, ô Sidna ! dit le bouffon. C'est sur Votre Majesté. Si j'ai reçu une grêle de coups de bâton pour m'être assis une minute sur votre trône, quelles volées ne recevrez-vous pas dans l'autre monde, de la part des deux anges qui interrogent les morts dans leurs tombes, pour vous y être assis toute votre vie !

☽⟡☾

Marouf invita un jour à dîner plusieurs riches commerçants de la ville.

Ils vinrent chaussés de belles babouches neuves, qu'ils laissèrent, comme d'habitude, à la porte.

Pendant qu'ils attendaient le repas, Marouf prit les babouches et alla les vendre. Puis il acheta de quoi manger avec l'argent et revint.

Le dîner fut excellent et abondant. Les convives l'appréciaient et félicitaient l'hôte.

Comme le veut la politesse, Marouf disait que ce n'était rien du tout.

— Vous ne mangez que ce qui est à vous, ajoutait-il.

Tout le monde fut ravi de la bonne chère et de sa courtoisie. On cessa de l'être quand on s'aperçut de la disparition des babouches.

— Je vous l'avais bien dit pourtant, dit Marouf, que vous ne mangiez que ce qui était à vous...

Un esclave nègre mentait une fois l'an, une fois seulement.

Le reste du temps, c'était un serviteur modèle.

Le jour venu de son mensonge, cette année-là, son maître était allé à son fondouk, car il était négociant en gros. S'occupant de ses affaires, il déposa son burnous. Le nègre s'empara de ce manteau, le teignit de sang et le porta à sa maîtresse, en disant :

— O Lalla (madame), Sidi (monsieur) est mort. Voici son burnous ensanglanté.

La femme se mit à pleurer et tout le monde dans la maison en fit autant.

L'esclave retourne alors au fondouk et dit à son maître :

— Lalla s'est tuée en tombant de la terrasse.

L'homme accourt et voit, en effet, tout le monde chez lui en larmes.

Mais entrant dans sa chambre, il retrouve sa femme en pleurs, elle aussi, mais vivante...

L'année suivante, le nègre dit un jour à sa maîtresse :

— O Lalla, tu ne sais pas ce qui se passe ?

— ?...

— Sidi va prendre une nouvelle épouse. Il a déjà donné la dot. Ne lui dis surtout pas que je t'ai avertie.

L'épouse commence à gémir. Alors l'esclave déclare :

— J'ai trouvé un moyen de l'en empêcher. Il faut faire un sortilège et pour cela lui couper trois poils sous son menton à minuit, quand il dormira. Voici un rasoir pour cela.

Puis il alla trouver son maître et lui dit :

— Sidi, sais-tu ce qui se trame contre toi ?

— ?...

— Lalla va t'égorger cette nuit !

— ?...

— Si tu ne me crois pas, fais semblant de dormir, et tu verras toi-même.

En effet, à minuit, le mari vit sa femme approcher de sa gorge un rasoir. Sans lui laisser dire un mot, il la tua.

Le nègre alla dire la chose au père de la femme qui, furieux, vint et tua son gendre.

Puis le nègre alla dire au père de son maître que le beau-père de ce dernier l'avait tué ainsi que la femme. L'homme, furieux, vint et tua le beau-père.

Alors le nègre alla trouver les frères de sa défunte maîtresse et leur dit que le père de son maître avait tué à la fois celui-ci, l'épouse de celui-ci et son beau-père, leur père à eux...

Les frères arrivèrent et le tuèrent aussi...

Un poète avait fait une *Kaçida* en l'honneur du vizir Ibn-Malek. Il vantait sa générosité et déclarait dans ses vers :

« Ibn-Malek ne refuse aucun bienfait. Si quelqu'un

lui demande quelque chose, je suis caution qu'elle ne lui sera pas refusée. »

Or, un jour, ce poète fut assigné par un inconnu devant le cadi pour mille pièces d'or.

Il ne comprenait rien à cette affaire, étant sûr de n'avoir point fait de dette.

— Où est ton titre ? demanda-t-il au plaignant.

— J'ai lu, dit celui-ci, ton poème, sur la foi duquel je suis allé demander mille pièces d'or au généreux vizir Ibn-Malek. Il me les a refusées. Mais puisque tu t'es porté caution et réponds pour lui, je n'ai pas d'inquiétude, et te réclame cette somme.

— Bien, dit le poète. Que le seigneur cadi me donne seulement un court délai.

Le délai fut accordé. Le poète alla raconter le fait au vizir qui ne put faire autrement que s'exécuter, mais trouva le poème louangeur un peu cher.

☽◇☾

Le lieutenant de police de Bagdad avait interdit de circuler la nuit, deux heures après le coucher du soleil.

Un de ses subordonnés, faisant sa ronde, rencontra une nuit deux jeunes gens pris de vin.

Leur faute était double, d'avoir contrevenu à l'ordonnance et de désobéir aux règles du Coran.

— Qui êtes-vous, leur dit le policier, pour oser contrevenir à l'ordre du lieutenant de police ?

Le premier jeune homme répondit qu'ils n'étaient pas les premiers venus, et qu'on ne pouvait les châtier comme de simples gueux.

— Les plus grands seigneurs, dit-il en vers, tremblent devant mon père, se couchant à plat ventre devant lui. Mais lui, il verse, quand il veut, leur sang, et s'empare de leurs richesses.

— Mon père à moi, improvisa l'autre jeune homme, donne tous les jours à dîner à une foule de convives. Le feu est continuellement allumé dans ses immenses cuisines.

Pensant avoir affaire à de grands personnages, le policier n'osa leur faire donner la bastonnade, et se contenta de les garder jusqu'au matin.

On apprit alors que le premier était le fils d'un chirurgien, et l'autre celui d'un gargotier.

Quatre fumeurs de haschich rêvent devant une rivière, et s'abandonnant à leur imagination déchaînée :

— Ah ! dit l'un, si cette rivière était de beurre...

— Si elle était de semoule ! dit le second.

— Si nous en faisions un bon plat de couscous... Quel bon repas !... dit le troisième.

Alors le quatrième se lève, et malgré les supplications des autres, s'en va, vexé, déclare-t-il, qu'on ne l'ait pas invité à prendre sa part de ce bon dîner...

Un homme se levait toujours de bon matin, car un *hadith* (parole, tradition) du Prophète dit : « Bénis soient ceux qui se lèvent de bonne heure. »

Sortant un jour à l'aube quand la plupart dormaient encore et que les rues étaient désertes, il fut dévalisé par des voleurs.

— Tu vois, lui dit quelqu'un, à quoi t'a servi ton habitude. Tu en es mal récompensé.

— Les voleurs, répliqua-t-il, se sont levés encore plus tôt que moi.

☽◦☾

Les Arabes, et particulièrement ceux de l'ancienne Arabie, ont le culte de l'hospitalité.

Le chef d'une tribu en guerre avec une autre, prit à celle-ci plusieurs prisonniers et donna l'ordre de leur couper la tête.

— Nous avons soif, dirent les captifs. Donnez-nous au moins un verre d'eau en attendant.

Le cheik leur fit apporter à boire.

— Nous sommes désormais tes hôtes, déclarèrent alors les prisonniers. Nous avons bu sous ton toit. Tu ne peux plus nous faire mourir.

Et le cheik, en effet, leur pardonna.

☽◦☾

Un homme disait à un derviche :

— Longtemps j'ai demandé au ciel de m'accorder un fils. J'ai usé de tous les remèdes médicaux ou magiques. J'ai fait des pèlerinages à tous les marabouts vénérés. Enfin, je suis allé prier devant un certain arbre hanté par des *djnoun* (génies) et j'ai été exaucé.

Son fils entendit ces paroles.

Quand le derviche partit, il courut après lui et lui dit :

— Où se trouve l'arbre où mon père a prié et qui a tant de vertus ? Je voudrais bien m'y rendre pour demander la mort rapide de mon père.

☽◦☾

Un roi fut vaincu par un autre qui le fit jeter en prison et traiter avec rigueur.

Le prince détrôné n'avait pour tout dîner qu'un maigre morceau de viande qu'on faisait cuire dans la cour de sa prison.

Survint un chien affamé qui se jeta sur le morceau

de viande et l'emporta dans sa gueule. Retenu par ses chaînes, le prisonnier ne put courir après.

Mais au lieu de se lamenter, il se mit à éclater de rire. Et comme les gardes lui demandaient la raison de cette paradoxale gaieté :

— Je songe, dit-il, qu'hier encore cent chameaux suffisaient à peine à porter ma cuisine, et que ce soir un vulgaire chien l'emporte tout entière dans sa gueule...

)⇌(

— Combien y a-t-il de fous à Bagdad ? dit un jour à son bouffon favori, le calife Haroun Ar Rachid. Je veux que tu m'en dresses la liste.

— Elle serait trop longue, seigneur, repartit le bouffon. Je vais plutôt dresser la liste des sages ; ce sera plus vite fait.

)⇌(

Les maîtres d'écoles coraniques de Fès sont presque tous des Djebala, venus de leurs montagnes situées à l'ouest de la chaîne du Rif, dans le Maroc septentrional.

Le Djebel produit beaucoup de figues et le mot figue est allégoriquement synonyme de cul. D'autre part les Djebala ont la réputation d'aimer les jeunes garçons.

Un de ces maîtres mit un jour des figues dans la poche de son pantalon et, comme il faisait très chaud, accrocha celui-ci au mur.

Quelque temps après, il dit à un des élèves du *msid* (école coranique primaire) :

— Ouvre le pantalon et donne-moi les figues.

Pensant qu'il s'agissait d'autre chose, le garçon baissa aussitôt culotte et se mit en position.

Le professeur avait trop de scrupules pour refuser quoi que ce fût.

☽◆☾

Un homme avait deux épouses, l'une vieille et l'autre jeune.

Chacune avait sa nuit, ainsi qu'il est séant, car le Prophète a dit qu'on ne doit être polygame que si l'on est assez juste pour ne pas donner à une femme une tête d'épingle de plus qu'à l'autre.

Sa barbe commençait à grisonner.

La femme jeune, voyant cela, lui arrachait les poils blancs, quand il passait la nuit avec elle.

Celle qui était vieille, agacée, lui arrachait les poils noirs, quand c'était son tour.

Il arriva un jour où notre homme n'eut plus de barbe du tout.

☽◆☾

Deux voleurs rencontrent un jour Majoub qui marche devant son âne en le tenant par la bride.

Saisissant l'occasion, l'un des voleurs prend l'âne et se sauve avec, pour le vendre au marché, tandis que son compagnon passe la bride à son cou et marche derrière le propriétaire de la bête.

Un moment après, Majoub se retourne et voit un homme à la place de son âne.

— Que se passe-t-il ? s'écrie-t-il.

— Ne t'étonne pas, mon frère, dit le voleur. Je suis un pécheur puni puis gracié par le ciel. J'avais blasphémé. En punition de ce péché, Dieu m'a changé en âne. J'ai expié longtemps et supporté bien des fardeaux, des coups de bâton et des fatigues. Enfin, Dieu a eu pitié de moi, estimant que l'expiation était suffisante, et m'a redonné ma forme naturelle. Qu'il soit exalté et remercié !

— Il n'y a de force et de puissance qu'en Allah ! s'écria Majoub en levant les bras au ciel. Par Allah !

mon frère ; excuse-moi de t'avoir quelquefois traité sans beaucoup de respect. Je ne pouvais savoir... Mais maintenant que Dieu t'a pardonné, va et ne pèche plus.

Et il laisse aller le voleur.

Comme il a besoin d'un autre âne, il se rend au marché pour en acheter un. Et voici qu'il y retrouve le sien que le second voleur avait mis en vente.

— O merveille ! s'écrie Majoub.

Et s'approchant de l'âne, il lui dit à l'oreille :

— Coquin ! Te voilà encore transformé en âne pour tes péchés. Il n'y a pas une heure que je t'ai laissé partir en homme et tu as déjà recommencé à blasphémer. Voici quelques coups de bâton que tu n'as pas volés !

)<>(

Quelqu'un prit rendez-vous avec un voisin pour lui louer une chambre.

Quand il vint le lendemain chez le propriétaire de la maison, il le trouva sur un jeune garçon.

— Où est la chambre ? demanda-t-il en affectant de ne rien voir.

— Impossible, mon cher, impossible. Nous n'avons plus de place. Tu vois bien que nous sommes obligés de nous mettre les uns sur les autres pour pouvoir tenir.

)<>(

Les *neggafa*, femmes qui arrangent les mariages, vinrent une fois dans une maison demander la jeune fille pour un homme qui les avait chargées de cette commission.

Tout heureuse, la mère reçut fort bien les dames, leur fit servir le thé dans une pièce du rez-de-chaus-

sée, puis monta au premier étage parler de l'affaire à sa fille rougissante.

— Comment appellerons-nous l'enfant ? dit-elle.

La jeune fille proposa divers noms. Le père arriva sur ces entrefaites et en préconisa un autre. La tante intervint à son tour et déclara qu'il faudrait appeler le fils futur comme ceci et non comme cela. La fiancée éventuelle essaya de mettre tout le monde d'accord en avançant un nouveau prénom.

Pendant ce temps, les dames attendaient toujours au rez-de-chaussée. Il n'y avait plus de thé, et les gâteaux avaient été mangés.

La discussion se prolongea tant que les intermédiaires, lasses d'attendre, prirent la porte et s'en allèrent chercher ailleurs.

☽◇☾

— Où est ta mère ? demande-t-on un jour à Joha.

— Elle est allée laver le linge dans une maison voisine, et elle a loué une laveuse pour faire le sien.

L'expression passa en proverbe.

☽◇☾

La mère de Joha avait l'habitude de se lever quand elle entendait le muezzin de la mosquée voisine appeler à la prière de l'aube.

Comme on n'était pas riche à la maison et qu'on manquait de couvertures, Joha dormait enveloppé dans le haïk de sa mère. Quand il se levait, celle-ci lui retirait le haïk pour s'en revêtir, et Joha grelottait de froid.

— C'est ce maudit muezzin, se dit-il, qui est la cause de tout cela. Il faut que je me débarrasse de lui.

Il monta au minaret, tua le muezzin et jeta la tête dans son puits.

Les fils du muezzin dénoncèrent le coupable et firent faire par les gardes du pacha une perquisition chez lui.

Mais la maligne mère de Joha avait eu le temps de retirer du puits la tête de l'homme assassiné et de la remplacer par celle d'un bélier.

Quand la police arriva, quelqu'un descendit dans le puits et y trouva cette tête.

— O fils du muezzin, cria-t-il d'en bas, est-ce que la tête de votre père avait des cornes ?

☾⟡☽

Un ami de Joha vient lui demander de lui prêter son âne pour la journée.

— Mon âne n'est pas là, dit Joha.

A ce moment, l'on entend venir de l'écurie des *hi ! han !* sonores.

— Tu vois bien qu'il est là, dit l'ami.

— Comment ! s'écrie Joha. Quelle effronterie ! Tu as plus confiance en mon âne qu'en moi...

☾⟡☽

Le sage Lokman présenta un jour une requête au chah de Perse qui lui dit :

— Je te donnerai satisfaction si tu fais devant moi un miracle.

— Serais-tu satisfait, ô roi du temps, dit-il, si je buvais en une seule journée la mer entière ?

— Si tu le fais, je t'accorderai non seulement ce que tu demandes, mais te ferai en outre un beau cadeau.

Le rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Alors, Lokman, mis en demeure de s'exécuter, déclara :

— Je vais boire la mer entière d'un seul coup ; mais la mer seulement. Il faut auparavant, ô roi ! que tu empêches de s'y jeter les fleuves qui l'alimentent.

☽◆☾

Un *çoufi*, faux mystique, se servait de son pieux habit surtout pour recueillir d'amples aumônes.

Quelqu'un lui demanda un jour par vénération de lui vendre son froc de laine blanche.

— Si le chasseur vend son filet, répondit l'hypocrite, avec quoi pourra-t-il chasser ?

☽◆☾

Un singe, étant entré dans les cabinets où de l'urine était répandue à terre, aperçut sa figure reflétée dans cette mare.

— Ce beau miroir est pour cette belle figure, s'écria-t-il tout fier.

Le mot est passé en proverbe.

☽◆☾

Un conteur, après avoir distrait par ses récits un pacha, reçut de celui-ci, en cadeau, une bague sans chaton.

Il remercia en disant :

— O Sidi ! Qu'Allah te donne dans son paradis une chambre sans plafond.

)-(

Ahmed se rend chez son ami Taïeb qui lui fait dire par son esclave qu'il n'est pas là.

Taïeb étant venu le lendemain chez Ahmed, celui-ci lui crie de l'intérieur de sa maison :

— Je n'y suis pas.

— Impertinent ! s'écrie alors Taïeb. J'entends ta propre voix. Comment ne serais-tu pas chez toi ?

— Plus impertinent encore toi-même ! crie Ahmed. Comment ! Tu ne t'en rapportes pas à moi, qui m'en suis rapporté à ton esclave...

)-(

Un homme donna un coup de pied dans le ventre d'une femme enceinte qui avorta. Le mari se plaignit au cadi qui déclara :

— Le coupable doit être puni, puisqu'il a causé la mort d'un musulman. Il doit réparer le tort qu'il a fait. Qu'il soit enfermé avec la femme jusqu'à ce que celle-ci redevienne dans l'état où elle était.

Le mari préféra renoncer à sa plainte.

)-(

Les Djebala, montagnards du Nord-Marocain, sont fameux pour leur naïveté.

Trois Djebala, venus à Fès pour la première fois de leur vie et entrés par la porte de Bou Jloud, admirèrent fort le haut minaret de la Bou-Anania.

— Comment, dit l'un d'eux, a-t-on pu le faire passer par la porte de Bou-Jloud ?

— Tu es un sot, dit le second. On l'a construit sur place. Mais, par Allah (qu'il soit exalté !) les archi-

tectes du temps passé étaient bien grands pour arriver au sommet d'une telle tour !

— Imbécile ! s'écria le troisième... Ils le construisaient par terre, et ils le redressaient ensuite.

— Mais non, reprit le premier, il y avait un puits, et on l'a entouré d'un minaret.

☽⋄☾

Entre tous les habitants de l'Empire Fortuné, les Marrakechis se distinguent, paraît-il, par leur amour des jeunes garçons.

Un homme de cette nouvelle Sodome étant venu à Fès, un grave bourgeois Fasi lui demanda si la vie était chère là-bas.

— Oh ! oui, dit l'homme. A Marrakech, maintenant, une petite paire de fesses, grande comme un citron, coûte bien cinquante centimes...

☽⋄☾

Un homme, raconte quelqu'un, répudia cinq femmes en un jour.

— Comment put-il faire, demande-t-on, puisqu'un musulman n'a droit qu'à quatre femmes légitimes ?

— Il rentra un jour chez lui de mauvaise humeur, querella l'une de ses quatre épouses sous un prétexte futile, et s'emporta au point de la répudier.

La seconde de ses femmes lui reprochant de se mettre ainsi en colère, il s'écria :

— Toi aussi tu es répudiée !

La troisième intervenant, il fit de même, et comme la quatrième essayait de le calmer :

— Une fois, deux fois, trois fois, dit-il selon la formule irrévocable, je te répudie.

Divorcé ainsi des quatre à la fois par le triple divorce. il entendit une voisine, qui avait suivi la scène de sa terrasse, l'invectiver et le traiter de brutal qui ne songeait qu'à se débarrasser par une mauvaise querelle de ses quatre épouses.

— Et toi aussi, s'écria-t-il alors, qui te mêles de ce qui ne te regarde pas, sois répudiée ! Si toutefois ton mari y consent...

— J'y consens, s'empressa de dire aussitôt le mari en question.

C'est ainsi que notre homme répudia en un jour cinq femmes.

☽◆☾

Les chats marocains, comme tous les chats du monde, sont parfois difficiles et méticuleux. L'un d'eux à qui un homme offrait un morceau de pain le refusa dédaigneusement. Pensant qu'il préférait du fromage, l'homme lui en tend une part ; mais le chat la flaire longtemps, sans se décider à l'avaler. Alors, l'homme, impatienté, tire un dirhem de sa bourse, et le lui jette à la tête en lui criant :

— Tiens ! va acheter avec cela ce qui te plaira.

☽◆☾

— Il ne faut jamais écouter les femmes, disait Sid el Kebir. Pour moi, je fis un jour réparer le toit de ma maison et, sur le conseil de ma femme, je voulus en sauter jusqu'à terre, ce qui me démit la cheville. Un an après je n'étais pas encore guéri. Ma femme me dit alors : « Surtout ne recommence pas. Ne t'avise pas de sauter. » Par esprit de contradiction, je sautai ; et le choc me remit la cheville en place.

)⟡(

Trois *tolba* (étudiants) voyageaient ensemble : deux algériens et un marocain.

Ils demandèrent un jour l'hospitalité dans une tente. Les deux algériens voulaient jouer un tour à leur camarade et avaient sur eux chacun un œuf.

— Nous sommes des magiciens, dirent-ils à l'hôte, et faisons des prodiges.

— Quelles sortes de prodiges ? demanda l'hôte.

— Nous faisons des œufs.

— Ah ! si vous faites cela devant moi, je vous nourrirai bien.

Et il fit apporter un beau plat de couscous.

Le premier taleb s'accroupit alors, caqueta comme une poule, puis tira de sous sa djellaba un œuf frais. Le second fit de même. L'hôte invita alors le troisième à montrer ses talents.

— Les poules pondent-elles sans coq ? dit le marocain. C'est moi qui suis le coq.

)⟡(

Connaissez-vous l'histoire de la veuve qui était vierge après trois ans de mariage ? La voici.

Un homme épousa une veuve encore jeune dont le mari venait de mourir après avoir vécu trois ans avec elle.

La première nuit, quand le marié entra dans le lit de son épouse, celle-ci se refusa obstinément à lui laisser consommer l'acte de la génération. La seconde nuit et la troisième, il en fut de même.

— Une femme mariée trois ans doit pourtant savoir ce que c'est, se disait le mari tout étonné de cette invraisemblable pudeur. Je vais aller me plaindre à ses parents.

Ceux-ci vinrent trouver leur fille, l'admonestèrent vivement et la supplièrent de leur expliquer au moins les raisons de ces étranges refus.

— Figurez-vous ! leur dit-elle alors en rougissant, le mari que vous venez de me donner a des vices extraordinaires. Figurez-vous ! le cochon voulait me faire cela par devant !

C'est ainsi que notre homme put jouir, quand tout se fut éclairci, d'un fort inattendu pucelage.

☽⋄☾

Un jeune enfant qui couche dans la même chambre que ses parents est réveillé au milieu de la nuit par des bruits étranges, des froissements de couvertures, des soupirs étouffés, des grincements de matelas...

— Qu'est-ce que tu fais donc, papa ? interroge l'enfant.

— Je te fabrique un petit frère, mon garçon, dit le père.

— Oh ! papa ! Oh ! papa. Je voudrais bien le faire moi-même.

☽⋄☾

Le temps compte peu en Orient.

Les artisans Fasis ne sont jamais pressés.

Un homme commanda un jour un berceau pour son bébé et donna comme arrhes un douro.

— Reviens dans huit jours, avait dit le menuisier.

Mais dix jours, quinze jours, un mois après, le berceau n'était pas terminé.

Le bébé grandit, marcha, devint un jeune homme, fut circoncis. Il demanda alors un berceau à son père qui, se souvenant de la commande faite vingt ans

auparavant, l'adressa au menuisier. Le jeune père alla trouver celui-ci et lui réclama le berceau.

— Reprends le douro, dit l'ouvrier. Moi, je n'aime pas la besogne pressée.

☽⟡☾

Joha acheta un jour un morceau de viande de trois livres et demanda à sa femme de le faire cuire.

La femme, en son absence, le mangea avec un ami et déclara quand Joha revint :

— Le chat l'a mangé.

Alors Joha mit le chat sur une balance, constata qu'il pesait exactement trois livres.

— Coquine ! s'écria-t-il. Si c'est le chat, où est la viande ? Si c'est la viande, où est le chat ?

☽⟡☾

Si Taïeb, fonctionnaire du Makhzen et très « modernisé », joue aux cartes avec des officiers de la résidence et une Française, à bord du paquebot qui fait le service de Casablanca à Marseille.

— Les jeux de hasard, interroge la Française, ne sont-ils point interdits par la Sounna ?

— Sans doute, dit Si Taïeb, sans doute. Mais... si je triche, ce n'est plus un jeu de hasard.

☽⟡☾

Joha épouse une femme qui, trois mois après, mit au monde un garçon. Quand on célébra la fête du septième jour, il fallut donner un nom à l'enfant. Chacun donna son avis. La mère voulait l'appeler Mohammed en souvenir du Prophète (sur lui les priè-

res et les bénédictions !). Les voisins proposèrent Abdelkrim, Abdelmalek, Larbi, Taïeb ou Abdennebi.

Mais Joha déclara sentencieusement :

— Il faut l'appeler *Rapide*. Ce nom convient à celui qui a fait en trois mois le chemin de neuf.

☽⟡☾

— Ton âne a été volé, mon pauvre ami ! dit un jour à Joha un de ses voisins compatissants. Console-toi. C'était écrit...

— Il faut plutôt me réjouir, s'écria-t-il. Quelle chance que je n'aie pas été dessus !

☽⟡☾

Le fils de Moulay Ibrahim, savant et pieux uléma de l'université Qaraouyine, est surpris par son père en train de boire du vin.

— Que bois-tu là ? s'écria, furieux, le vénérable vieillard. Qu'oses-tu boire sous mon propre toit ?

— Du lait, mon père ; mais c'est du lait...

— Le lait est blanc, et ceci est rouge.

— Sans doute, mon père, sans doute ; mais en te voyant, il a été couvert de confusion et il a rougi.

☽⟡☾

Le bonhomme Joha monta sur sa terrasse un jour qu'il faisait grand vent.

Une voisine, qui l'observait de la sienne, fut fort étonnée de le voir s'incliner le buste en avant et relever sa robe.

— Que fais-tu là ? lui dit-elle.

— J'emmagasine l'air et je fais provision de fraîcheur pour l'été.

La femme se mit à faire de même, mais Joha lui dit :

— Ma belle, tu ne peux y réussir ainsi. Si le vent entre par un trou, il sort par l'autre. Il faut absolument que je t'aide à boucher celui-ci...

Et le bonhomme obtint ce qu'il voulait...

☽⇔☾

Un homme se disant prophète, un borgne lui demanda des preuves de sa mission divine.

— Eh bien ! dit l'homme, je vais faire un miracle. Tu es borgne. Je vais t'enlever l'œil que tu as encore de bon et je prierai Dieu que tu recouvres la vue.

— Inutile... Inutile ! Je crois que tu es prophète.

☽⇔☾

Un chrétien offre à boire un verre de vin à un musulman traditionniste. Ayant envie de boire, mais hésitant à violer les règles coraniques, le musulman demande si c'est du vin.

— Oui, dit le chrétien.

— Et d'où sais-tu que c'est du vin ?

— Mon esclave l'a acheté chez un marchand juif qui lui a affirmé que c'était un excellent bordeaux.

Le musulman vide alors le verre et déclare :

— Moi, je suis traditionniste, et nous autres traditionnistes, nous n'acceptons que les autorités certaines, que les *isnads* authentiques. Quelle foi mérite le témoignage d'un esclave basé sur celui d'un vil juif ? Par Allah ! je n'ai bu qu'à cause du peu de valeur de ton isnad.

☽⟜☾

Trois voleurs trouvèrent un jour un riche marchand sur leur route, et le dévalisèrent. Satisfaits du butin, ils voulurent faire bonne chère, et l'un d'eux partit à la ville voisine acheter de quoi déjeuner. Pendant son absence, les deux autres complotèrent de le tuer afin de n'avoir pas à partager avec lui l'argent volé.

Mais le troisième voleur avait eu la même pensée et il mit du poison dans les plats qu'il rapportait.

A son retour, ses camarades le tuèrent, ainsi qu'ils avaient décidé. Mais, ayant mangé, ils moururent empoisonnés, et le trésor volé demeura sans maître.

☽⟜☾

Les Fasis sont fort mous, délicats, raffinés, efféminés. Un Arabe de la campagne, venu à la ville chez l'un d'eux dont il cultivait les terres, ne put être reçu.

— Le maître est malade, lui dit-on à la porte. Il ne peut voir personne tant il est fatigué ! Cette nuit, un grain de blé s'est trouvé sur le matelas où il couchait. Il n'a pu dormir. Il est très malade.

— Et moi, justement, dit le fermier, je venais le voir pour faire réparer le soc de notre charrue. Je me suis couché dessus et cela l'a cassé.

☽⟜☾

Un Sultan promit un jour une récompense à celui qui lui dirait un mensonge inédit.

— J'avais un esclave, dit quelqu'un. Il s'enfuit. Je courus après lui et le retrouvai caché dans un melon où il s'était établi raccommodeur de babouches.

— Je connaissais l'histoire, dit le sultan.

— J'avais un esclave, dit un autre concurrent, dont la chemise était couverte de poux si gros que l'homme l'ayant étendue au soleil, les poux la transportèrent à une lieue de là.

— Cela ne m'étonne pas, dit le sultan.

— J'ai vu chez un pêcheur de Salé, dit un autre, un poisson dressé à balayer la maison, à faire la cuisine et à laver le linge. Il savait par cœur plusieurs sourates du Coran.

— J'ai vu, dit un autre, une tortue de mer qui avait avalé six navires. Elle engloutit aussi celui où je naviguais. Nous habitâmes dans son ventre. Nous y fîmes du feu et nous coupions pour manger sa chair morceau par morceau. Cela dura dix ans.

Mais le sultan écoutait toutes ces histoires d'un air dédaigneux, déclarait les connaître et n'accordait la récompense à personne.

— Moi, dit enfin quelqu'un, j'ai trouvé dans les papiers de feu mon père que tu lui avais emprunté et dois encore dix mille dinars d'or.

— Voilà un mensonge ! dit alors le sultan.

Et il fit compter au malin la récompense promise.

Un Arabe de la campagne, invité à dîner chez des bourgeois de Fès, mangeait un chevreau avec avidité !

— Tu le manges avec colère, observa quelqu'un. Sa mère t'aurait-elle donné des coups de cornes ? Ou bien existe-t-il quelque rivalité entre ta famille et la sienne ?

— *Baraka Allah oufik*, dit le fellah. Tu as bien de la compassion pour lui. Sa mère aurait-elle été ta nourrice ?

)⋄(

On amène devant le cadi un homme qui a été vu en train de violer un chat. Le cas est grave, car la loi condamne sévèrement la « bestialité ».

— Comment t'y es-tu pris ? interroge le juge.

— Seigneur cadi, dit le coupable, j'ai tenu l'animal par les pattes. J'ai présenté ce que tu sais et j'ai enfoncé la porte. Cela a marché si bien que je m'y suis repris deux fois.

— O merveille ! s'écrie le cadi, poussant le cri du cœur. Quel homme tu es ! Moi j'ai essayé la même chose plus de vingt fois sans jamais réussir !

)⋄(

Les djebala, nous l'avons vu, sont très portés sur l'amour qu'on appelle grec. Presque tous, dit-on, ont chez eux un mignon à côté de leur femme légitime ou de leur concubine. Ce sont encore eux qui dressent pour les envoyer à Fès et dans les grandes villes de jeunes danseurs, habillés à peu près comme des enfants de chœur, qui tournoient langoureusement au son des *ghaïtas* (flûtes de bois) et sur le front desquels on colle avec de la salive des pièces d'argent.

Un djibli (singulier de djebala) avait un fils fort beau qu'il désirait secrètement ; mais il reculait devant le scandale d'un inceste. Il trouva un jour un expédient.

S'apercevant que l'enfant était grimpé dans un de ses figuiers, il fit mine d'entrer en colère contre la personne qui semblait voler ses figues.

— Quel est ce mécréant, fils de putain ? s'écria-t-il. Je jure de l'en..., quel qu'il soit !

Il était lié par son serment.

⁂

Brouzi rencontre une femme, ils ne tardent pas à se comprendre à merveille et la femme, relevant sa robe, lui demande comment il appelle ce qu'elle lui découvre :

— J'appelle cela un c..., dit-il crûment.

— Pas du tout, dit-elle : c'est le paradis du pauvre.

Brouzi s'éloigne un instant, enveloppe son membre viril d'un morceau de toile comme d'un linceul et de petites planches de bois qui représentent un cercueil. Puis il revient.

— Qu'est-ce cela ? demande la femme.

— C'est un pauvre qui demande à entrer au paradis.

La femme saisit l'objet, le caresse et voyant les bourses pendantes, interroge encore :

— Qu'est-ce que ceci ?

— Ce sont, dit-il, les fils du pauvre qui suivent son convoi funèbre.

⁂

Un djibli avait un giton chez lui qu'il aimait beaucoup.

Il avait aussi un fils d'une vingtaine d'années. Ce dernier eut un jour envie de posséder l'éphèbe, et fit ce qu'il fit avec lui.

Le père l'apprit et en fut indigné.

— Toi qui es *taleb* (étudiant), dit-il à son fils, ne sais-tu pas qu'il est écrit dans le Coran : « Ne coïtez pas ce que vos pères ont coïté » ?

— Pardon, mon père, dit le garçon. Il est écrit : « Ne coïtez pas les femmes que vos pères ont coïtées »... Il n'est pas question des jeunes gens.

HISTOIRES ARABES

☽⬥☾

Un Sultan qui aimait particulièrement les femmes passait son temps avec elles et négligeait les affaires de l'Etat.

Toutes les nuits s'écoulaient dans les voluptés de toutes sortes. L'été, sur la terrasse d'un pavillon au milieu des jardins, le Sultan, entouré de ses concubines, de ses musiciennes, de ses chanteuses, de ses danseuses, épuisait tous les plaisirs, buvant du vin de Chypre, faisant brûler les parfums les plus suaves, écoutant les musiques, repaissant ses yeux des corps demi-nus cerclés de bijoux, de bracelets et de crotales. Parfois même étourdi et surexcité, il se mettait à danser en personne — ce qui est en Orient tout à fait *shocking* pour un homme, à plus forte raison pour un Sultan — tandis que les belles esclaves rythmaient ses mouvements en frappant dans leurs mains ou sur les tambours de basque.

Cette orgie cessait chaque nuit un peu avant l'aube, quand on entendait le muezzin de la mosquée voisine appeler les croyants à la première prière.

Alors les musiques cessaient, les danses s'arrêtaient, les lumières s'éteignaient et chacun allait dormir.

Mais un jour, le muezzin, arrivé au sommet du minaret et se préparant à lancer son appel aux quatre points cardinaux, aperçut la scène d'orgie, vit le Sultan en train de danser au milieu de ses femmes. Ahuri, stupéfait, il resta bouche bée, sans qu'aucun son pût sortir de sa gorge.

Il resta ainsi jusque vers midi, contemplant, éberlué, ce spectacle. Comme le Sultan et ses compagnes n'entendaient pas son appel, ils continuaient leurs chants et leurs danses, sans s'apercevoir que l'aube rosissait le ciel, que le soleil se levait, montait sur l'horizon, rayonnait au zénith...

Enfin, épuisé, le Sultan s'arrêta et comprit tout. Furieux, il fait chercher le muezzin et lui demande une explication.

— O Sidna, dit le muezzin, donne-moi *l'aman* (la sécurité, le pardon) et je te dirai tout.

Le Sultan lui jeta le mouchoir de la sécurité. Alors, le muezzin déclara :

— Voici la vérité, Seigneur. Cette nuit, je me suis amusé avec ma femme. Elle m'a fait de la musique, et j'ai dansé toute la nuit jusqu'après l'aube sans m'apercevoir de l'heure.

— Ah ! oui... Elles font danser, les femmes... dit le Sultan tout rêveur.

⁂

Une femme veuve désirait vivement son voisin. Mais celui-ci, plein de pudeur et de retenue, n'avait pas l'air de comprendre et ne voulait rien savoir.

Il repoussait toutes ses avances.

La femme avait une servante.

— Ouvre la porte de la rue, dit-elle un soir à celle-ci, frappes-y des coups aussi violents que tu pourras, pendant que moi, je pousserai des cris et appellerai : au secours !

Ainsi firent-elles.

Entendant ce vacarme, le voisin, qui était un homme complaisant et secourable, crut que des bandits attaquaient la maison et sortit pour porter secours à sa voisine.

Il trouva la porte entr'ouverte, et entra. Aussitôt, la servante, qui guettait, ferma vivement la porte sur lui et le laissa en tête à tête avec sa maîtresse.

— Tu vas enfin me donner satisfaction, dit celle-ci à l'homme pris au piège. Prends-moi maintenant. Prends-moi comme tu voudras, par devant, par derrière ou sur le côté, mets-moi sur le dos, sur le

ventre, à quatre pattes ou assise sur toi ; mais prends-moi tout de suite. Sinon, je crie, j'ameute les voisins, et je dis que c'est toi qui as forcé la porte de ma demeure pour me violenter.

Le danger était grave, car on a le droit de mettre à mort celui qui pénètre de force ou par ruse dans une demeure privée, surtout celle d'une femme.

L'homme dut s'exécuter.

Mais l'effrontée insatiable ne lui fit pas grâce pour si peu. Elle le garda sous clef pendant trois jours, et ne le laissa partir qu'après l'avoir exténué et vidé de tout le suc de ses moelles.

☽⟡☾

Bahloul et sa femme Bahloula, pas plus intelligente que lui, se promènent dans la campagne avec leur jeune fils.

Ils voient d'abord un arbre dont le feuillage tremble au vent.

— Pauvre arbre ! disent-ils. Il frissonne de froid. Il a la fièvre. Il faut le réchauffer.

Et ils l'enveloppent charitablement de leurs burnous...

Puis ils passent devant une mare où coassent bruyamment des grenouilles. Le bruit ressemble tout à fait à celui qui sort d'un *msid* (école coranique) quand les élèves récitent tous ensemble leur leçon sous la férule du maître.

— Voici un msid, s'écrie Bahloula.

— Mettons-y notre fils, dit Bahloul.

Et ils jettent l'enfant dans la mare. On entend un *floc !* Puis le silence. Les grenouilles, effrayées, se taisent.

— Ses camarades reçoivent notre fils avec honneur, se réjouit l'idiot.

☽◆☾

Marouf n'est pas très brave. Un homme l'a injurié et il n'a rien trouvé à dire.

Sa femme lui fait honte de sa pusillanimité.

— Es-tu ou non un homme ?

Marouf prend une résolution :

— Je vais me venger, et lui faire un affront épouvantable.

Il sort, rejoint l'homme en question et lui adresse un geste obscène qui signifie clairement : « Va te faire... ».

Mais il a eu soin de garder sa main cachée dans la large manche de sa djellaba.

☽◆☾

Des gardes amènent au pacha deux *zamens* (jeunes garçons prostitués) qu'ils ont trouvés en train de se battre.

L'on donnait à l'un le surnom de *Mithqal* (environ cent sous) et l'autre portait celui de *Guirch* (25 centimes). C'est dire que leurs faveurs n'étaient pas ruineuses et que la vie n'était pas trop chère dans cette ville.

— Pourquoi vous disputiez-vous ? demande le pacha, dont l'un d'eux, Mithqal, était justement parfois le giton.

— Nous nous sommes rencontrés dans les champs, explique Mithqal. Nous faisions route ensemble. Guirch me prit d'abord la main, puis la taille. Puis il passa sa main sous ma djellaba et caressa, sauf ton respect, ô pacha, mon zeb qui commença à s'agiter. Il me dit alors qu'il était prêt à tout, mais avait besoin d'un peu d'argent. Je promis, bien que

n'ayant rien sur moi, car le désir ne me permettait pas d'attendre. Je détachai la ceinture de son pantalon et je fis ce que je fis avec lui. Il me réclama alors les *flous* (les sous). D'où la dispute.

Payant à la place de son favori, le pacha, bon prince, tendit une pièce d'argent à Guirch, et congédia les deux zamens réconciliés « avec la paix ».

☽◇☾

Bahloul marche à côté de son âne. Il pose son burnous sur le dos de la bête, car il fait chaud.

— Gare à toi, lui recommande-t-il, si le burnous tombe !

Au bout de quelque temps, le manteau est tombé. Bahloul s'en aperçoit :

— Sale bête ! crie-t-il à l'âne. Fils de l'autre mécréant ... Mais je t'ai prévenu. Tu m'as perdu mon manteau, moi je vais te prendre le tien...

Et il prend sur son dos le bât de l'âne.

☽◇☾

On raconte que Sidi Qaddour el Alami, sorte de philosophe misanthrope et ironique, fut invité à une noce.

Il vint vêtu comme à son habitude de vieux habits et on lui marqua peu de considération.

Voyant cela, il sort, rentre chez lui, revêt de beaux vêtements et revient. On lui offre une place d'honneur et on est aux petits soins pour lui.

Mais au lieu de manger avec ses mains, il les rentre sous les larges manches de sa djellaba et se met à prendre les morceaux avec l'étoffe.

Comme on s'étonne :

— N'est-ce point mon habit, dit-il, qui a été invité et qu'on honore ici ?

☽⟡☾

Un jour Joha rencontra le cadi de la ville, ivre-mort, étendu et ronflant au coin d'un bois. Il lui vola son burnous.

Réveillé, le cadi s'aperçut de la disparition du manteau et ordonna à ses subordonnés de chercher le voleur.

On retrouva le burnous sur le dos de Joha qui fut traîné au tribunal.

— Où as-tu trouvé ce burnous ? lui demande-t-on.

— Je me promenais l'autre jour près d'un bois quand j'ai vu un homme qui dormait ivre-mort, étendu par terre le derrière à l'air. Je l'ai en... deux ou trois fois, lui ai pris son manteau et suis parti. Si c'était toi, reprends ton burnous.

— Garde-le, se hâta de décider le cadi.

☽⟡☾

Le djibli Amar mena sa vache au marché ; mais personne ne voulait l'acheter.

Un de ses amis passe alors et, voyant son ennui, lui conseille de déclarer que la bête est grosse et va bientôt vêler.

Alors, notre homme se promène à travers le souk en caressant le ventre de sa vache et en criant :

— Voici une jeune femelle, une femelle enceinte de six mois...

Bientôt un acheteur se présente et lui donne de la bête un bon prix.

Quelques jours plus tard, des *neggafa* (femmes qui négocient les mariages, viennent voir les jeunes filles afin de pouvoir les décrire aux fiancés, et discutent le prix de la dot) vinrent chez Amar.

— Laisse-moi faire, dit-il à sa femme et ne t'en mêle pas. Je sais comment il faut s'y prendre.

Ce disant, il s'approche des femmes, leur présente sa fille et dit en caressant le ventre de celle-ci :

— Voici une jeune demoiselle enceinte de six mois et bonne laitière... Si je ne dis pas vrai, vous pourrez me la rendre...

A ces mots, les femmes éclatent de rire, se regardent l'une l'autre et s'en vont.

— Que s'est-il donc passé ? interroge l'épouse de Amar qui arrive avec le plateau de thé.

— Ne te tourmente pas, dit celui-ci ; elles reviendront. Je sais comment il faut vanter les femelles. Si je ne m'y étais pas pris ainsi, personne n'aurait voulu de ma vache.

☽◦☾

Joha une fois de plus est surpris en train de travailler son âne.

— Qu'est-ce ceci ? fait le passant.

— Regarde toi-même qui a pu me mettre dans cette situation bizarre. Je n'arrive pas à le comprendre.

☽◦☾

Marouf est très indiscret.

Un de ses amis écrit une lettre, et lui, il lit par-dessus son épaule.

L'autre s'en aperçoit et écrit à la suite : « Je t'en dirais davantage si un individu mal élevé n'avait pas l'indiscrétion en ce moment même de lire ce que j'écris... »

— Je jure, s'écrie alors Marouf, que je n'ai rien regardé !

☽⟡☾

Joha rencontra un jour un cortège de mariage : une troupe de femmes conduisaient selon la coutume la fiancée à son futur époux.

— Qu'est-ce cela ? demanda Joha. Que font ces femmes ?

— Elles conduisent, lui répondit-on, cette jeune fille à celui qui prendra cette nuit sa virginité.

— *Ajouba !* (O merveille !), s'écrie Joha. J'ai parcouru bien des contrées ; mais je n'ai jamais vu un pays où il y ait autant de proxénètes que dans celui-ci...

☽⟡☾

On annonce à Joha que son fils est tombé de cheval et a perdu connaissance.

Joha reste songeur quelque temps sans rien dire.

— A quoi penses-tu ? lui demande-t-on.

— Je songeais que mon fils n'a jamais eu de connaissance. Comment donc a-t-il pu la perdre ?

☽⟡☾

Mousa a un nez énorme.

Il fait l'amour avec une femme et lui vante ses qualités :

— J'ai quarante ans, de l'expérience et des usages. Je ne suis pas léger et volage, jaloux et coléreux comme les jeunes gens. Je suis plein de patience envers les femmes...

— Il faut en effet que tu aies beaucoup de patience, pour avoir supporté pendant quarante ans un nez pareil.

)-(

— N'as-tu pas honte, disait-on à Joha, avec une barbe blanche comme la tienne, de montrer si peu de retenue ?

— Est-ce qu'un chien blanc, réplique-t-il, mange moins d'ordures qu'un autre ?

)-(

Un homme très laid cause avec un ami dans la rue. Voici qu'une femme voilée s'approche, le regarde, s'arrête devant lui et le fixe longtemps des yeux.

— Que veux-tu, ô Lalla ? dit-il, surpris.

— Je vais t'expliquer, dit l'étrangère. J'ai commis tout à l'heure un péché par les yeux en considérant avec trop de plaisir un beau jeune homme. Maintenant je punis mes yeux en leur infligeant en contrepartie la mortification de te voir.

)-(

— Quel est l'aîné de toi ou de ton frère ? demande-t-on à Mousa.

— Je suis l'aîné maintenant ; mais quand mon frère aura un an de plus, nous aurons le même âge.

)-(

Un avare chercha un *zarzaï* (portefaix) pour porter un panier de bouteilles de verre.

— Je n'ai pas d'argent sur moi, lui dit-il, sinon ce *guirch* (5 sous) ; mais je te paierai le surplus en te donnant trois maximes utiles qui te serviront dans la vie.

Ayant faim, le zarzaï accepta, prit le panier et suivit l'avare.

Chemin faisant, celui-ci lui débitait les maximes. La première était : « Si l'on te dit qu'il vaut mieux peiner que se reposer, ne le crois pas. »

La seconde était : « Si l'on te dit qu'il vaut mieux souffrir de la faim que bien manger, ne le crois pas. »

Quant à la troisième, l'avare la dit au portefaix comme il était arrivé au terme de sa course, devant sa maison. C'était : « Si l'on te dit qu'il y a un zarzaï plus bête que toi, ne le crois pas. »

Alors, le zarzaï impatienté laissa tomber le panier en s'écriant :

— Si l'on te dit qu'il reste une seule bouteille intacte dans ce panier, ne le crois pas.

☽⬩☾

Le djibli Amar se rend au marché sur un âne suivi de deux garçons. Mais au lieu de monter normalement, il s'assoit à l'envers, la tête tournée vers la queue de l'âne et vers les deux garçons qui le suivent.

— Pourquoi montes-tu à rebours ? disent-ils.

— Il faut fuir la tentation. Si je m'étais assis sur l'âne à l'ordinaire, je vous aurais tourné le dos. Si je vous avais fait marcher devant, j'aurais vu votre derrière. Il en est mieux ainsi.

☽⬩☾

Le djibli Hammadi arrive à Fès et voit de grosses conduites d'eau, car cette ville a des canalisations et des égouts très bien faits depuis le XIIIe siècle.

— Qu'est-ce que cela ? demande-t-il à un Fasi.

— C'est avec cela, répond le passant, que nous autres Fasis, nous épanchons notre eau.

— Quelle merveille ! « Par le sabre on juge du fourreau. » Comme vos femmes doivent avoir le c... large ! !

☽⟡☾

Joha cherchait un gobelet.

— Prends celui-ci, lui dit sa femme, en levant sa robe.

— Viens, réplique-t-il en ouvrant son pantalon. Voici un mandrin pour lui donner la forme.

☽⟡☾

Joha partit à la chasse avec son fils et rencontre le trou d'un chacal.

Joha se met à tirer le chacal par la queue. La bête furieuse gratte la terre de toutes ses forces pour s'échapper et en envoie dans les yeux du fils qui s'écrie :

— Mon père ! qu'est-ce que toute cette poussière ?

— Si la queue du chacal cassait, dit Joha, tu en verrais bien une autre.

☽⟡☾

La femme de Joha ayant aperçu un jour le zeb d'un homme qui se baignait dans la rivière, le trouva si beau et si grand, qu'elle tomba malade de désir.

Joha compatissant alla chercher l'homme et l'amena à sa femme.

— Que faire ? disait-il. Que faire pour la guérir ?

— Je m'en charge, dit l'homme, en introduisant au bon endroit l'objet qui avait attiré l'attention de Mme Joha.

— Que ne me disais-tu ce qu'il fallait faire ? lui dit Joha quand l'homme eut terminé. Ce n'était pas la peine de te donner ce mal. Je m'en serais chargé et je savais comment m'y prendre.

☽⟡☾

Un uléma d'Alger est invité à dîner chez une famille turque qui habite cette ville.

Il prend part au repas et laisse échapper un pet retentissant.

— C'est honteux, Sidi, lui dit quelqu'un, de péter ainsi.

— Eh ! réplique-t-il alors. Comment pouvais-je deviner que les Turcs sussent parler de telles choses en arabe ?

☽⟡☾

Faisant route dans le Sahel, Majoub eut soif et finit par trouver une fontaine dont l'orifice était bouché par un bout de bois.

Voulant boire, notre voyageur tire ce dernier ; aussitôt, l'eau comprimée longtemps sort avec violence et l'inonde. Il se fâche, injurie la fontaine et lui crie :

— Coquine ! Voilà comme tu pisses ? C'est pour cela qu'on te fourre un bâton dans le c...

☽⟡☾

La femme de Majoub mourut un jour ; quelqu'un vint lui en demander des nouvelles.

— Elle allait très bien ce matin, dit-il. Mais maintenant, elle est morte.

☽⟡☾

Joha fut un jour chargé de conduire au bain les enfants du village.

Les enfants avaient caché chacun un œuf de pigeon entre leurs fesses. Arrivés au bord de l'oued, ils se déshabillèrent et déclarèrent :

— Nous allons pondre des œufs. Celui qui n'en sera pas capable paiera des gâteaux après le bain.

Et ils se mirent à caqueter, accroupis, et à remuer leurs fesses comme s'ils pondaient, puis montrèrent triomphalement chacun un œuf sous lui par terre.

Alors Joha, que ce spectacle ne laissait pas impassible, se mit à agiter les bras comme des ailes, à pousser des cocoricos sonores et à foncer, zeb en avant, sur les jeunes garçons.

— Que fais-tu, Joha ? crièrent-ils. Qu'est-ce qui te prend ?

— Parmi tant de poules, dit-il, il faut bien qu'il y ait un coq.

☽⟡☾

Ayant vu un passant faire ainsi, Joha frotta un jour les oreilles de son âne avec un peu d'ammoniac.

Le baudet se mit à marcher si vite que Joha ne pouvait le suivre. Alors il eut l'idée de se frotter lui-même le derrière avec ce qui lui restait d'ammoniac.

Il ressentit une telle cuisson qu'il arriva chez lui avant l'âne et, une fois entré, se mit à tourner en rond dans la chambre devant sa femme ahurie.

— Si tu veux, lui dit-il, m'attrapper, tu n'as qu'à te mettre un peu d'ammoniac dans le c...

☽◆☾

Un roi oriental des anciens temps, qui se promenait dans ses jardins, aperçut derrière un buisson un jeune homme qui avait mis pantalon bas et se livrait aux contorsions les plus étranges.

— Que fais-tu là ? dit-il.

— Seigneur, dit l'homme, sauf votre respect, je cherche à m'en... moi-même.

— C'est absurde ! Et pourquoi ?

— Seigneur, excusez-moi ; mais j'ai remarqué que tous ceux que Votre Majesté daignait en... arrivaient aux plus beaux emplois, s'enrichissaient et semblaient favorisés par un sort merveilleux. J'ai voulu voir si mon zeb avait les mêmes vertus que votre royal membre viril.

Au lieu de s'indigner, le roi sourit et trouvant l'homme spirituel, ou peut-être à son goût, lui donna une fonction importante à sa cour.

☽◆☾

Un *taleb* (étudiant) prit une jeune esclave encore vierge pour lui faire son ménage.

Il ne tarda pas à la trouver jolie et un jour qu'il avait un peu bu, il lui adressa quelques plaisanteries.

La jeune innocente, très timide, se troubla et laissa échapper une incongruité.

— Tu mérites d'être punie pour t'être conduite si peu respectueusement, et je vais te fouetter.

Il releva la robe, baissa le pantalon et aperçut des fesses opulentes et fermes qui achevèrent de le troubler si bien qu'il enfonça dans cette direction un tout autre instrument que le fouet.

Le lendemain, le taleb, qui était en train d'étudier

les subtils commentaires de Sidi Khabil sur le droit musulman, vit entrer la jeune esclave dans sa chambre.

— Que veux-tu ?

— J'ai encore commis une incongruité, et je viens pour être punie.

☽◆☾

Joha se rend au hammam. Il se déshabille, s'entoure les reins d'une pièce d'étoffe blanche et s'étend dans la pièce chaude.

Un masseur se met à le masser, à lui gratter le dos, puis à lui tirer les jambes et à lui frotter la poitrine, en prenant les habituelles positions compliquées.

Le masseur était encore jeune et assez joli garçon.

Tout à coup, Joha, que les frottements commencent à exciter, saisit à pleine main les bourses du masseur.

— Que fais-tu là ? dit l'autre.

— Simplement, je t'ai retenu pour t'empêcher de tomber.

☽◆☾

Un batelier faisait traverser un fleuve sur sa barque aux voyageurs.

Dix pèlerins se présentent un jour et conviennent du prix : un sou par personne.

On était un peu serré dans la barque et un des passagers tomba à l'eau. Les autres se mettent à pousser des cris perçants, à lever les bras au ciel et à injurier le passeur.

— De quoi vous plaignez-vous ? leur dit-il. Vous ne me donnerez que neuf sous. Voilà tout.

☽⟡☾

Joha éprouva le besoin de pisser et s'accroupit pour cela. Mais une petite fontaine coulait à côté des cabinets et notre homme, confondant son bruit avec le sien, demeura toute la journée dans cette position.

Le soir venu sa femme lui cria :

— Eh ! mon ami, tu restes bien longtemps !

— N'entends-tu pas que je n'ai pas fini ?

☽⟡☾

Un *djibli* venu à Fès vendre ses figues dépensa une partie du bénéfice au quartier réservé de Moulay Abdallah.

Quelques jours après être rentré dans son village, il s'aperçut que la putain lui avait laissé un souvenir.

Ne sachant comment se soigner, il alla montrer sa verge à un voisin.

— J'ai mal au zeb, lui dit-il. Ne connais-tu pas un remède ?

L'autre réfléchit longtemps, remua ses souvenirs et finit par dire :

— J'ai eu l'année dernière mal à une dent et me la suis fait arracher par le barbier. Fais de même.

☽⟡☾

Des voleurs entrèrent une nuit dans une maison où des époux commençaient à s'endormir.

Mais il n'y avait pas grand'chose à dérober.

— Rattrapons-nous sur les habitants, proposa l'un des voleurs. Tuons l'homme, égorgeons le mouton, festoyons joyeusement, puis violons la femme à tour de rôle en tirant à la courte paille lequel commencera.

Ainsi en fut-il décidé.

— Tu as entendu, dit à son mari la femme réveillée par la discussion des brigands.

— Oui, j'ai entendu. C'est affreux ! Que faire ?

— Il n'y a rien à faire qu'à nous résigner à ce qui doit se passer.

— Tu en prends à ton aise, riposte le mari. Echangerais-tu ton sort contre le mien ou celui du mouton ?

⁂

Un voleur s'introduit un jour dans la cabane de Joha. La femme de celui-ci en avertit aussitôt son mari. Mais Joha qui se sait pauvre lui dit de se taire :

— Plaise au ciel qu'il trouve quelque chose à emporter, je le lui prendrai des mains.

⁂

Taïeb aimait la femme de son ami Driss et cherchait le moyen de la posséder à loisir. Voici comment il s'y prit :

— Mon cher Driss, lui dit-il un jour, j'ai un secret à te confier et un service d'ami à te demander. J'aime la femme de l'uléma dont tu suis les leçons à la mosquée. Je puis la voir chez lui pendant qu'il y fait son cours. Mais il me faut être averti du moment où il finit ce cours pour éviter qu'il ne nous surprenne dans les bras l'un de l'autre. Tu peux, si tu veux, m'aider. La maison de l'uléma est mitoyenne de la mosquée et il est facile d'entendre de la chambre de ma maîtresse un homme qui parle un peu fort. Je te prie donc de crier très fort quelques mots convenus, par exemple : « Au revoir et merci, seigneur uléma ; la paix soit avec vous », chaque fois

que le cours est terminé. J'entendrai le signal et partirai à temps.

Driss accepta, sans se douter que c'était lui-même qui faisait les frais de l'affaire, car sa maison à lui était aussi mitoyenne de la mosquée, et Taïeb le cocufiait en sécurité grâce à sa complicité même. Il s'empressait de quitter la femme et la maison de Driss quand il entendait celui-ci dire très fort au revoir à l'uléma.

Le professeur finit par s'étonner d'entendre chaque jour son élève élever la voix et user des mêmes mots à la fin de la leçon, et devina qu'il y avait là une ruse.

Il finit un jour brusquement son cours, saisit Driss par sa djellaba en tordant autour de son cou l'étoffe pour qu'il ne pût résister, et le traîna de force à sa demeure. Arrivé chez lui, l'uléma ouvrit brusquement la porte de la chambre où se trouvait sa femme qu'il soupçonnait et fut rassuré en la voyant occupée paisiblement à sa broderie.

Quant à Driss, il courut chez lui en hâte et put constater qu'il avait fait entrer lui-même le déshonneur dans sa maison.

☾⚬☽

La femme de Joha entendit quelqu'un dire un jour que, remplir le devoir conjugal, c'est se bâtir une *bqôuba* (pavillon) en paradis.

Sitôt rentrée chez elle, le soir venu, elle s'approche de son mari et lui dit :

— Viens, que nous bâtissions un pavillon en paradis.

Et après un moment :

— Tu viens de construire un pavillon pour toi, mais il faut maintenant en bâtir un pour moi.

— Cela suffit, réplique Joha. Au paradis, les époux comme ici-bas habitent la même maison.

☽⟡☾

Majoub dîne avec un chrétien qui lui offre du porc.

Le musulman refuse, indigné, en disant que sa loi interdit formellement de manger du cochon.

Le chrétien lui verse alors un verre de vin.

Majoub le boit et tend la coupe pour en demander encore.

— Ta loi ne défend-elle point aussi le vin ?

— Sans doute ; mais il y a tant d'espèces de viandes meilleures que celle du cochon qu'il n'y a aucune raison de désobéir pour manger de celle-ci. Tandis que le vin réjouit le gosier et le cœur. Si l'on commet un péché, il faut que ce soit au moins avec plaisir.

☽⟡☾

Joha acheta un beau morceau de viande qu'il porta à sa femme pour le faire cuire. La femme le mangea avec son amant et Joha, à son retour, n'eut pour tout déjeuner qu'un concombre. Sa femme lui assura qu'il n'avait pas apporté autre chose.

Le lendemain, Joha surprit son épouse dans les bras du galant. Il se jeta sur celui-ci et l'enferma dans un coffre, puis partit chercher ses beaux-parents pour confondre devant eux l'infidèle.

Mais celle-ci trouva le moyen d'ouvrir le coffre et remplaça par un ânon l'amant qui prit la fuite.

Joha revint avec les parents de la femme qui affectait l'impassibilité.

— Voyez l'effrontée putain ! s'écria-t-il. Voyez comme elle se conduit !

Et il ouvrit le coffre d'où l'ânon sortit en poussant des *hi ! han !* sonores...

Triomphe de la femme.

— Es-tu fou, Joha ? cria tout le monde.

— Cette mâtine a changé hier un morceau de viande en concombre, dit-il. Rien d'étonnant à ce qu'elle transforme un homme en ânon...

)⊸(

Une femme berbère de la campagne reçut de son mari l'ordre de faire cuire deux poules pour un hôte qui allait venir.

Son amant vint et elle ne résista pas à l'envie de les manger avec lui.

L'hôte arrive. La femme le fait asseoir dans sa *nouala* (hutte) en attendant le retour du mari. L'enfant pleure tout à coup dans son berceau et l'hôte demande ce qu'il a, s'il est malade ou s'il a faim.

— Je vais te dire pourquoi, dit la femme. Mon mari lui a donné une mauvaise habitude. Chaque fois que nous recevons un hôte de passage, mon mari a coutume de le châtrer et de donner les c... à manger à notre enfant. Celui-ci t'a vu. Il aime beaucoup cette nourriture ; et il crie d'impatience. Mais tu peux encore t'échapper, si le ciel le veut.

A ces mots, l'étranger stupéfait se hâte de sortir et de monter à cheval pour fuir au plus vite.

Le mari rentre sur ces entrefaites. Il demande à sa femme où est l'hôte et où est le repas.

— Cet étranger, répond-elle, est un voleur. Il s'est emparé des poules et le voici qui se sauve avec.

Le berbère sort en toute hâte, court après le cavalier et lui crie :

— Donne-m'en au moins une ! Nous n'avons que cela à manger.

Pensant qu'il s'agissait de ce que nous avons dit, non des poules, et n'ayant aucune envie, on le conçoit, de faire ce sacrifice, l'homme entendant cela ne pense plus qu'à fuir encore plus vite, pique de l'éperon son cheval et disparaît au galop.

Un cousin avait dû faire un voyage à travers les forêts de cèdres de l'Atlas marocain avec sa cousine avant d'épouser celle-ci.

Pendant le voyage la jeune fille fut enlevée par un grand singe et on ne la retrouva que plusieurs heures après, dans la forêt.

Les noces furent célébrées par la suite et les époux vécurent longtemps ensemble.

Mais la femme mourut prématurément et sur son lit de mort, elle conseilla à son mari de ne se remarier qu'avec une vierge.

Elle n'avait pu oublier le singe...

Un enfant que sa mère a envoyé acheter une tête de mouton, la mange en chemin.

Ne voyant plus que le crâne dénudé, la mère demande ce que cela veut dire et où est la tête de mouton qu'elle l'a envoyé acheter.

— Mais la voici, maman.

— Où sont les yeux ?

— Il était aveugle.

— Où sont les oreilles ?
— Il était sourd.
— Où est la langue ?
— Il était muet.
— Où est la peau du crâne ?
— La pauvre bête était chauve.

☽◆☾

Ahmed a une affaire à traiter avec Mousa qui ne le connaît pas encore. Il envoie Marouf le chercher.

Marouf revient avec Mousa et tous trois sont réunis. Mais Mousa tient à avoir des précisions et demande :

— Marouf, dis-moi, je te prie, lequel de vous deux est Ahmed.

☽◆☾

Une jeune fille vient se plaindre au tribunal du cadi d'un homme qui, dit-elle, l'a embrassée.

Le cadi réfléchit et rend sa sentence :

— Il est écrit dans le Coran : « Les blessures seront punies par la loi du talion ». Donc, embrasse-le aussi.

☽◆☾

Un voleur se glissa dans une mosquée où l'on faisait la prière en commun du vendredi midi. Il se trouva à côté de quelqu'un dont les babouches étaient toutes neuves et ne put résister à la tentation de les prendre pendant que l'autre était absorbé dans ses prosternations.

Mais ce voleur était un homme prévenant, atten-

tionné et délicat. Au lieu de laisser sa victime dans l'embarras et pour lui éviter la peine de rentrer pieds nus, il se rendit à la maison de celui qu'il avait volé et demanda de sa part qu'on lui portât des babouches, car, dit-il, un voleur lui avait dérobé les siennes.

☽-☾

Une vieille femme *chleuh* (berbère de l'Atlas), qui donnait l'hospitalité à trois jeunes voyageurs d'une autre tribu, se laissa aller à boire du vin avec eux.

A la première coupe, elle devint bavarde ; à la seconde sa figure rougit ; à la troisième ses vieux sens furent chatouillés de lointains souvenirs, et elle leur demanda :

— Les femmes de chez vous boivent-elles de cette liqueur ?

— Parfois, dirent-ils.

— Alors, vous pouvez être sûrs que personne de vous ne peut savoir au juste qui est son père.

☽-☾

Abdelkader mangeait avec sa vieille mère et un cousin. Il disait combien il aimait celle qui lui avait donné le jour et combien il lui était reconnaissant de l'avoir porté neuf mois dans son ventre.

— Si tu veux t'acquitter envers elle, marie-la, dit le cousin.

— Te moques-tu de moi ? Que le *Chitan* (Satan) te noircisse la figure, insolent fils d'insolent !

Mais la mère le tapa légèrement à l'épaule pour le calmer et dit doucement :

— Pourquoi te mettre en colère quand on te dit quelque chose de raisonnable ?

)⋄(

Un *raoui* (conteur) ayant débité son répertoire à un pacha, celui-ci lui promit cent mille dirhems.

— Cette somme est disproportionnée et te ruinera, lui dit un ami. Ce *raoui* aurait été content avec cent.

— T'imagines-tu que j'aie l'intention de les lui donner ? dit le pacha. Cet homme m'a réjoui avec ses paroles ; moi je l'ai réjoui avec les miennes.

)⋄(

Un mari trompé divorce et se remarie.

Deux ans plus tard l'ami qui lui avait conseillé de répudier l'infidèle lui demande comment il se trouve de sa nouvelle union.

— Je mangeais du miel en compagnie, dit l'autre. Maintenant je mange du goudron tout seul.

)⋄(

Joha, se penchant sur un puits, vit s'y refléter la lune.

— Quel malheur ! pense-t-il. La lune est tombée dans le puits. Il faut la tirer de là sans tarder...

Et il jette son seau au bout d'une corde pour essayer d'attraper l'astre des nuits. Mais il s'y prend si maladroitement qu'il tombe lui-même dans le puits à la renverse.

Dans cette position, il aperçoit la lune qui luit au ciel au-dessus de lui :

— Dieu soit loué ! dit-il alors. Je me suis fait du mal et j'ai mouillé mes habits. Mais la lune est remise en place.

)◆(

Une femme blanche et une négresse se disputent le cœur d'un homme.

Chacune vante les avantages de sa couleur.

— Je suis un grain de camphre et tu es un sac de charbon, dit la blanche.

— Je suis un grain de musc, réplique la noire, et tu es un sac de sel.

)◆(

Un homme trouva un jour sa femme avec un amant. Indigné, il la tua.

— Pourquoi, lui dit-on, as-tu tué elle et non l'homme ?

— Parce que j'aurais été obligé de tuer un homme chaque jour.

)◆(

Il y avait au Caire une jeune et jolie femme qui souffrait dans sa coquetterie de ne pouvoir lever son voile et montrer son visage qu'à son mari. Elle regrettait que les charmes que lui révélait son miroir ne pussent point réjouir la vue d'un plus grand nombre d'hommes.

Il y avait aussi dans la même ville un homme à bonnes fortunes, fort ami du plaisir, qui, malgré la difficulté des rencontres dans un pays où les femmes sont si bien gardées, n'était pas sans trouver parfois d'agréables occasions.

Un jour ces deux êtres, comme prédestinés l'un à l'autre, se croisèrent dans la rue.

L'homme aperçut un œil mutin qui le fit se retourner et bien augurer du reste. La femme jugeant l'homme bien fait et à son goût souleva rapidement son voile.

Ils se comprirent vite et le galant emmena chez lui sa conquête.

Mais avant que d'assouvir son désir, il voulut lui offrir une collation, car les plaisirs de l'amour sont plus doux quand ils sont précédés de quelques tasses de thé, de gâteaux et de douceurs chères aux femmes, ainsi que d'une légère attente qui rend la passion plus ardente et les joies plus aiguës.

Notre homme sortit donc, laissant la belle au logis, après avoir donné un tour de clef.

Par malheur il rencontra en route un créancier impitoyable qui le cherchait et le fit conduire à la prison pour dettes. Qu'allait devenir la femme enfermée chez lui ?

Un ami qu'il rencontra voulut bien prendre sa clef et se charger d'aller délivrer la belle.

Catastrophe ! Cette femme était la sienne et les deux époux se trouvèrent nez à nez...

Sans se troubler, l'épouse confondue déclara :

— Mon ami, ne vous mettez point en colère. Cela ne servirait à rien. Divorçons à l'amiable. Comme les apparences me donnent tort, je vous fais abandon de ma dot, et consens même à vous laisser mes bijoux, trop heureuse de conserver ma réputation.

Le mari, philosophe, accepta le marché et tous deux se rendirent le lendemain au tribunal du cadi.

Le mari déclara au juge qu'il répudiait sa femme, d'accord avec celle-ci, qui, de bon gré, renonçait à sa dot.

Mais au lieu d'acquiescer, la rusée s'écria en feignant de pleurer toutes les larmes de ses yeux :

— Seigneur cadi, mon mari est un misérable ! Ce brutal me bat tous les jours pour m'obliger à renoncer à ma dot. Non content de cela, il m'a même dérobé tout à l'heure mes bijoux, jusqu'aux bracelets qui me viennent de ma mère. D'ailleurs, ils les a sur lui et s'apprête à les vendre, car c'est un avare entre les avares. Fouillez-le ; vous verrez si je mens. Je réclame justice.

Les bijoux étaient, en effet, dans la sacoche du mari qui était si interdit qu'il ne trouvait rien à répondre. Le cadi prononça le divorce à ses dépens et le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il acquittât le prix de la dot.

Dans la prison il retrouva l'ami cause de son malheur, qui, le voyant entrer chargé de chaînes, lui demanda des nouvelles de la femme qu'il l'avait chargé de faire sortir de chez lui.

— Que ta figure noircisse ! s'écria l'autre. C'est ma femme que tu avais séduit, misérable ! Et c'est cette mâtine qui nous a conduits ici tous les deux.

Un riche commerçant de Bagdad avait une esclave concubine de dix-sept printemps, fort jolie et fort experte dans les jeux de l'amour. Il l'aimait beaucoup et en était jaloux, car il savait qu'une femme si chaude devait difficilement garder la fidélité et qu'elle était coquette.

Il dut partir en voyage et la confia aux soins vigilants d'un sévère eunuque auquel il fit la recommandation suivante :

— Voici une tunique que tu vas revêtir, et voici une bouteille d'encre. Si ma belle esclave est infidèle, tu feras une tache d'encre sur ta tunique. Ainsi, je saurai à mon retour ce qui se sera passé.

Et il partit.

A quelque temps de là, il écrivit à l'eunuque en demandant des nouvelles.

Voici ce que répondit l'eunuque :

« O mon maître, hâte-toi de revenir. Si tu attends plus longtemps, la robe que tu m'as donnée sera plus tachetée que la robe d'un léopard, sinon toute noire, comme celle d'un corbeau. »

Au centre de l'Afrique noire.

Trois prisonniers condamnés à mort s'étaient échappés. On attendait encore de Paris les papiers administratifs qui devaient dire s'il y avait grâce ou si l'exécution devait se faire.

Trois jours, les fugitifs restèrent introuvables.

Un matin, le boy du commandant aperçut une jambe noire qui pendait au bord d'un nid de vautour nécrophage, sur un baobab qui surplombait le poste.

Les fugitifs avaient passé trois jours à quinze mètres au-dessus de terre, dans des nids de vautour. On les remit en prison.

Quelques semaines passèrent. L'un des condamnés, à qui l'on faisait confiance et qui était un brave homme, bien qu'il eût tué plusieurs personnes, soignait les asperges du commandant qui avait fait venir des graines et aimait ces souvenirs de la mère-patrie.

Un jour, l'ordre de procéder à l'exécution arriva de France. On creusa trois trous, et le peloton de tirailleurs chargea ses fusils.

En marchant à la mort, le noir dit à l'officier :

— Mon commandant, moi croire vaudra mieux arroser asperges li soir que li matin. Fraîcheur de li nuit mieux conserver l'humidité.

☽◆☾

Les soldats sénégalais, comme tous les noirs illettrés, ont le culte du papier imprimé. C'est pour eux le signe visible non seulement de la science, mais aussi de l'autorité de l'administration, du *bireau*, du chef blanc.

Il n'est même pas nécessaire que le papier soit imprimé. Quand un administrateur des colonies fait transmettre un ordre oralement par un garde, il lui remet un papier que le noir pique à sa baïonnette et porte gravement à l'intéressé qui est convaincu que son nom y figure.

Un chef de poste avait la désagréable et dangereuse dysenterie amibienne : soit 20 à 40 selles par jour... et une grande consommation de papier. Obligé de continuer son service, il s'écartait parfois derrière un buisson et baissait culotte. Les papiers qu'il semait étaient en général vite détruits par le soleil, les insectes, ou entraînés par le vent.

Un jour, le chef blanc vit entrer dans son bureau un tirailleur sénégalais qui claqua du talon, se mit au garde-à-vous, salua, et présenta le plus sérieusement du monde un bout de papier qu'il avait ramassé dans les environs... et que reconnut le chef...

C'était un papier... une chose de blanc... une chose qu'il fallait respecter...

☽◆☾

Une femme était si sage, si intelligente et si instruite que le roi de ce pays lui faisait rendre la justice et remplir les fonctions de cadi.

On amena devant elle, un jour, deux plaignants : l'un d'eux avait prêté 100 mithqals à l'autre à la condition d'avoir le droit de lui couper une once de sa langue si l'argent n'était pas rendu à la date fixée.

L'emprunteur, étant parti quelque temps en voyage, avait laissé passer le délai. Il offrait de payer l'argent qu'il devait, et même davantge, mais le créancier impitoyable exigeait l'exécution stricte du contrat et réclamait une once de la langue du malheureux débiteur.

— Cet homme a raison, déclara la femme-juge. Qu'on aille chercher un boucher et qu'il coupe une once de la langue du débiteur.

Le cruel créancier triomphait et laissait voir sa joie méchante.

— Bien entendu, spécifia la femme-juge, c'est une once exactement, ni plus ni moins, qu'il doit couper d'un coup. S'il en coupe un peu moins ou un peu plus, le créancier aura la tête tranchée pour avoir répandu le sang d'un musulman.

Dans ces conditions, l'homme préféra renoncer à son droit. Mais le débiteur, qui prenait sa revanche, fit mine d'insister pour l'exécution du jugement. Si bien que le créancier dut renoncer en outre à rentrer dans ses fonds et même payer à l'autre une indemnité considérable.

)◦(

Brouzi est surpris par des gens au moment où il vient de faire l'amour avec une ânesse.

— Que fais-tu là ? lui disent-ils, scandalisés.

Mais il ne perd pas son aplomb pour si peu.

— Ne le voyez-vous pas ? dit-il. Je me retire de cette ânesse.

)◦(

Un homme le surprit un autre jour dans un cas semblable, mais au moment où il n'avait pas encore fini d'user de la bête.

Dégoûté, l'homme cracha ouvertement devant Brouzi pour lui témoigner son mépris.

C'était devant le seuil d'une mosquée.

— Si je n'avais pas une affaire en main, s'écrie alors Brouzi dans une pieuse indignation, je t'apprendrais à cracher devant ce lieu saint.

☽⬩☾

Il y avait, dans un village des montagnes riffaines, deux voisins qui se détestaient depuis de longues années : un vieux et une vieille.

Un jour, la vieille femme répandit par terre des cendres de son fourneau. L'âne du voisin se roula dessus et comme c'était au bord d'un précipice sur un roc escarpé, la bête tomba et se cassa les reins.

Voyant cela, le vieux, par représailles, jeta dans le précipice la chèvre de la vieille. Mais la corne de la chèvre s'accrochant à sa djellaba, il roula avec elle et se tua.

Pendant ce temps, la vieille furieuse était allée chercher le bât de l'âne du vieux pour le jeter dans le vide. Par malheur, la sangle s'enroula à son bras ; entraînée, elle alla rejoindre l'âne, la chèvre et son vieil ennemi.

☽⬩☾

Un *sloughi* trouva un os et se mit à le ronger.

— Je suis très dur, dit l'os. Tu vas te donner bien du mal pour peu de chose.

— Ne te tourmente pas, réplique le lévrier. J'ai le temps.

☽⬩☾

Un professeur passait son temps à dire à ses élèves qu'il fallait frapper dans leurs mains en disant : « Dieu vous bénisse ! » quand quelqu'un éternuait.

Un jour, voulant aller chercher un seau tombé au fond d'un puits, il descendit dans celui-ci en faisant tenir la corde par ses gosses. Sentant l'humidité, il éternua. Aussitôt, lâchant la corde, les élèves, bien stylés, frappèrent dans leurs mains en criant : « Dieu vous bénisse ! » et le maître d'école tomba à l'eau.

☽⬩☾

Un homme cherchait le pays où l'on ne meurt pas. Il voyagea longtemps sans le trouver.

Un jour, il arriva dans un pays où il n'y avait pas de tombeaux.

— Voici le pays où l'on ne meurt pas, se dit-il. Grâce à Dieu, je l'ai enfin trouvé.

Mais il était chez des anthropophages qui le mangèrent.

☽⬩☾

Un chasseur avait attrapé une jeune gazelle vivante et la rapportait sur son dos, tenant les pattes de l'animal dans ses mains, autour de son cou.

Un passant lui proposa d'acheter la jolie bête, et lui demanda quel prix il en voulait.

Ne trouvant pas ses mots, le campagnard fit signe qu'il en voulait dix mithqals et ouvrit ses mains en montrant ses dix doigts.

Mais la gazelle, se sentant libre, sauta par terre et s'enfuit.

☽◆☾

On raconte qu'un Syrien nommé Achab était si avide qu'il ne pouvait rien voir sans le désirer pour lui.

Passant un jour près d'un fabricant de paniers en osier et le voyant en train de confectionner une de ces corbeilles formées de cercles concentriques de plus en plus larges, il lui dit :

— Ajoute encore quelques ronds à cette corbeille.

— Pourquoi ? demanda l'artisan.

— Peut-être celui pour qui tu fais cette corbeille s'avisera-t-il de m'envoyer dedans quelque cadeau. Il vaut mieux qu'elle soit le plus grand possible.

☽◆☾

La mère de cet Achab était encore plus cupide que lui.

Un jour, l'émir fit cadeau d'un esclave à Achab qui annonça ainsi la nouvelle à sa mère.

— L'émir m'a fait don d'un es..-cla...-ve..., s'arrêtant un certain temps entre chaque syllabe.

En apprenant cela, la mère d'Achab s'évanouit de joie.

On demanda à son fils pourquoi il ne lui avait pas dit d'un seul coup : un esclave.

— Elle en serait morte, dit-il.

☽◆☾

Un philosophe misogyne avait écrit un livre sur les ruses des femmes. Il avait la prétention d'y avoir consigné toutes les supercheries, fourberies, tours et mensonges dont se sert le sexe faible et faisait profes-

sion d'être revenu de tout, de n'être plus dupe de rien.

Un jour qu'il était en voyage, il lui arriva de demander l'hospitalité à un Arabe. Le maître de la tente était absent ; ce fut sa femme qui reçut notre philosophe. Pendant qu'elle préparait le repas, il restait absorbé dans la lecture de son fameux livre, qu'il portait toujours avec lui.

— Que lis-tu là ? dit la femme.

— Un livre que j'ai écrit sur toutes les ruses des femmes.

— Toutes les ruses ! dit-elle... Es-tu bien sûr qu'elles y soient toutes ?

— Toutes, absolument ! Et ce n'est pas à moi qu'on pourrait en remontrer.

Agacée de cette présomption, la femme résolut de lui jouer un tour. Elle se mit à lui lancer des œillades si incendiaires que le philosophe, malgré son âge et sa philosophie, quitta la lecture de son livre pour se rapprocher de son hôtesse.

Il commençait déjà à la lutiner quand le mari rentra. En entendant le pas de son cheval, la femme obligea le galant à s'enfermer dans un coffre auquel elle donna un tour de clef. Et elle prit la clef.

Or, les deux époux avaient joué la veille au jeu de l'*iadesté*, qui correspond un peu à notre « philippine » : on ne doit recevoir aucun objet de la personne avec qui l'on joue sans prononcer le mot *iadesté*. Le perdant paie un gage.

Le mari entra donc et se mit à table. Pendant le repas, sa femme se mit à lui raconter qu'un homme était venu en son absence, lui avait fait la cour et que son mari était revenu fort à propos pour soutenir sa vertu chancelante.

— Que me dis-tu là ? s'écria le mari. C'est ainsi

que tu te conduis. Mais quel est l'insolent, fils d'insolent, qui... ?

— Tu peux me croire, dit la femme, et d'ailleurs tu n'as qu'à regarder. L'homme est dans le coffre. Voici la clef. Tu peux ouvrir...

Le regard sombre et le front contracté, le mari saisit la clef et s'approcha du coffre où le pauvre philosophe, qui entendait tout, tremblait de tous ses membres et croyait sa dernière heure venue.

Mais, dès que le mari eut reçu la clef, sa femme, changeant de ton, éclata de rire et s'écria :

— Tu as perdu l'iadesté. Paie-moi mon gage.

Le mari, en effet, songeait à tout autre chose qu'au jeu convenu. Déconcerté, persuadé qu'il s'agissait d'une plaisanterie, il s'exécuta, paya à sa femme le gage, et repartit à ses affaires, le cœur malgré tout soulagé.

Alors la femme vint ouvrir le coffre, en fit sortir le philosophe tout courbaturé de l'incommode posture, mal remis de son émotion et tout penaud.

— Et cette ruse-là, lui dit-elle, est-ce qu'elle était dans ton livre ? Tu pourras l'y ajouter.

❩⇠❨

Il y avait une ville dont tous les habitants étaient idiots (*bouhel*).

Un étranger y passa un jour et se rendit au hammam prendre un bain pour se reposer des fatigues du voyage.

Les idiots étaient assis tous ensemble dans la grande salle du hammam, leurs jambes allongées devant eux de telle façon que tous les pieds se touchaient.

— Hélas ! ô malheur ! criaient les pauvres imbé-

ciles. Voici que nos pieds se sont mélangés. Comment allons-nous faire pour les retrouver ?

Et ils discutaient longuement, chacun donnant son avis et personne ne trouvant la solution de cet angoissant problème.

— Je vais vous faire retrouver vos pieds, dit alors l'étranger. Attendez un instant.

Il alla chercher un bâton et se mit à taper de toutes ses forces sur les pieds mélangés qui retrouvèrent vite leurs maîtres.

☽⟜☾

Le sultan Moulay Hafid causait un jour, avant l'établissement du protectorat français, avec un représentant de la France qui cherchait à établir ce protectorat et lui vantait l'excellence de son pays.

— La France, disait-il, a quarante millions d'habitants. C'est un des pays les plus beaux, les plus prospères, les mieux administrés du monde. Le climat est agréable et sain, le sol fertile, les femmes y sont jolies, les villes grandioses, etc., etc...

— Si votre pays est si agréable que cela, dit le Sultan de son ton le plus naturel, pourquoi donc n'y restez-vous pas et que venez-vous chercher dans ce pauvre Maroc...?

☽⟜☾

Joha, passant un jour devant un jardin potager, ne résista pas à la tentation d'acquérir gratuitement quelques légumes. Il franchit la clôture et se mit à remplir de carottes, de navets, de patates, de concombres et d'aubergines, un panier qu'il avait à ce moment sous le bras.

Survint, malheureusement, le propriétaire du jardin qui lui demanda, menaçant, ce qu'il faisait là.

— Excuse-moi, dit Joha. Un vent violent s'est élevé comme je passais sur cette route et m'a jeté dans ce jardin.

— Soit, dit le propriétaire, mais qui a arraché ces légumes ?

— C'est encore la faute du vent : il me poussait çà et là, et je n'avais d'autre ressource que de m'accrocher à tout ce que je pouvais saisir de la main pour essayer de lui résister.

— Hum ! Hum ! soit encore ; je veux bien admettre cette explication... Mais me diras-tu comment ton panier est justement rempli de ces légumes ?

— Par Allah ! mon ami ! s'écria Joha en se frappant le front. C'est justement à cela que je réfléchissais quand tu es arrivé...

☽⋄☾

Brouzi, qui a volé un caftan, est condamné à trois mois de prison, après avoir reçu quelques coups de bâton.

— J'espère que tu ne recommenceras plus, dit le pacha.

— Oh ! non, certainement pas, dit-il, pendant au moins trois mois.

☽⋄☾

Il y avait à Damas une entremetteuse d'entre les entremetteuses (qu'Allah les maudisse !) particulièrement habile et fertile en ruses de toutes sortes.

Elle trouva le moyen de marier pour de bon la même femme à deux hommes en même temps.

Deux amis venus du Moghreb s'étaient installés à Damas et voulaient se marier.

— J'ai ton affaire, dit la procureuse à l'un d'eux. Une jeune femme délicieuse, belle comme la pleine lune, honnête, travailleuse et docile. Mais elle travaille toute la journée et tu ne pourras vivre avec elle que la nuit.

— Qu'à cela ne tienne, dit l'homme. Je suis moi-même occupé tout le jour. Cela ne me gène donc pas.

Et le mariage s'accomplit. Quelques jours après, la vieille dit à l'autre étranger :

— Je connais une femme que tu peux épouser et qui a telle et telle qualité ! Mais son métier la retient toute la nuit ; tu ne pourras la voir que le jour.

L'homme accepta, et la jeune femme se trouva mariée à la fois aux deux amis qu'elle voyait l'un la nuit, l'autre le jour.

Ils furent longtemps avant de découvrir la ruse de la vieille entremetteuse qui, ayant touché son batchich, avait jugé plus prudent de quitter la ville.

Un homme qui n'avait pas encore eu d'enfant, voulut savoir si sa femme était stérile ou si la faute était à lui-même, et s'il aurait jamais un fils.

Il alla trouver un lettré (*fqih*) qui lisait l'avenir en traçant des pentacles magiques. Le fqih commença par lui demander vingt francs, puis il écrivit quelques caractères mystérieux et déclara :

— Dans un an, tu auras un fils.

L'homme trouva que cette profession lucrative n'était pas très fatigante ni très difficile et se dit en lui-même : « Il suffit de tracer quelques lettres sur une feuille de papier pour gagner vingt francs en cinq minutes. Je vais me faire devin. C'est moins

fatigant que d'être cordonnier, et de coudre le cuir avec de grandes aiguilles, du matin au soir, comme je l'ai fait jusqu'à ce jour. »

Il s'établit donc devin et donna des consultations. Pour être sûr de plaire aux gens, il leur annonçait toujours la naissance prochaine d'un garçon. « Comme cela demande neuf mois, se disait-il, nous avons le temps. D'ici là, il se passera bien des choses. A la rigueur, je quitterai la ville avant l'échéance et j'irai dans une autre exercer ce métier charmant. En attendant, les gens sont contents et me paient bien. »

Les premiers jours se passèrent ainsi et notre homme gagna quelque argent en annonçant toujours systématiquement à ses pratiques une nombreuse prospérité !

Un jour un homme bien vêtu, un peu gras et à la voix aiguë, sortant du palais du Sultan, rencontra le faux devin et lui demanda la bonne aventure.

— Tu auras bientôt un fils, Seigneur, dit l'ex-cordonnier, après avoir lu dans ses signes magiques.

Mais, loin de se réjouir et de payer généreusement, l'inconnu pâlit, jaunit, verdit, se mit en colère, insulta le devin, lui demandant s'il se moquait de lui, et le gifla d'importance.

...C'était le chef des eunuques de Sa Majesté !

« Grande est la ruse des femmes », dit le Coran lui-même.

Voici comment l'une d'elles s'y prit pour faire échapper son amant à la barbe de son mari :

Ce dernier était revenu plus tôt qu'on ne l'attendait. La femme n'eut d'autre ressource que de cacher son amant sous le lit.

Mais le mari était entré dans la pièce et n'en sortait pas. Bien pis, il commençait à dîner. Comment faire évader le galant ?

L'épouse infidèle, affectant d'être en belle humeur, se mit à raconter des historiettes galantes.

— Il y avait, raconta-t-elle notamment, une femme que son mari faillit surprendre dans les bras de son amant. Elle eut juste le temps de cacher celui-ci sous le lit. Puis, il lui fallut dîner en tête à tète avec son mari dans la pièce même. Elle eut alors l'idée de jouer avec l'époux trompé. Tout en folâtrant, elle prit une pièce d'étoffe — comme celle-ci — et la mit — comme cela — sur les yeux du cocu, qui ne faisait qu'en rire, ce qui permit à l'amant de s'enfuir sans être vu.

L'homme qui était sous le lit, entendant ce conte, comprit la ruse qu'employait sa maîtresse. Il sortit de sa cachette et se sauva sur la pointe des pieds, cependant que le mari, les yeux bandés, cherchait à attraper sa femme et riait aux éclats.

⁂

Un amant heureux, pour pouvoir passer une nuit complète avec sa maîtresse, pria un de ses amis de l'y aider.

La femme donna ses habits à cet ami et celui-ci se rendit chez le mari trompé sous ce déguisement.

Le mari s'y laissa prendre et dîna d'abord avec l'homme qu'il prenait pour sa femme. Mais celui-ci, dans son émotion, laissa tomber un plat précieux qui se brisa en mille morceaux, répandant à terre son contenu, cependant que la sauce tachait et coulait sur les vêtements du mari. Furieux, ce dernier, qui était un homme brutal et emporté, entra dans une violente

colère, et roua de coups de bâton le maladroit qui n'osait ni protester, ni se défendre, et resta à demi mort sur le terrain.

La mère de celle qui était en ce moment loin de là en train de goûter les plaisirs de l'amour sans se douter de ce qui se passait, vint consoler celui qu'elle prenait pour sa fille. Puis elle se retira en lui disant :

— Repose-toi. Ne pleure plus. Je vais t'envoyer ta jeune sœur pour te tenir compagnie.

La petite sœur arriva. C'était une charmante adolescente, dans tout l'éclat de la jeunesse, fraîche comme une rose et douce comme le miel.

Elle s'avança vers celui qu'elle prenait pour sa sœur et entreprit de le consoler en lui prodiguant les plus douces caresses. L'homme se laissa faire, reprit vite ses forces et songea que l'aventure, qui avait si mal commencé, pouvait finir d'une façon plus agréable.

Il se fit connaître, avoua tout et profita de l'émotion où était l'adolescente à la pensée de cette étrange situation et du danger que courait sa sœur aînée, pour faire agréer sa requête.

La nuit, commencée par des coups de bâton, finit par des coups plus doux, et le lendemain, tout rentra dans l'ordre.

Deux menteurs se promenaient ensemble, prenant le frais, à l'*achia*, aux environs de Bad el Jdid, porte de Fès, le long de l'oued.

— Il n'y a pas que les moulins de cette rivière, dit l'un. J'entends en ce moment le bruit d'un moulin qui moud du blé dans le ciel.

Son compagnon se mit à s'essuyer l'oreille avec son mouchoir.

— Que fais-tu là ?

— J'essuie la farine qui tombe de ton moulin.

Puis ils se mirent à parler de leurs voyages.

— J'ai été, dit le premier, dans un pays où le sultan faisait faire une marmite si grande que cent ouvriers étaient occupés à sa construction.

— Et moi, dit l'autre, je suis passé un jour, vers la même époque, devant un chou sous lequel mille hommes se mettaient à l'ombre...

— Pourquoi faire ce chou ?

— Pour mettre dans ta marmite.

☽✧☾

Un bègue conduisit un jour au marché un cheval pour le vendre.

— Combien, ce cheval ? demandèrent des acheteurs.

— *Cin... Cin.... Cin...* bégaya l'homme, voulant dire cinquante.

— Allons-nous-en, dit l'un des acheteurs à son camarade. Avant qu'il en soit à *quante*, nous aurons eu le temps d'acheter un autre cheval.

☽✧☾

Un juif du *Mellah* (ghetto), qui avait la réputation d'être particulièrement bête, possédait la plus jolie femme du monde.

Le jeune Ahmed obtint les bonnes grâces de la belle et fit avec elle le pari de cocufier le mari en sa présence.

Il était page au palais du Sultan. Un jour, le juif lui demanda comment il avait obtenu cette situation et s'il s'en trouvait bien.

— Je vais te dire un secret parce que tu es mon

ami, lui répondit Ahmed. Mais ne le répète à personne. *Sidna* (notre Seigneur, le Sultan) a six cents concubines, mais il est si amoureux de moi qu'il les délaisse toutes et me comble de ses faveurs.

— Ah ! dit le juif, Sidna est bien heureux d'avoir un mignon pareil et d'en user à sa guise. Mais, puisque tu es mon ami, fais-moi un plaisir : j'aimerais contempler une fois l'aimable derrière que notre auguste maître (que ses jours soient innombrables et son règne sans fin !) aime d'un tel amour.

— Je ne puis pas te refuser cela, dit Ahmed en riant. A la condition toutefois que ce soit de loin. Car, trop près de toi, je craindrais que des idées déplacées ne te viennent, et tu comprends que je dois me réserver pour le Sultan.

— Cela va de soi, dit le mari naïf. Eh bien ! prends la peine de monter l'escalier et mets-toi à une des fenêtres qui donnent sur la cour d'où je te regarderai.

C'est ce que souhaitait Ahmed qui en profita pour rejoindre sa maîtresse.

Mais, pour mieux se moquer du mari, il fit placer la belle le dos à la fenêtre, à califourchon sur lui, qui était assis sur un coussin.

De la cour intérieure, le juif ouvrait de grands yeux.

Quand Ahmed, ayant fait ce qu'il avait à faire, et longtemps agité le « borgne » dans la « porte du vainqueur », redescendit, il demanda au mari ce qu'il en pensait :

— Admirable ! dit le juif. Je comprends la passion de Sidna. Tu as le derrière aussi blanc et rebondi que celui d'une femme. Si je n'avais pas vu les deux œufs qui y pendaient j'aurais pu m'y tromper. Mais pourquoi remuais-tu si fort ?

— Pour te faire voir comment je fais quand je suis avec le Sultan.

☽•☾

Un mari rentra un soir un peu trop tôt chez lui. On ne l'attendait pas à cette heure et sa femme dut cacher son amant dans une caisse qui se trouvait à deux mètres du sol, sur le haut d'un placard (la *dekkana*, toit de la *tarma*).

L'amant avait si peur qu'il se mit à pisser dans sa culotte.

L'urine dégoulina le long du placard et forma une petite mare par terre.

— Qu'est-ce que cela ? dit le mari.

— Ce sont, dit la femme, sans perdre son sang-froid, les bouteilles d'eau-de-rose qui se sont cassées.

Entendant cela, notre mari se baissa, prit à deux mains le liquide et, pour se parfumer, s'en frotta les joues, les cheveux et la barbe en s'écriant, comme l'on a l'habitude de faire le jour de la Grande Fête, l'*aïd el Kebir :*

— L'odeur du paradis et des jardins célestes ! Qu'Allah répande sur Sidna Mohammed ses bénédictions et ses grâces ! !

☽•☾

Une femme au tempérament ardent avait pour époux un homme lymphatique au sexe petit et mou.

Elle portait chaque soir à manger à un âne et restait toujours longtemps dans l'écurie.

Une nuit le mari, qui était par exception en humeur de folâtrer, eut envie de la caresser, et, comme elle tardait, alla la chercher à l'écurie.

Il la trouva à quatre pattes devant l'âne avec le bât de celui-ci sur le dos. (Elle en usait ainsi pour faire croire à l'animal qu'il avait affaire à une bête de somme et l'engager à satisfaire son rut).

— Que fais-tu là ? s'écria-t-il.

Mais, sans se troubler, la femme répondit :

— L'âne m'a fait pitié tant il paraissait fatigué. Tu lui fais porter des fardeaux trop pesants. J'ai voulu me rendre compte si le bât n'était point trop lourd, et c'est pourquoi je l'ai mis sur mon dos.

☽◆☾

Un homme était tellement avare et économe qu'il avait l'habitude de se rendre tous les matins au souk des bouchers, de tâter tous les morceaux de viande qu'il trouvait, avec ses deux mains, sans les acheter, et de rentrer chez lui se laver les mains pour faire de la soupe avec l'eau de son ablution.

Il tomba un jour à l'eau et était sur le point de se noyer.

— Comment le sauver ? se disaient quelques personnes qui le regardaient de la rive, sans avoir le courage de se jeter à l'eau pour le repêcher.

— Montrons-lui une bourse, dit alors quelqu'un. Il croira que nous voulons lui donner de l'argent, et il viendra tout de suite.

☽◆☾

La femme de Joha avait cette fois-là des couches difficiles. Malgré l'aide, les encouragements et les prières de ses voisines, l'enfant ne se décidait pas à sortir.

Voyant cela, Joha prit des noix et les plaça sous sa femme.

— Que fais-tu là ! lui demande-t-on.

— En voyant ces noix, l'enfant aura envie de s'amuser avec et sortira pour jouer.

)•(

Il y avait beaucoup de puces dans la maison de Joha, ce qui l'ennuyait fort ; car il devait passer son temps à se gratter et cela lui faisait perdre sa sérénité habituelle.

Il y avait aussi des poux dans les nattes, des punaises dans les matelas, des cafards noirs le long des murs et des souris dans les trous.

La maison vint à brûler et fut complètement détruite.

— J'ai de la chance, s'écria Joha. Me voici débarrassé enfin des puces, des souris, des punaises et des cafards !...

)•(

Un jour, le Sultan, en colère contre Joha, lui dit :

— Va-t'en ! Si tu passes la nuit dans mon royaume, je te ferai mettre à mort.

Or il fallait au moins dix jours de marche pour sortir des Etats du souverain.

Joha s'en alla dormir dans un tombeau. Le lendemain matin les soldats l'arrêtèrent et le conduisirent au Sultan qui fit appeler le bourreau.

Celui-ci commençait à tourner autour du tapis sur lequel le condamné était agenouillé, les mains liées derrière le dos. Au troisième tour il devait lui trancher la tête.

— Je n'ai pas passé la nuit dans ton royaume, ô Sidna ! dit alors Joha. J'ai dormi chez les morts. Tu ne règnes pas sur les morts.

Le Sultan lui pardonna.

)•(

Joha envoya un jour sa femme acheter de la viande. En chemin, la mâtine entra chez son amant.

Des voisins la dénoncèrent au pacha qui la fit saisir par ses *mokhaznis* (gardes) et la condamna à être promenée sur un âne, la figure tournée vers la queue, avec un écriteau indiquant son péché.

Joha, son mari, la rencontra tandis qu'elle parcourait ainsi les *souks* (marchés) sous les huées de la foule.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il.

— Ne t'en fais pas, lui cria son épouse. Il me reste encore à parcourir le souk des parfumeurs, le souk des tapis et le souk des chaudronniers. Puis j'irai acheter la viande, et je te rejoins.

)•(

Une femme déjà un peu mûre sortait seule la nuit venue.

— N'as-tu pas peur, lui dit quelqu'un, à cette heure de rencontrer un homme ?

— C'est ce que je cherche.

)•(

Un homme, très en colère contre sa femme, lui dit qu'il allait divorcer.

La scène se passait dans un escalier.

— Je te répudie si tu montes, criait l'homme à son épouse... Je te répudie si tu descends... Je te répudie si tu restes sans bouger.

Mais la femme, pleine de présence d'esprit, sans changer de marche, se jeta à terre.

☽⋄☾

Un homme confia un jour un dinar à son voisin. De temps en temps, il venait s'assurer que sa pièce d'or était toujours là.

— Voici non seulement ton dinar, lui dit une fois le voisin, mais aussi un petit dirhem qu'il a mis au monde.

Sans paraître s'étonner l'homme prit le dirhem et laissa encore le dinar en dépôt.

Cela recommença deux ou trois fois ; chaque fois le dinar venait d'accoucher d'un dirhem.

Un jour, l'homme vint avec l'intention de retirer son dinar dont il avait besoin. Mais le voisin dit en levant les bras au ciel :

— Mon pauvre ami, ton dinar est mort d'hémorragie pendant ses dernières couches.

Et comme l'autre s'emportait :

— N'as-tu pas pris ses petits ? Tout ce qui enfante meurt, disent les savants.

☽⋄☾

Un faucon dressé à la chasse reprochait à un coq de n'être pas, comme lui, docile à l'appel de l'homme.

— C'est, dit le coq, que tu n'as jamais vu mettre à la broche des faucons.

☽⋄☾

Une fille tomba dans un puits.

— Je vais chercher quelqu'un pour m'aider à te faire sortir, lui cria son père. Surtout ne t'en va pas en attendant...

☽⟡☾

Les habitants de Fès sont fort polis.

Un parasite se glissa un jour parmi les invités à un bon repas.

A la fin de la soirée, le maître de la maison reconduisit à la porte ses hôtes, en les remerciant ; mais il rendit grâce tout particulièrement au parasite qui « avait pris la peine de venir sans même être invité ».

☽⟡☾

Deux savants discutaient au bord d'une rivière. Leur conversation dérangeait un pêcheur qui leur fit remarquer quel tort ils lui faisaient en l'empêchant d'attraper les poissons dont il avait besoin pour vivre.

— Si nous t'avons fait tort, nous voulons bien t'indemniser, dirent-ils. Mais notre science est notre seule richesse.

— Eh bien ! dit l'homme, dites-moi au moins de quoi vous parlez avec tant d'animation.

— Nous discutons sur le mot *hermaphrodite*, dirent les savants.

Et ils lui expliquèrent ce que c'était.

Quelques jours plus tard, le pêcheur attrapa un si beau poisson qu'il résolut de l'offrir au Sultan. Celui-ci lui promit en échange mille dirhems. Mais comme son vizir lui faisait observer que cette somme était excessive, le Sultan ajouta :

— A la condition que tu me dises de quel sexe est ce poisson.

Il se réservait de refuser le poisson sous prétexte qu'il n'en voulait pas du sexe qu'allait nommer le pêcheur, quel qu'il fût.

Mais notre homme, se souvenant de la dispute des docteurs, déclara à la stupéfaction de tout le monde :

— Seigneur, mon poisson est hermaphrodite.

Le Sultan fut si émerveillé de cette habile réponse qu'il doubla la récompense.

☽-☾

Deux femmes habitaient la même maison.

L'une avait un mari vigoureux et beau, au zeb puissant, long et dur, tandis que l'autre était mariée à un homme mou et laid, au sexe mince, court et tordu, qui lui procurait peu de plaisir.

Voyant le bonheur dont jouissait sa voisine, elle voulut l'éprouver au moins une fois dans sa vie.

Une nuit que son mari était sorti, elle se rendit dans la chambre de l'autre ménage et se glissa entre les deux époux endormis qui ne s'aperçurent de rien dans l'obscurité, chacun, à demi réveillé, pensant que l'autre le poussait pour avoir plus de place.

L'homme ne tarda pas à être mieux réveillé, grâce aux caresses qu'on lui fit.

— Ne faisons pas de bruit, lui dit tout bas la femme, pour ne pas réveiller les enfants.

Tout se passa à merveille et à la satisfaction des deux partenaires.

L'homme n'avait jamais senti si douces caresses, respiré si agréables parfums et fut même fort étonné en constatant que leurs membres étaient particulièrement bien adaptés l'un à l'autre, qu'il pénétrait dans un asile plus profond, plus chaud et plus hospitalier que d'habitude.

L'intruse s'éclipsa avant l'aube sans qu'on s'aperçût de rien.

Le lendemain matin, le mari, heureux d'une telle nuit, dit à sa femme :

— Ma chérie, mon cœur, ma petite lampe, mon œil, angle de mon foie ! comme tu étais charmante, douce, caressante et agréablement parfumée cette nuit !

— De quoi parles-tu ? dit la femme étonnée, d'un air revêche. Quel rêve as-tu fait ?

— Sans doute c'était un songe, fit-il d'un ton rêveur. C'était même très probablement un songe.

☽↔☾

Un saint derviche était en train de prêcher un loup et l'engageait vivement à une vie moins cruelle, le conjurant de se réformer, l'exhortant à ne plus répandre le sang.

Un troupeau de moutons vint à passer.

— Dépêche-toi de finir ton sermon, dit alors le loup au saint homme, pour que j'aie le temps de courir après ces moutons et d'en croquer un avant qu'ils m'échappent.

☽↔☾

Un homme avait reçu d'un ange la promesse que trois de ses vœux seraient certainement et immédiatement exaucés.

Comme il couchait avec sa femme, celle-ci en recevant le zeb de son mari dans le jardin des plaisirs, s'écria :

— Pourquoi n'est-il pas plus gros ?

— C'est facile, dit alors l'homme. Je n'ai qu'à souhaiter qu'il soit plus gros que ma tête...

Parole imprudente. Le membre grandit si démesurément qu'il devint impossible de s'en servir. Le glaive était dix fois plus gros que le fourreau.

Désespoir de l'épouse.

— Qu'à cela ne tienne, dit le mari. Je souhaite qu'il se dégonfle.

Hélas ! cette fois, l'instrument du plaisir devint si petit, si microscopique que, même avec ses lunettes, la femme n'arrivait pas à le découvrir.

Il n'y avait plus qu'un vœu à faire : qu'il redevînt comme auparavant.

)-(

Un homme voyant sa femme à la dernière extrémité offrait au ciel sa propre vie en échange de celle de la malade.

L'Ange de la Mort lui apparut comme il terminait cette prière.

Mais, dès qu'il le vit, notre homme lui cria :

— Ne te trompe pas ! Ce n'est pas moi ; c'est ma femme qui est malade.

)-(

Un Berbère de l'Atlas, qui s'était absenté pour ses affaires quelques jours, rencontra quelqu'un qui venait de son pays. Il lui offrit à déjeuner et lui demanda des nouvelles.

— Tout va-t-il bien chez moi ?

— Oui..., mais ton chien est mort.

— De quoi donc est-il mort ?

— Il avait trop mangé de la viande de mouton.

— De quel mouton ?

— Du tien.

— Mon mouton est-il mort ?

— Oui..., il s'était cassé la patte.

— Comment cela ?

— En faisant un faux pas sur la tombe de ta femme.

— Sur la tombe de ma femme ! Par Allah ! que dis-tu ?

— Hélas ! oui, ta femme est morte de chagrin.

— De chagrin ? Que veux-tu dire ?

— Elle est morte de la douleur qu'elle éprouva de la mort de ton fils.

— ! ? ! ? !

— Ta maison s'était écroulée et une poutre l'a assommé. C'était écrit.

— Je n'ai plus faim. Finis le repas tout seul.

Joha habitait à côté d'un juif. Celui-ci, de l'autre côté du mur, entendit un jour Joha qui priait :

— Seigneur, mon Dieu ! Récompense ton serviteur. Donne-moi une bourse de cent pièces d'or. Pas une de moins. S'il y en a moins, je ne l'accepterai pas.

Entendant cela, le juif, voulant s'amuser et le prendre au mot, jeta par-dessus le mur une bourse contenant 99 pièces d'or.

Joha les empocha en louant le Seigneur, sans avoir l'air de se souvenir de la restriction qu'il avait faite.

Alors le juif, qui la trouvait mauvaise, se présenta chez lui et lui dit :

— Rends-moi ma bourse.

— Quelle bourse ? Que veux-tu dire ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Rends-moi l'argent. C'était une plaisanterie.

— Allons chez le cadi, déclara Joha, qui refusa de rien rendre.

— Allons-y.

Ils partirent donc ensemble. Le juif était monté sur un âne et avait un beau manteau.

— Je suis fatigué, dit Joha à mi-chemin. Il fait chaud. Laisse-moi monter pour le reste de la route sur ton âne.

Le juif lui prêta son âne.

— Si ton manteau te gêne, je puis te le porter, poursuivit Joha.

Le juif lui remit son manteau.

Ils arrivèrent ainsi devant le juge ; et le juif raconta l'histoire.

— Ce juif est un menteur, s'écria alors Joha. Il est si menteur, seigneur cadi, qu'il est capable de prétendre que mon âne et mon manteau même sont à lui.

— Mais certainement !... s'écria le juif, complètement abasourdi de tant d'audace. Mais certainement !...

— Tu vois ce que je disais, poursuivit cyniquement Joha auquel le cadi donna raison.

Ainsi, le pauvre juif perdit sa bourse, son âne, son manteau. En outre, le juge lui fit donner 100 coups de bâton pour faux témoignage.

)•(

Si Djeha coupait une branche d'arbre avec sa hache tout en restant assis à califourchon sur cette branche.

— Tu vas tomber, lui dit un passant qui le vit dans cette position absurde.

La chose se produisit, en effet, comme cet homme l'avait annoncé !

Alors Si Djeha, encore tout contusionné, se met à courir après le passant, le rejoint et lui dit :

— Tu es vraiment très intelligent d'avoir prédit d'avance si exactement ce qui m'est arrivé ! Puisque tu es prophète, dis-moi donc quand je mourrai.

— Au dixième pet de ton âne, dit l'homme, s'il pète en descendant la côte.

Si Djeha revient à son arbre, charge le bois coupé sur le dos de son âne, et se prépare à rentrer chez lui. Mais en descendant la côte, l'animal commence une véritable pétarade... Djeha est fort inquiet et compte. Au dixième coup, il tombe à terre, allongé, et s'écrie :

— Ça y est ! je suis mort !

Et il reste étendu sans bouger.

Quelques instants après, des gens virent ce corps, le prirent par les épaules et par les jambes pour le ramener au village.

Sur la route, on rencontre une fondrière et l'on se demande par où passer.

Alors Si Djeha ouvre les yeux, tend la main et murmure :

— Quand j'étais en vie je passais par ici...

☽-☾

Nasr eddin Khodja perdit un jour son âne, et demandait à tout le monde si l'on ne l'avait pas vu.

— Oui, lui dit quelqu'un. J'ai vu en effet ton âne, l'autre jour. Il est devenu cadi à Sivri Hissar...

— Cela ne m'étonne point, fit le Khodja à cette nouvelle. Quand je parlais, je remarquais que mon âne tendait toujours ses oreilles de mon côté ! Il a profité de ma science.

☽-☾

Deux *haschichins* (mangeurs de haschich) somnolent. L'un d'eux se réveille, réveille son ami et lui dit :

— Sais-tu ce que je viens de rêver ?

« Je possédais un bœuf. Quelqu'un voulut me l'acheter et m'en offrit huit dirhems. Je refusai disant que

ce prix n'était pas assez, qu'il m'en fallait dix. On n'accepta pas ce prix.

— Tu as eu tort de ne pas prendre ce qu'on t'offrait.

— C'est vrai. Eh bien ! je vais me rendormir.

Ce disant, l'homme ferme les yeux, tend la main et murmure :

— Allons. J'y consens. Donne-m'en seulement huit.

Mais il ne reçoit pas de réponse.

— Il ne veut plus, dit-il en rouvrant les yeux.

— Sans doute a-t-il trouvé quelque défaut dans ton bœuf, fait l'ami.

— Cela doit être comme tu dis, conclut le haschichin en hochant la tête.

Abou Nowas vit un jour une maison sur la porte de laquelle étaient écrits ces mots : « Entrez ici, si vous voulez. Mangez et buvez. Réjouissez-vous. Mais, quoi que vous voyez, ne posez pas de questions. »

Il entra, fut reçu très aimablement, mangea et but au son des musiques, et vit une chienne, toute parée de colliers, de bijoux, d'anneaux d'or et d'argent, assise sur un trône.

Puis le maître de la maison fit venir une jeune femme très belle qu'il appelait Hadika, les bras liés de chaînes, qu'il ordonna à un robuste esclave nègre de fouetter jusqu'au sang.

Etonné et indigné, Abou Nowas demanda la raison de ce qui se passait. Alors, le maître de la maison lui dit, en colère :

— Tu as manqué à la promesse de ne pas interroger et vas en être puni.

Et il le fit rouer de coups par le noir.

Abou Nowas s'enfuit et résolut de jouer un tour au vizir Giafar. Il l'amena le lendemain dans cette mai-

son et quand Giafar eut assisté au même spectacle, il ne put se retenir de poser une question, ce qui lui valut à lui aussi des coups de bâton.

Le lendemain, Abou Nowas et Giafar ayant raconté l'affaire au calife Haroun Ar Rachid, celui-ci résolut de visiter l'étrange demeure et s'y rendit, la nuit venue, avec eux.

Tout se passa de même. Mais le maître de la maison avait reconnu le calife. Quand Haroun l'interrogea, il lui dit :

— Je ne puis te bâtonner comme les autres, ô émir des croyants ! et je vais te raconter mon histoire. Sache que cette femme est mon épouse. Un jour je l'ai surprise dans les bras d'un esclave. Comme je me jetais sur eux, ils m'ont prévenu, m'ont lié de cordes, et ont continué à faire l'amour devant mes propres yeux pour m'outrager davantage. Grâce à Dieu, la chienne que voici m'a délié en coupant les cordes avec ses dents. Alors, j'ai tué l'esclave, et depuis ce temps, je fouette chaque soir l'infidèle épouse sans parvenir à lui faire me demander pardon.

)-(

Une femme que son mari surveillait très jalousement et qui n'en avait que plus envie de le tromper, vit de sa fenêtre un jour passer dans la rue un jeune marchand de *haloua* (bonbons) qui lui plut.

Comme la porte était fermée à clef elle lui fit signe, descendit et pratiqua dans la porte un trou juste assez large pour qu'ils pussent faire l'amour à travers.

Or le marchand de haloua connaissait le mari, mais ne savait pas que c'était là sa maison. Il lui raconta l'histoire. Le mari rit d'abord beaucoup de celle-ci.

Mais quand il rentra chez lui, et qu'il vit le trou dans la porte, il devina tout et trouva la chose moins à son goût.

Sans rien dire pourtant, il sortit le lendemain, puis revint et dit à sa femme de l'autre côté de la porte ainsi que la mâtine avait convenu avec son amant :

— Haloui... Haloui... qui veut de la haloua ?

La femme se présenta ; mais ce fut une tige de fer rouge qu'il lui enfonça dans le ventre...

Puis il rentra chez lui. Alors le marchand vint à son tour, et dit à travers le trou :

— *Haloui... Haloui...*

— *Rah makoui...* Il est brûlé, lui répondit notre homme.

Un fasi alla faire du commerce au Soudan. Il vit un roi nègre et lui fit cadeau d'une vieille montre. Le roi fut si content qu'il remit au Marocain une grande quantité de poudre d'or.

Revenu à Fès, le commerçant raconta l'histoire à un ami qui se dit :

— Si pour une vieille montre, il a reçu tant d'or, que ne me donnera-t-on si je fais un plus beau cadeau.

Et il prépara une caisse entière pleine d'objets d'argent et d'étain d'assez grande valeur. Etant allé au Soudan, il la donna au roi nègre. Celui-ci ne savait comment payer un si beau cadeau. Enfin, il eut une idée.

Détachant la vieille montre qu'il portait suspendue à son cou, il la tendit gracieusement au commerçant désappointé...

☽◆☾

— Que souhaites-tu devenir ? demande-t-on à quelqu'un.

— Je voudrais, répond-il, être quelqu'un dont le nom commence par un *c : caïd*, *cadi*, *captan* (capitaine) ou *carram* (cocu). Ce sont les métiers les plus lucratifs.

☽◆☾

Un jeune Arabe était domestique chez des Français. La maîtresse de la maison était fort belle et notre garçon rendait au fond de son cœur justice à ses charmes, sans oser le lui manifester.

Il chercha un stratagème et demanda à l'un de ses camarades de venir un jour à la maison et de l'appeler : Hossein (c'était son nom) *Abou Tnaïn* (le père aux deux).

La femme entendit ce surnom bizarre et en demanda l'explication. Il fit mine de rougir et ne répondit pas. Elle insista.

— Je suis, dit-il enfin, possesseur de deux zebs.

— Quelle merveille ! Et peux-tu faire avec les deux à la fois ?

— Oui, madame.

— Alors, viens cette nuit dans ma chambre à coucher sans faire de bruit.

Hossein fut exact au rendez-vous et se mit à l'œuvre.

Dans l'émotion de son amour, la femme s'écria tout d'un coup :

— *Bitnaïn, ya Hossein !* Avec les deux, ô Hossein ! Avec les deux !

Ce qui réveilla le mari, qui demanda de son lit ce qu'elle avait.

Recouvrant alors sa présence d'esprit, elle lui déclara :

— Figure-toi que je rêvais. J'étais avec toi en bateau, et Hossein ramait d'une seule rame. Alors je lui ai crié : « Avec les deux, ô Hossein ! Avec les deux rames. »

☽⁂☾

Un homme se disait thaumaturge. Le calife Mamoun lui demanda un miracle.

— Lequel veux-tu que je fasse ?

— Fabrique un melon.

— Donne-moi un délai de trois jours.

— Non ; je le veux tout de suite.

— Comment ! Dieu, qui a fait le ciel et la terre en six jours, met trois mois pour faire un melon... et tu veux que, moi, j'en fasse un sur-le-champ !

☽⁂☾

On amena un jour devant Haroun Ar Rachid, calife de Bagdad, un homme qui se prétendait prophète.

— Fais un miracle, lui dit le calife, pour prouver ta mission.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Rends immédiatement barbus ces éphèbes, dit Haroun, en lui montrant ses *mamelouks* (pages).

— Oh ! je ne suis pas venu pour faire le mal et enlaidir les belles figures ! Ce serait dommage. Mais si tu me le permets, je vais rendre imberbes les vieilles figures de tes vizirs...

Haroun Ar Rachid se mit à rire et lui pardonna.

)•(

Un autre imposteur se disait prophète.

— A qui as-tu été envoyé ? lui demanda le Sultan.

— A toi, Sidna.

— Tu es fou !

— Allah envoie toujours aux gens des prophètes qui leur ressemblent...

)•(

Un Sultan vit un jour son fils et celui du vizir en train de « planter mutuellement le navet ».

Indigné, il donna au vizir l'ordre de les tuer tous les deux.

Le vizir eut pitié, les cacha et dit à son maître qu'il les avait fait mettre à mort.

A quelque temps de là, le vizir apporta au Sultan une poignée de grains de blé en or et une de grains d'orge en argent. Mais, disait-il, pour qu'ils donnassent des fruits, il fallait les faire planter par quelqu'un qui n'eût jamais été passif une seule fois dans sa vie.

On chercha en vain dans tout le royaume. Alors, le vizir dit au Sultan :

— Il ne reste que toi.

— Hélas ! lui répondit le Sultan. Une fois, dans ma jeunesse, je suis entré dans les écuries de mon père, et un vieux nègre a abusé de moi.

— Pourquoi donc as-tu fait mettre à mort nos deux enfants ?

— Je le regrette fort maintenant.

— Eh bien ! ils sont vivants. Je les ai épargnés.

— Tu as bien fait. J'en suis fort heureux. Car, en vérité, il n'y a aucun arbre qui n'ait été ployé par le vent...

)-(

Un Sultan rencontra, un jour qu'il partait pour la chasse, un borgne sur son chemin. Il pensa que cette rencontre était de mauvais augure et fit mettre le borgne en prison.

Quand il rentra le soir, après avoir au contraire fait une très bonne chasse, il fit sortir l'homme de sa prison et lui dit ce qui s'était passé.

— Quel est donc de nous deux, dit alors amèrement le borgne, celui dont la rencontre a porté malheur à l'autre ?

Le Sultan rit et lui fit un cadeau pour le consoler.

)-(

Si Djeha sentit un jour une bonne odeur de cuisine qui sortait d'une maison voisine.

— J'aimerais bien participer à ce repas, dit-il à sa femme.

— Comment faire ?

— Tu vas fuir devant moi en poussant des cris épouvantables et je te poursuivrai en te menaçant d'un couteau.

Ainsi firent-ils, et ils passèrent devant la maison en question. Attirés par ce vacarme les gens de celle-ci sortirent.

— Comment ! toi, Djeha, un homme calme, pacifique et sérieux ! Que se passe-t-il donc ? Venez dîner chez nous. Nous allons arranger cela et vous réconcilier...

Après s'être fait prier pour la forme, Djeha accepta, et l'on se mit à table.

A la fin du repas, Si Djeha avait encore faim. Il restait un morceau au fond du plat et, par pudeur, il n'osait pas le prendre.

Enfin, une idée lui vient.

— Ah ! ma femme !... s'écrie-t-il. Si ces gens ne n'avaient pas arrêté, si je t'avais attrapée, je t'aurais fait comme cela...

Et ce disant, il lève son couteau, et le plante dans le morceau de viande.

☽◆☾

Le caïd de la tribu de Si Djeha aimait beaucoup les femmes. Si Djeha lui reprocha un jour ses goûts voluptueux et sa faiblesse à l'égard d'une de ses concubines particulièrement jolie.

La femme en question vint à l'apprendre et dit à son maître :

— Cède-moi à Si Djeha. Je me charge de lui jouer un tour de ma façon.

Le caïd fit ainsi et Djeha ne tarda pas à devenir amoureux fou de la belle. Mais celle-ci ne voulait pas céder à ses transports et lui tenait la dragée haute sous un prétexte ou sous un autre. Les femmes ont toujours des raisons et des ruses à leur service.

Un jour elle dit à Si Djeha :

— Je t'appartiendrai tout à l'heure ; mais à la condition que tu revêtes ce bât d'âne, que je te passe une bride au cou et que je monte à cheval sur toi.

L'amoureux se laissa faire, et le caïd, prévenu par la belle, le surprit dans cette situation.

— Eh bien ! lui dit-il. Voici ce que tu fais, toi qui me faisais la leçon et me conseillais de ne pas céder aux femmes...

— O caïd ! répliqua Si Djeha, c'est justement que je craignais que tu ne devinsses un âne comme moi.

)•(

— Je n'ai plus un *fels* pour acheter de quoi manger, dit un jour à Mousa son épouse.

Comment trouver de quoi nourrir sa famille ? Mousa sortit, une pastèque sous le bras et rencontra bientôt sur la route un djibli sur une mule.

— Oh ! la jolie mule que tu as là ! fit Mousa.

— J'aimerais encore mieux avoir un cheval, dit l'homme.

— Eh bien ! tu peux t'en procurer un facilement pour un *louiz* d'or.

— Comment cela ?

— Je vais de ce pas au marché vendre un œuf de jument, dit Mousa, en montrant sa pastèque. Je te le cède pour un louiz.

Le djibli accepta, remit la pièce et continua sa route sur sa mule, la pastèque sous le bras.

La mule heurta une pierre, fit un faux pas, et la pastèque tomba à terre, roula jusqu'à un buisson au bord de la route et se fendit en deux.

A ce moment un lièvre qui était caché dans le buisson eut peur et se sauva.

— Voilà mon petit poulain qui s'enfuit ! s'écria l'homme, désespéré.

)•(

Un idiot bâtit la moitié d'une maison et, n'ayant pas assez d'argent, s'associa avec quelqu'un qui bâtit l'autre moitié !

Un jour il dit à celui-ci :

— Je vais vendre ma moitié pour avoir de quoi te racheter la tienne. Ainsi, toute la maison sera à moi.

☽-☾

Un homme se présenta un jour chez un uléma pour lui demander une *fetoua* (consultation sur le droit religieux).

— Je suis, dit-il, du rite hanbalite (un des quatre rites orthodoxes sunnites). Tout à l'heure, en faisant ma prière, j'ai senti quelque chose de tiède et de visqueux qui semblait sortir de la partie postérieure de mon individu, répandait une odeur plutôt désagréable et me coulait entre les jambes. Dois-je recommencer ma prière après avoir fait de nouvelles ablutions ?

L'uléma réfléchit quelque temps et répondit d'un ton grave :

— Il me semble que tu as fait tes besoins selon tous les rites. Dans tous les rites cela s'appelle ch... Il faut donc que tu recommences ta prière.

☽-☾

Un cadi eut un jour à juger le cas d'une femme qui demandait le divorce pour la raison que son mari faisait chaque nuit pipi au lit.

— Ne prononce pas ta sentence avant de m'entendre, dit l'homme. Voici ce qui se passe. Chaque nuit j'ai un rêve : je vois une île au milieu de la mer, dans cette île, il y a un palais très élevé, dans ce palais une coupole, au sommet de la coupole un chameau. Moi je suis sur le chameau, et le chameau se penche pour boire dans la mer. Alors, saisi de peur, je pisse...

En entendant cela et en imaginant la situation, le cadi urina dans son pantalon. Alors il dit à la femme :

— Mon enfant, si je pisse rien qu'à entendre cela, à plus forte raison celui qui l'éprouve est-il excusable.

❩⋄❨

Les Marocains se moquent souvent des Algériens et disent qu'ils sont très ignorants en arabe littéraire et en droit coranique.

Dans une ville de l'Oranais, raconte-t-on à Fès, des étrangers de passage vinrent se plaindre au cadi que le muezzin faisait tout de travers l'appel à la prière.

Ils entrèrent chez le cadi et lui dirent, selon l'usage, dès qu'ils le virent :

— *Salam aleikoum* : Que le salut soit sur vous.

Alors le cadi ouvrit un livre, chercha un certain temps et finit par trouver la formule adéquate :

— *Aleikoum Salam* : Sur vous soit le salut.

❩⋄❨

Un homme se disait prophète.

— Quels miracles fais-tu ? lui demanda le Sultan.

— Je lis dans les cœurs.

— Que lis-tu dans le mien ?

— Tu penses que je suis un imposteur.

— C'est vrai ; mais je ne t'en ferai pas moins mettre en prison.

Au bout d'un mois, le Sultan fit sortir l'homme de son cachot, et lui demanda s'il avait eu de nouvelles révélations.

— Non, Seigneur, déclara-t-il ; car les Anges n'entrent pas dans les prisons.

❩⋄❨

Deux élèves d'un *msid* viennent au maître en criant et pleurant.

— Ahmed m'a mordu l'oreille, dit l'un.

— Ce n'est pas vrai, monsieur. Il s'est mordu lui-même.

☽-☾

On confia un jour à un vieux muezzin une jeune fille, en lui recommandant de la bien garder.

Quelque temps après, faisant l'appel à la prière, il ajouta à la formule habituelle :

— ... Et la confiance est perdue.

— Que cela signifie-t-il ? lui demanda-t-on.

— On m'a, dit-il, confié une jeune fille en m'assurant qu'elle était vierge..., et ce n'était pas vrai...

☽-☾

On amena devant un Sultan une femme qui se prétendait prophétesse.

— Sidna Mohammed (sur lui les bénédictions les plus choisies et les prières !) a dit qu'il était le dernier des prophètes et qu'il n'y en aurait plus d'autre après lui, dit le Sultan.

— Il n'a pas dit qu'il n'y aurait plus de prophétesse, riposta-t-elle.

☽-☾

Si Djeha le Kabyle se rendit un jour au marché pour vendre les morceaux d'un vieux bœuf décharné. Personne n'en voulut.

Une bande de chiens viennent à passer. Ils flairent les quartiers de viande.

— Vous voulez les acheter ? dit Djeha.

Les chiens grognèrent. Si Djeha prit cela pour un acquiescement et poursuivit :

— C'est vingt-cinq mithqals le tout.

Les chiens grognèrent encore, il ajouta :

— Vous n'avez pas l'argent sur vous ?...

— ...

— Eh bien ! vous me paierez au prochain marché... Rendez-vous dans une semaine.

— ...

— Voici la viande.

Et il leur jeta les morceaux.

Huit jours après, il revint au marché, revit les chiens et leur réclama l'argent. N'obtenant aucune réponse, il construisit un enclos fermé de palissades et y fit entrer les animaux en leur disant :

— Prison pour dettes !... Quand vous me paierez, je vous relâcherai.

Au bout de trois jours, les chiens mourant de faim commencèrent à s'agiter, à hurler, à gratter la terre.

A force de creuser, ils mirent à jour une marmite pleine de pièces d'or.

Alors Joha relâcha les chiens en leur faisant toutes sortes d'excuses.

— J'ai eu peut-être tort de soupçonner l'honnêteté de ces animaux. Mais peut-être aussi ne m'eussent-ils point payé si je n'avais eu recours aux moyens légaux de coercition.

Quelqu'un vit dans une ville d'Orient un maître d'école qui avait un bâton court, un bâton long, une crosse d'un jeu analogue à celui du golf avec une balle de bois, un tambour et une flûte.

— A quoi te sert tout cet attirail ? lui demanda quelqu'un.

— Quand un élève est en faute, expliqua le maître, je le frappe de mon bâton court. S'il s'éloigne alors, je me sers du long. S'il sort en courant, je lui envoie la balle avec cette crosse. Alors les élèves se lèvent

tous en hurlant et me jettent leurs planches à écrire à la tête. En ce cas, moi je me mets à jouer de la flûte et à battre du tambour : les gens du quartier arrivent et me délivrent de cette marmaille.

☽◆☾

Si Djeha avait loué une maison et n'arrivait pas à payer les termes échus. D'autre part, il faisait toutes les nuits un grand vacarme.

— Que fais-tu donc ici la nuit ? lui demanda enfin le propriétaire, qui habitait à côté.

— J'élève des serpents et je les entraîne pour les vendre aux Aïssaouas, dit Djeha.

— Comment ! s'écria le propriétaire suffoqué. Tu élèves des serpents dans ma maison ! Déguerpis à l'instant même. Je te fais grâce du loyer non payé.

C'est ce que voulait Djeha...

☽◆☾

Le calife Mehdi, s'étant égaré à la chasse, entra dans la cabane d'un bûcheron qui lui donna à manger du pain et du fromage et à boire du vin de dattes (*nabid*, non alcoolisé).

— Sais-tu qui je suis ? fit le calife, quand il se fut un peu restauré... Je suis un officier du calife.

A ces mots, le bûcheron s'empressa davantage, témoigna tout son respect à son hôte et lui versa une nouvelle coupe.

— Sais-tu qui je suis ? dit alors le calife. Je ne t'ai pas dit tout à fait vrai tout à l'heure. Je suis le général en chef des armées de l'émir des croyants.

De plus en plus pénétré de respect et ému, le bû-

cheron lui servit encore à boire. Alors son hôte lui déclara :

— Je suis le calife lui-même.

En entendant cela, au lieu de s'émouvoir, notre homme serra le cordon de l'outre, en disant :

— Par Allah ! Si je te donne encore une fois à boire, tu vas me dire que tu es le Prophète.

Un commerçant en voyage passa par la ville de Homs. Le muezzin du sommet du minaret appelait alors à la prière. Mais au lieu de dire : « Il n'y a de divinité qu'Allah, et Mohammed est le prophète d'Allah », il proclamait : « Il n'y a de divinité qu'Allah et *les gens de Homs prétendent que* Mohammed est le prophète d'Allah. »

Etonné, notre voyageur se dit :

— Je vais aller demander l'explication de cette chose à l'iman de la mosquée.

Il entra donc dans celle-ci et vit l'iman qui dirigeait la prière en commun en levant une jambe en l'air ; et il remarqua que ce pied ainsi soulevé était souillé de crottin.

— Je vais, se dit notre commerçant étonné, demander au *mohtasseb* (prévôt des marchands) l'explication de cette chose étrange.

Il alla trouver le mohtasseb et le vit assis devant une autre mosquée, vendant du vin, ce qui est absolument interdit à un musulman. Bien plus, il tenait un Coran à la main, et il jurait par Dieu et par le Coran que le vin était de bonne qualité.

— Je vais aller demander au cadi l'explication de toutes ces abominations, se dit notre voyageur.

Il s'enquit de la demeure du cadi, y entra et le trouva couché sous un jeune et beau garçon...

— Qu'Allah détruise la ville de Homs ! s'écria alors le voyageur. C'est le comble !

— Ne te mets pas en colère, lui dit le cadi. Qu'y a-t-il ?

L'étranger lui raconta tout ce qu'il avait vu.

—En voici l'explication, dit alors le cadi. Le muezzin ordinaire est malade ; alors nous avons loué un juif pour faire son office ; ce juif veut bien proclamer l'unité de Dieu, mais non la mission du Prophète Mohammed (sur lui la bénédiction et les prières!) Pour l'iman, il est arrivé en retard à la prière, et avant d'entrer dans la mosquée a marché sur une crotte ; n'ayant pas le temps de refaire ses ablutions, il a retiré son pied souillé de la prière en se tenant sur une seule jambe. Quant au mohtasseb qui vend du vin, sache que cette mosquée devant laquelle il est assis est très pauvrement dotée et n'a pour tout *habous* (biens d'église, de mainmorte) qu'un champ de vigne : il en vend le vin au profit de la mosquée. Quant à ce jeune garçon que tu as trouvé avec moi, c'est un orphelin qui est en tutelle : il est venu me demander de lever cette tutelle et de le déclarer majeur, assurant qu'il est pubère. J'ai voulu m'en assurer...

— Par Allah ! ces excuses sont pires encore que les fautes ! s'écria le commerçant qui quitta cette ville en jurant de n'y plus revenir.

Si Djeha lavait ses vêtements au bord d'une rivière avec sa femme.

Survient un corbeau qui saisit le savon dans son bec et s'enfuit avec à tire-d'ailes. La femme de Si Djeha se met à crier ; mais lui l'apaise en disant :

— Ne nous plaignons pas. Il a besoin de ce savon : ses vêtements sont encore plus noirs que les nôtres.

☽◆☾

Si Djeha, qui avait alors la teigne, étant allé chez un barbier coiffeur, ne voulut payer que la moitié du prix habituel.

— En effet, dit-il, la teigne occupant au moins la moitié de la surface de mon crâne, tu as eu moitié moins de travail.

☽◆☾

Goha l'Egyptien vit un jour un voleur qui lui avait dérobé quelques meubles et les emportait. Goha se mit à le suivre en chargeant sur son dos un matelas ; et quand le voleur arriva à sa maison, il voulut y entrer lui aussi.

— J'ai vu, lui expliqua-t-il, que tu avais l'obligeance de déménager ma maison et je suis venu t'aider. Allons chercher le reste et j'emménagerai ici tout à l'heure avec ma famille.

Le voleur préféra restituer son larcin.

☽◆☾

Une femme conduisit un jour son fils à un maître de *msid* (école coranique) en disant à ce dernier que l'enfant était très paresseux. Le maître d'école était un homme grossier, au langage cru.

— Tu travailleras bien désormais, dit-il à l'enfant, ou bien je b... ta mère !...

— C'est un enfant à qui les simples paroles ne font rien, déclare alors la femme.

Et le maître est obligé de passer de la menace à l'exécution...

☽•☾

Goha est sur la terrasse de sa maison. Un ami lui crie d'en bas :

— Descends, Goha, descends, je te prie.

Goha descend et demande ce qu'on lui veut.

— Quelle heure est-il ? dit alors l'ami.

— Je vais te le dire, fait Goha. Monte avec moi.

Arrivé sur la terrasse, il sort sa montre de sa poche, la regarde, la porte à son oreille et déclare :

— Ma montre est arrêtée.

— Ne pouvais-tu me le dire en bas puisque tu l'avais sur toi ? dit l'ami. Pourquoi me faire monter ?

— Et toi, pourquoi m'as-tu fait descendre ?

☽•☾

Un médecin avait un fils peu intelligent qu'il emmenait avec lui visiter les malades dans l'espoir de l'instruire.

Ils allèrent un jour chez quelqu'un qui souffrait de la fièvre.

— Tu as mangé du poulet, lui dit le médecin au cours de la visite.

La chose était exacte. En sortant le fils demanda à son père comment il l'avait devinée.

— C'est, dit le médecin, que j'avais aperçu à la porte des plumes de poulet.

Une autre fois, le fils entra chez un malade et remarqua à l'entrée de la maison les brides et le bât d'un âne.

— Tu as mangé de la viande d'âne, dit le niais au malade.

On le mit à la porte en se moquant de lui.

☽⟡☾

Si Jeha voyageait avec une dizaine de compagnons. L'heure venue de déjeuner, on s'assit au bord de la route pour manger, et l'on tira les pains des besaces.

— Je ne puis manger un pain à moi tout seul, déclara Si Jeha. Que chacun de vous prenne donc un pain pour sa part et m'en donne la moitié... Je m'en contenterai...

☽⟡☾

Le même Si Jeha vit un jour un roumi qui mangeait de la viande, bien qu'on fût en carême. Si Jeha s'assit à ses côtés, et mangea avec lui.

— Comment ! lui dit le chrétien, tu manges de la viande d'un animal qui n'a pas été égorgé rituellement.

— Ne te tourmente pas pour moi, répliqua notre homme. Tu fais bien gras en carême. Moi, je suis parmi les musulmans ce que tu es parmi les chrétiens.

☽⟡☾

Un homme très pauvre pêcha un jour un poisson qui le regarda d'une façon si émouvante que, pris de pitié, il le rejeta à l'eau. Quelques instants après, le poisson revint à la surface de la rivière, tenant dans sa gueule une pierre précieuse, et lui dit :

— Je veux te récompenser de ta générosité ! Voici une pierre magique : si tu l'avales tu comprendras le langage des animaux. Mais garde-toi de révéler ce secret à personne ; sinon tu mourrais à l'instant même.

Quelque temps après, cet homme entendit deux

corbeaux qui parlaient entre eux et comprit leur langage, ce qui lui permit de trouver un trésor caché que gardaient ces corbeaux.

Devenu riche, il se maria et fit du commerce.

Un jour qu'il se trouvait avec sa femme dans leur basse-cour, il entendit le coq qui parlait d'amour à une poule. Cela le fit rire.

— Te moques-tu de moi ? s'écria alors sa femme qui ne comprenait pas de quoi il s'agissait.

— Non pas, certes.

— Alors, pourquoi ris-tu ? Je veux le savoir.

— Je ne puis te le dire. C'est un secret redoutable. Si je parlais, je mourrais.

— Et bien ! tu mourras. Mais je veux que tu m'expliques cela.

— Si tu y tiens absolument, je te le dirai tout à l'heure, finit de guerre lasse par lui dire le mari.

Mais alors celui-ci entendit le coq qui disait à la poule :

— Notre maître est un imbécile de se laisser ainsi mener par sa femme. Si j'étais à sa place, je prendrais un bon bâton et je taperais sur l'indiscrète.

Notre homme, trouvant bon ce conseil imprévu et opportun, le suivit si bien que l'épouse fut guérie de sa curiosité !

⁂

La mère de Joha se rendit un jour à la forêt pour faire du bois, mais au lieu de travailler, elle s'étendit sur le sol et allongea ses jambes, posant ses pieds l'un sur l'autre.

Son fils l'aperçut dans cette position. Au retour, elle lui dit :

— Mon fils, je ne puis plus marcher nu-pieds. Cela m'épuise. Donne-moi des babouches.

Joha prit un morceau de vieille toile, et lui en fit des souliers.

— Combien de temps, dit-elle, crois-tu donc que ces chaussures dureront ?

— O ma mère, répartit Joha, si tu marches tous les jours autant qu'hier, elles dureront toute ta vie.

☽◦☾

Un sultan, qui s'ennuyait, fit venir un chanteur en déclarant qu'il lui donnerait cent réaux s'il réussissait à distraire son impériale mélancolie, et que dans le cas contraire, il lui ferait donner cent coups de bâton.

Le chanteur fut introduit par un garde qui lui dit :

— C'est grâce à moi que tu vas chanter devant le sultan. Mais si je t'introduis c'est à la condition que tu partages avec moi ce qu'il te donnera.

Le pauvre artiste dut accepter.

Comme il ne réussit pas à dérider le monarque, celui-ci lui fit administrer cent coups de bâton.

Au cinquantième coup, notre homme s'écria :

— Halte-là ! J'ai mon compte, car je dois partager avec le garde, ainsi qu'il l'a exigé.

Et il raconta la combinaison ; ce qui fit tant rire le sultan que celui-ci, après avoir fait donner cinquante coups au garde, gratifia le chanteur de cent réaux et d'un bel habit.

☽◦☾

Un vénérable cadi joue aux devinettes avec un ami, Ali, joyeux farceur.

— D'os, je deviens nerf, puis chair. Qui suis-je ?

Le cadi ne trouve pas la solution de l'énigme.

— Rougis-moi, déclare-t-il, ce qui veut dire : « Je donne ma langue au chat ».

— Demande à ta fille, et tu me répondras demain, dit Ali.

Le lendemain, triomphant, le brave cadi va voir Ali et lui déclare :

— C'est le zeb de l'homme : de 15 à 30, il est dur comme l'os, de 30 à 60, comme un nerf simplement, et après 60 ans, il s'amollit considérablement.

— Tiens ! tiens ! fait Ali. C'est ta fille qui a trouvé cela... La mâtine ! Mes compliments... Elle ira loin...

☽◈☾

Un jour Si Jeha vit un chien dans un cimetière et courut après lui avec un bâton pour le chasser.

Au lieu de se laisser faire, le chien aboya et fit mine de se jeter à la gorge de notre homme. Pris de peur, Si Jeha s'écria alors :

— Pardon, pardon, monseigneur ! Je ne t'avais pas reconnu...

☽◈☾

Une femme, surprise dans son jardin par le retour imprévu de son mari, fit monter son amant, à demi déshabillé, sur la treille de la vigne pour le cacher.

Son mari, lui ayant demandé une marmite d'huile, vit les glaoui de l'homme se refléter dans le miroir formé par cette huile.

— Tiens, s'écria-t-il, voici que notre vigne se met à produire des glaoui !

⁂

Un homme de Fès, qui venait d'acheter une tête de mouton toute cuite, voulut aller la manger à la campagne. Il sortit par Bab el Hamra et s'assit au pied d'un olivier.

Mais un pique-assiette survient et s'installe à côté de lui pour partager le repas. Alors notre homme, pour se débarrasser de l'indiscret, regarde la tête du mouton et s'écrie :

— Diable ! ce boucher m'a vendu une tête borgne ! Je vais aller la lui rendre.

Et s'éloignant, il alla manger tout seul un peu plus loin.

⁂

Un homme se disputa un jour avec sa femme : c'était à qui devrait fermer la porte ; il convint avec elle que cela incomberait à celui des deux qui parlerait le premier.

Un mendiant vint alors frapper à la porte. Le mari et la femme restent muets.

N'entendant pas de réponse, le mendiant entre dans la maison, voit le repas, se met à le manger sous les yeux des époux qui n'ouvrent toujours pas la bouche.

Puis il s'en va, après avoir attaché, par dérision, un os au cou de l'homme muet.

Arrive alors un chien qui, voyant l'os, saute dessus et tire.

L'homme est obligé de le suivre et sort. Alors la femme lui crie :

— Ferme la porte derrière toi !

— C'est toi qui as parlé la première, s'écrie-t-il alors.

❩⬩❨

Un *haschichin* (mangeur de haschich) se lia avec un voleur pour aller dévaliser une maison. Il entra le premier, et son complice, qui était sur la terrasse, lui dit :

— Ne prends que les choses lourdes (c'est-à-dire de valeur).

Notre homme ne trouva de lourd qu'une grosse négresse qui dormait sur un matelas. Il lui attacha une corde au pied, jeta la corde à son compagnon et lui dit de tirer. La servante se mit à crier et réveilla toute la maison.

❩⬩❨

Abou Nowas était un soir au palais du calife Haroun Ar Rachid pendant une partie de plaisir. Un beau jeune homme était de la compagnie. On buvait, on chantait, on disait des vers aimables et des mots spirituels.

L'heure de se coucher venue, on s'étendit sur les matelas. Abou Nowas était sur l'un de ceux-ci et l'aimable éphèbe sur un lit plus élevé, à côté.

Au milieu de la nuit, le calife, qui craignait pour la vertu du jeune homme le voisinage du poète, se releva et vint voir ce qui se passait.

Il trouva Abou Nowas couché dans le lit de son jeune et beau voisin.

— Que fais-tu là ? dit-il d'un air sévère.

— Monseigneur, fit le poète, je me suis remué dans mon sommeil, j'ai roulé sur moi-même, et je suis tombé par hasard dans ce lit...

— Qu'Allah te fasse mourir ! s'écria le calife qui réprimait son envie de rire. Est-ce qu'on tombe maintenant de bas en haut ?

Un homme avait fait vœu de n'épouser qu'une femme à deux vulves. Il chercha longtemps en vain et courait grand risque de rester célibataire, quand une rusée commère eut l'idée de lui jouer un tour.

Elle avait une fille tellement grosse que, malgré le goût des Arabes pour les femmes aux formes pleines, elle n'arrivait pas à marier ce paquet de chairs grasses. S'étant rendu compte que notre homme faisait presque chaque jour une petite promenade à la campagne, elle conduisit sa fille de ce côté et lui ordonna de s'accroupir pour pisser de façon que l'homme en question put apercevoir son jardin secret, puis de se retourner en se penchant en avant, de telle sorte qu'il vit une seconde fois le même paysage.

Grâce à sa grosseur démesurée, elle aurait ainsi l'air d'avoir deux sexes.

Ebahi, notre homme suivit les deux femmes à leur retour et, le lendemain, vint chez elles demander à la mère la main de la jeune fille.

— Hélas ! lui dit la rusée. Ma fille n'est pas comme les autres. Une infirmité l'a empêchée jusqu'ici de se marier : elle a deux vulves, la pauvre enfant !

— C'est justement ce que je veux, dit l'homme.

— Alors, épouse-la ; mais paie-moi deux fois la dot, puisqu'aussi bien tu épouses quasiment deux femmes à la fois.

Il accepta, paya deux dots, et de même en double tout le trousseau, tous les frais des fêtes, etc...

Le soir des noces, la vieille pluma un poulet vivant, ne lui laissant que les ailes, et l'enferma dans un coffret.

Quand le mari fut seul avec sa femme, il lui demanda de voir sa seconde chose.

— Je ne les porte pas tous les jours toutes deux en

même temps, déclara la fille stylée par sa mère. Si tu veux l'autre, tu peux aller la chercher chez ma mère. Elle est démontable et se porte sur gonds.

L'homme se mit aussitôt en route, et sa belle-mère lui remit le coffret en lui recommandant de ne l'ouvrir que quand il serait de retour chez lui.

Mais à moitié chemin, notre imbécile, éperonné par le désir et poussé par la curiosité, voulut ouvrir la boîte et profiter sur-le-champ de ce qu'elle contenait. Il l'ouvrit donc dans une rue solitaire. Aussitôt l'oiseau déplumé s'envola et alla se percher sur un arbre voisin. Il eut beau lui crier, en délaçant son *seroual* (pantalon) : « Viens vite, petite vulve, arrive ici, voici le zeb... » il ne reçut que des piaillements en réponse.

☽◇☾

Un djibli vint à Fès pour chercher le *Kalam* (la parole), c'est-à-dire la science de la musique, des vers et du chant.

A tous les fasis qu'il rencontrait, il demandait le Kalam. Mais on lui riait au nez.

Enfin, il trouva quelqu'un qui lui répondit :

— Justement, j'en ai chez moi une grande quantité à vendre. Viens à ma maison. Je te les remettrai.

Et il lui remit une outre pleine d'abeilles.

— Ne l'ouvre, lui recommanda-t-il, que quand tu seras de retour à ton village. Réunis alors tout le monde pour écouter les chants merveilleux et introduis ta tête dans cette outre en fermant bien le col sur ton cou. Prends bien soin à ne pas laisser passer l'air.

Il fit ainsi, et les abeilles se mirent à lui faire sentir leurs dards.

— Il pique, le Kalam, s'écria-t-il alors. Il pique bien fort, ya Allah !

)◇(

A la mort d'un calife de Bagdad, une guerre civile éclata.

Les chrétiens de Roum (Byzance, Constantinople) eurent alors l'intention d'en profiter pour attaquer les musulmans. Mais un de leurs sages leur conseilla de réfléchir.

Il fit battre entre eux deux gros chiens et les montra en spectacle à ses compatriotes. Puis il fit entrer un loup.

Aussitôt les chiens, laissant là leur dispute, se jetèrent sur la bête et la dévorèrent.

— Vos ennemis feraient ainsi, dit le sage.

)◇(

Un djibli qui se rendait à Fès vit, en arrivant à Bab Fetouh, des femmes voilées qui prenaient l'air devant les remparts de la ville.

Il se mit à les regarder en écarquillant les yeux.

— Quel œil de taureau tu as ! lui cria une femme en riant.

Furieux, il repartit chez lui et se plaignit à sa femme de la chose.

— Il fallait répondre, dit la femme, qu'elle avait un œil de vache.

Notre djibli repartit aussitôt pour Fès, faisant trois jours de marche tout exprès et cria à la première femme qu'il vit :

— Tu as des yeux de vache !

Puis, très fier, il retourna chez lui dire à sa femme :

— Eh bien ! je l'ai fait !

☽◆☾

Bahloul ayant mal aux yeux, alla consulter un vétérinaire qui lui fit appliquer comme remède celui que l'on donne aux chevaux et aux taureaux.

Le malheureux en devint aveugle. Il alla se plaindre au cadi. Mais celui-ci lui déclara :

— Tu n'as que ce que tu mérites. Si tu n'étais pas un âne, tu ne te serais pas adressé à un vétérinaire.

☽◆☾

Un homme qui ne savait pas écrire fit rédiger un contrat par un notaire. En revenant chez lui, il rencontra un de ses amis et lui montra l'acte pour voir s'il était en bonne forme et bien rédigé.

L'autre ne savait pas lire et ne voulait pas en avoir l'air. Il se mit à déchiffrer, croyant qu'il s'agissait d'une lettre : « Mon cher ami... »

— Mais c'est un contrat ! s'écria l'ami.

— Comment veux-tu que je le sache ? Il fallait me le dire pour que je puisse te le lire.

☽◆☾

Un avare reçut un jour quelqu'un chez lui. Il avait un pain et un pot de miel.

Il se hâta de cacher le pain et dit à son hôte :

— J'ai là un peu de miel, mais pas de pain. Pourrais-tu manger du miel sans pain ?

— A la rigueur, oui, dit l'homme, en se mettant à en manger.

— Prends garde. Cela fait mal au cœur, reprit l'avare désolé.

— Sans doute, fit l'autre, mais ce n'est pas au mien.

)◇(

Brouzi fit un jour ses besoins devant la porte d'une maison. Une servante sortit de celle-ci et lui cria :

— Tu n'as pas honte ? N'y a-t-il pas d'autre place ?

— Sans doute, répliqua-t-il cyniquement. Moi, j'ai tout mis là, mais toi, tu peux faire la répartition aux autres places.

)◇(

Un homme entra chez un gargotier, lui donna un réal et lui dit :

— Régale-moi.

Le traiteur lui servit un plat, puis un second, puis un troisième, puis encore un autre... Enfin, il lui apporta à boire.

— Je ne bois, dit l'autre, qu'au milieu de mon repas.

— Oh ! alors, reprends ton réal et va-t'en... Qu'Allah nous préserve des gloutons !

)◇(

Il y avait un pays où tout le monde était fou, car l'eau qu'ils buvaient dans le fleuve troublait l'esprit.

Seuls le sultan et son vizir faisaient exception, car ils ne buvaient que l'eau d'une source qui coulait dans le palais.

Les choses allaient de mal en pis, le peuple ne comprenait rien au sage gouvernement du roi et de son ministre, et menaça enfin de se soulever.

— Il faut être fou avec les fous, dit alors le vizir à son maître.

Et ils se résignèrent à boire aussi l'eau du fleuve...

☽◆☾

Un homme était mort sans laisser un sou à ses héritiers. Il avait un fils, une fille, une mère, une femme.

— Comment va-t-on partager l'héritage ? demanda-t-on à Abou Nowas.

— De la façon suivante, déclara le poète : le fils aura l'orphelinat, la fille la perte, la mère le deuil, la femme le veuvage et la destruction de la maison. Ce qui restera des malheurs et des tristesses sera partagé entre les autres parents.

☽◆☾

Un homme riche donna un jour à un pauvre une vieille djellaba.

Le manteau était fort rapiécé, la couleur avait passé, quelques trous se laissaient voir et les bords s'effilochaient lamentablement.

Le pauvre homme écrivit sur cette djellaba la première partie de la *chahada* (profession de foi musulmane) : *La ilaha illa Allah !* Il n'y a de divinité qu'Allah !

— Pourquoi n'as-tu pas mis aussi, lui demanda-t-on : *Mohammed rasoul Allah ?*

— C'est parce que, dit-il, cette djellaba date d'avant l'apparition du Prophète.

☽◆☾

Un glouton demanda un jour l'hospitalité chez un Arabe qui commença par lui servir un pain.

L'homme mangea le pain pendant que son hôte allait lui chercher un plat de lentilles, puis ce plat

de lentilles pendant qu'il allait lui chercher un autre pain, et ainsi de suite huit ou dix fois.

Quand il parut un peu rassasié et qu'il ne restait plus rien à manger à la maison, l'hôte demanda au voyageur où il se rendait.

— Je vais, dit-il, à Tlemcen, où il y a, m'a-t-on dit, un médecin fameux pour les maladies d'estomac. Le mien est, en effet, si malade que je peux à peine manger. J'espère que ce médecin me donnera un peu d'appétit.

— Quand tu reviendras chez toi, dit l'autre alors, je te conseille de prendre un autre chemin.

— Que vaut-il mieux, demandait quelqu'un à Abou Nowas, quand on est dans un cortège funèbre au milieu duquel on porte le cercueil, que vaut-il mieux : marcher devant ou derrière ce cercueil ?

— Cela n'a pas d'importance, répondit-il, pourvu que tu ne sois pas dedans, tu peux être où tu voudras.

Le chacal vit un jour le coq perché sur un arbre et eut envie de le manger.

— Descends, lui cria-t-il, ô mon cher frère coq, pour que nous fassions ensemble notre prière.

— Attendons un peu que l'iman se réveille pour conduire notre prière. Il dort encore, dit le coq méfiant.

— Où est-il donc cet iman ?

— Derrière toi.

Le chacal se retourna et vit un grand sloughi qui ronflait.

Epouvanté, il s'enfuit.

— Reviens donc, lui cria alors le coq, reviens. Nous allons prier.

— Oh ! il faut que je refasse mes ablutions auparavant, dit le chacal sans retourner la tête, et en courant de plus belle.

☽◆☾

Un *Khatib* (prédicateur) d'une mosquée de Tunis, se saoula, un jeudi soir, outrageusement, en compagnie d'un ami.

— Et tu vas demain à la prière du vendredi (le dimanche musulman) prêcher aux fidèles sur la morale coranique qui interdit formellement de boire du vin!... lui dit son compagnon.

— L'homme est un faible pécheur, dit le Khatib. Mais veux-tu parier avec moi une bonne bouteille que je leur dirai demain en chaire, en plein sermon, que j'ai bu ce soir ?

— Je tiens le pari. Tu n'auras pas cette audace.

Le lendemain, notre prédicateur monta en chaire et se mit à proclamer :

— Serviteurs de Dieu ! J'ai bu du vin hier. Je me suis saoulé hier...

L'auditoire commença à donner quelques signes d'étonnement ; mais le prédicateur poursuivit, imperturbable :

— ...Je bois aujourd'hui. Je boirai demain... C'est ainsi que parle l'ivrogne. Qu'Allah le confonde et le fasse se repentir !...

Il avait gagné son pari.

)-(

Un djibli voulut acheter une maison à Fès.

Un farceur l'amena devant la grande mosquée Qaraouyine et lui proposa de la lui vendre.

— Combien ? demanda le djibli.

— Pour toi ce sera seulement cinq cents mithqals.

Satisfait d'avoir une si belle maison pour cette somme raisonnable, le djibli accepta et paya sur-le-champ.

— Je vais, dit-il au pseudo-vendeur, chercher ma famille et je reviendrai dans quatre ou cinq jours prendre possession de la demeure. Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle *Bou Khrareb*. Tu n'auras qu'à me demander à n'importe qui.

Or Bou Khrareb veut dire : égout. Quand le montagnard revint à Fès avec toute sa famille pour emménager à la Qaraouyine et qu'il voulut entrer ainsi dans la sainte mosquée, on le roua de coups et on le chassa ignominieusement.

Il demanda alors où était Bou Khrareb.

— Voici son entrée, lui dit-on, en lui indiquant la bouche de l'égout.

Notre homme retroussa alors ses vêtements et entra dans l'égout en criant :

— Ah ! là là ! vieux malin ! Te voilà devenu une rivière maintenant ! Mais tu ne m'échapperas pas... Ça ne sent pas très bon chez toi.

Après avoir marché quelque temps dans l'eau sale, il arriva sous les cabinets d'aisance d'un commerçant fasi, qui était justement accroupi dedans en train de faire ses besoins.

Le djibli se dit : « Voici Bou Khrareb, mon vendeur ! ». Et il l'attrappa par les c...

Aussitôt le fasi crut qu'il avait affaire à un diable et se mit à proférer les formules d'exorcisme :

— *Bismillah er rahman er rahim...* Au nom du Dieu clément et miséricordieux, retire-toi ! *Aoudou billah min ech chitan er rajim.* Je me réfugie en Dieu contre Satan le Lapidé...

Puis il appela au secours son esclave :

— Mbarka... Mbarka... aji.

— Il n'y a pas de Mbarka qui tienne, ni de Mbrouka, dit le djibli. Tu vas me rembourser ce que tu m'as extorqué, vieux filou ! Je ne te lâcherai que quand tu m'auras payé la somme.

Et il serra un peu plus fort la virilité du pauvre homme qui gémit :

— De quelle somme s'agit-il ?

— Tu le sais bien, maudit Bou Khrareb, cinq cents mithqals. Donne-les-moi tout de suite.

Le fasi s'exécuta, et le djibli s'en alla remboursé. Mais il préféra quitter cette ville étrange et retourna à son village.

☽◆☾

Ahmed cherchait du travail. Il s'adressa à un de ses amis qui était teinturier en même temps que joyeux farceur et qui lui dit :

— Mon cher, tu n'as qu'à te faire épileur. C'est un bon métier. Tu gagneras beaucoup d'argent sans te donner trop de peine à enlever les poils intimes des gens.

— Bien, dit Ahmed.

Et il se mit à parcourir les rues sans se demander si on s'était ou non moqué de lui en lui conseillant ce métier imaginaire.

Il arriva devant une maison à la fenêtre de laquelle

il vit une femme lui sourire. Il entra, fut admirablement reçu. On lui servit un bon dîner et il fit ce qu'il fit avec la femme.

Soudain l'on frappa à la porte : c'était le mari qui revenait. Ahmed fut roulé dans une natte dans un coin de la pièce et sortit quand le danger fut passé.

Or, le mari était précisément l'ami d'Ahmed, celui qui lui avait donné le conseil ironique. Ahmed ne le savait, puisqu'il n'avait rien pu voir, caché dans la natte. Il se rendit donc à la boutique de son ami et lui narra son aventure :

— Mon cher, lui dit-il, grâce à ton excellent conseil, je suis entré dans une bonne maison où l'on m'a fait fête et où j'ai fait cocu une espèce d'imbécile qui est survenu juste au moment où je venais de goûter pour la quatrième ou la cinquième fois les douceurs de l'amour. Une femme exquise, mon cher, une brune aux longs cheveux soyeux et aux yeux langoureux... Elle m'a roulé dans une natte et le cocu n'y a vu que du feu.

L'homme ne se douta pas qu'il s'agissait de lui-même et rit avec Ahmed de la plaisante aventure.

Le lendemain, Ahmed retourna chez la belle qui ne lui marchanda pas ses faveurs et lui fit faire encore un bon repas. Le mari étant survenu à l'improviste, l'amant se cacha dans un coffre.

Puis le soir, Ahmed alla trouver le mari à sa boutique et lui raconta tout ce qui s'était passé.

Le mari commença à concevoir des inquiétudes. Il rit cette fois plutôt jaune et, le lendemain, il se présenta chez lui plus tôt que d'habitude, entra d'un air soupçonneux et farouche et courut ouvrir le coffre pour voir si personne n'y était caché. Mais cette fois, c'était dans la natte qu'était Ahmed.

Le lendemain, de plus en plus confirmé dans ses soupçons par un nouveau récit de son ami, le jaloux

en rentrant chez sa femme courut à la natte et ne vit rien, car le galant était dans le coffre.

Le jour suivant enfin, le mari, décidé à faire constater légalement l'infidélité de son épouse, fait venir des *adel* (notaires) chez lui et convoque Ahmed pour qu'ils l'entendent conter son aventure de la veille.

Il se met à la raconter. Alors, vers la fin du récit, la femme se met à injurier le chat :

— Que Dieu maudisse le fils du péché.

Comprenant le signe, Ahmed ajoute :

— ...Et là-dessus, je me réveille.

— Que veux-tu dire ? lui demande-t-on.

— Mais c'est un rêve que je vous racontais là... Etiez-vous fous de croire que c'était vrai ?

)⇔(

Un médecin de Fès qui habitait près de Bab-Fétouh, la porte du nord, n'aimait pas à passer quand il sortait de la ville par le cimetière du même nom. Il préférait faire un assez long détour.

— Pourquoi donc, se demandait-on, craint-il de passer par le cimetière ? A-t-il peur des *djnoun* (génies) ou des fantômes ?

— C'est, dit quelqu'un, que reposent dans ce cimetière un trop grand nombre de ses victimes, tous les malades du quartier dont il a hâté la mort.

)⇔(

Zobeida, la cousine et l'épouse du grand calife Haroun Ar Rachid, demanda un jour à son mari la tête du poète Abou Nowas qui avait médit d'elle.

— Je ne puis le faire mettre à mort, déclara Haroun Ar Rachid, mais je veux bien lui faire donner la bastonnade, pourvu toutefois que je trouve une occasion et un prétexte.

Les prétextes ne manquaient pas et l'occasion ne se fit pas attendre. Le célèbre poète était un illustre ivrogne et fameux débauché, et la loi coranique punit du bâton quiconque boit du vin.

On trouva un jour Abou Nowas avec une bouteille. Celle-ci, il est vrai, était vide. Le calife ne l'en condamna pas moins à recevoir cent coups de bâton.

— Pourquoi donc, ô émir des croyants ? demanda le poète.

— Parce que tu as sur toi une bouteille où l'on met du vin.

— C'est donc à mort que tu dois me condamner.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai aussi sur moi une langue avec laquelle je pourrais blasphémer, ou professer l'athéisme.

Cette réplique fit rire le calife qui pardonna au subtil poète.

☽◇☾

Un homme épousa une femme qu'il n'avait naturellement jamais vue avant son mariage, comme cela se passe ordinairement dans les pays musulmans, et la trouva fort laide.

Comme elle lui demandait devant lesquels de ses parents elle pouvait lever son voile, il lui déclara :

— Devant qui tu voudras ! Devant tout le monde, sauf devant moi...

)⇠(

— Un voleur est entré dans ta maison par la porte de la terrasse, annonce quelqu'un à Bahloul ; et il est en train de la dévaliser.

— Rien à craindre, déclare Bahloul. Il ne pourra s'en aller. J'ai la clef de la grande porte dans ma poche. Il est pris au piège.

)⇠(

Le poète Abou Nowas avait dit du mal d'un grand personnage qui en fut averti et s'en montra fort courroucé.

Craignant son ressentiment ou regrettant les intempérances de son langage, le poète alla lui demander pardon.

— De quel front oses-tu te présenter devant moi ? dit l'homme.

— Du front, répliqua Abou Nowas, avec lequel je me présenterai devant Dieu, car mes péchés envers lui sont plus grands que mes torts envers toi.

)⇠(

Un lettré (*fqih*) voyageait avec un ânier (*hammar*) comme guide.

Dans la conversation, il lui demanda s'il connaissait les mathématiques. L'ânier avoua que non.

— Comment ! fit le cuistre. Tu as vécu tant d'années et tu ne sais pas les mathématiques.

On arriva devant une rivière où il n'y avait ni pont ni gué et qu'il fallait traverser à la nage.

— Sais-tu nager ? demanda l'ânier.

— Non hélas ! déclara le lettré.

— Comment ! Tu as vécu tant d'années, et tu n'as pas appris la nage ?

Un jour Abou Nowas vit un homme extrêmement laid qui priait, demandant à Dieu pardon de ses péchés et le suppliant de l'admettre au paradis.

— Pourquoi donc, mon cher, lui dit-il, veux-tu priver l'enfer d'une pareille figure ?

— Quand mourras-tu ? demanda quelqu'un au poète Abou Nowas.

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— C'est que j'ai une lettre à envoyer à feu mon père.

— Mon cher, répliqua le poète, je ne passe pas par l'enfer. Fais-la porter par un autre.

Un émir mécontent d'un de ses secrétaires l'appela : âne !

L'employé tourna alors ses regards de tous côtés, d'un air étonné, comme s'il cherchait quelque chose.

— Que cherches-tu donc ? dit l'émir.

— L'âne, Sidi, l'âne que tu viens d'appeler, alors qu'il n'y a ici que toi et moi.

Un homme alla consulter un *chouaf* (devin, voyant, chiromancien) qui commença par lui demander dix dirhems, puis lui déclara :

— Je vois que tu as des ennuis de famille... Tu n'es pas heureux en ménage.

— Mais je n'ai jamais été marié, protesta l'homme.

Sans se déconcerter le voyant continua :

— Tu as couru de grands dangers dans des pays lointains...

— Je ne suis jamais sorti de ma ville.

— Montre-moi donc ta main gauche... Bien... Je lis dans cette ligne que tu as fait une grande perte d'argent.

— Cette fois tu tombes parfaitement juste, s'écria le client. Je viens en effet de perdre celui que je t'ai donné.

☽⬩☾

Le pacha d'une ville de Syrie était très voluptueux et porté sur les femmes. Il donnait tous ses soins à son harem et s'efforçait de le remplir de beautés choisies de toutes races.

Il envoya un jour un de ses serviteurs, Ali, qui était eunuque, acheter une nouvelle concubine à Smyrne, grand marché d'esclaves circassiennes renommées pour la blancheur de leur peau et la perfection de leur beauté.

Quand il se trouva au milieu du marché des esclaves, notre eunuque fut bien embarrassé. Comment choisir dans une pareille foule ? Comment trouver celle qui plaira le plus au pacha ?

Ali était plongé dans ces réflexions et fort perplexe quand il rencontra un de ses amis. Il lui exposa son embarras et lui demanda conseil. L'ami jeta un coup d'œil sur les esclaves en vente, se promena çà et là, et finit par désigner une jeune fille que l'eunuque acheta et conduisit à son maître.

Celui-ci trouva l'esclave fort à son goût, l'aima, la rendit mère, en fit sa concubine favorite. Il était ravi du choix d'Ali et félicita chaleureusement ce dernier.

Quelques mois après, Ali eut encore à se rendre à Smyrne et y rencontra l'ami qui l'avait si bien conseillé.

— Comment, lui dit-il, as-tu fait pour si bien choisir et tomber si admirablement juste sur une femme qui a tout de suite tant plu au pacha mon maître ? C'est merveilleux ! et je voudrais bien connaître ton secret.

— Il n'y a pas de secret, dit l'ami. Je ne suis pas de bois, grâce à Dieu ! J'ai regardé toutes les belles qui étaient là, et je t'ai indiqué celle devant laquelle j'ai... enfin... tu comprends... celle qui m'a le plus...

— Ah ! gémit tristement l'eunuque. Je vois ce que c'est. Hélas ! moi, je ne puis profiter de cette méthode.

☽-☾

Un jour que le calife Haroun Ar Rachid avait la poitrine rétrécie par l'ennui, il fit venir son poète favori, Abou Nowas, et lui demanda quelques conseils.

— Il faut organiser ta vie, ô émir des croyants, dit Abou Nowas, de manière à être heureux en ce monde et en l'autre. Pour ce dernier, fais de bonnes œuvres, fonde des écoles et des hôpitaux. Dieu te récompensera au paradis. Pour cette terre, profite de ses joies, jouis des plaisirs, aime, prends notamment un grand nombre de femmes...

Or, la princesse Zobeida, cousine et première épouse légitime du calife, écoutait la conversation derrière un rideau. Elle fut furieuse de ce conseil et envoya quelques solides esclaves bâtonner le pauvre Abou Nowas qui dut garder le lit plusieurs jours à la suite de ce traitement.

Le calife l'ayant de nouveau convoqué et lui ayant demandé de lui répéter ce qu'il lui avait dit la der-

nière fois, Abou Nowas, qui avait deviné, en voyant une tapisserie bouger légèrement, que la princesse Zobeida était cachée derrière et écoutait, déclara :

— O émir des croyants, je t'ai dit de n'avoir qu'une seule femme. Les poètes, en effet, et les moralistes ont dit que le malheur est dans la possession de deux épouses, que la calamité est dans celle de trois, et qu'il vaut mieux être mort que d'en avoir quatre ; tandis qu'au contraire on goûte toutes les joies de l'amour et de la paix quand on a une seule femme qu'on chérit et qui vous adore. Voilà ce que je t'ai conseillé, seigneur.

— Que je me coupe la tête de mes propres mains si je t'ai entendu parler ainsi ! s'écria Haroun Ar Rachid.

— Il y a, il est vrai, une chose que je ne t'avais pas dit encore, c'est ceci : Les Arabes disent que les Benou Makhzoun sont la fleur de la tribu des Qoreichites, et tu as la fleur de Beni Makhzoun (c'est-à-dire la princesse Zobeida qui descendait de cette tribu).

— Je te répète que tu ne m'as jamais conseillé de n'avoir qu'une seule épouse, redit le calife. Oserais-tu me donner un démenti ?

— Et toi, seigneur, veux-tu donc que je meure dans mon lit ? s'écria le poète en faisant une allusion, que Zobeida fut seule à comprendre, à sa récente bastonnade...

Alors la princesse prit la parole de derrière le rideau.

— Oui, dit-elle. Tu as raison, Abou Nowas, tu ne lui as dit que...

— Que ce que tu viens d'entendre, seigneur, reprit Abou Nowas, que le calife congédia sur ces mots et auquel Zobeida fit porter une belle somme d'argent.

Une autre fois, le poète raconta ce qui s'était passé à Haroun Ar Rachid qui rit beaucoup et lui fit lui aussi un cadeau.

☽⟡☾

Un jour Abou Nowas dit au calife :

— O commandeur des croyants ! tu sais que je suis musulman.

— Oui, je le sais, dit Haroun Ar Rachid.

— Je veux aller au pèlerinage de La Mecque, ainsi qu'il est prescrit, poursuivit le poète.

— Eh bien ! la route est devant toi...

— Mais je n'ai pas d'argent.

— En ce cas tu es délié de l'obligation.

— Ya sidi, je te demande de l'argent, je ne te demande pas une *fetoua* (consultation juridique).

☽⟡☾

Un homme très laid parlait un jour du *chitan* (diable), en présence d'Abou Nowas, et disait :

— J'aimerais bien voir sa figure.

— Tu n'as qu'à prendre un miroir, dit Abou Nowas.

☽⟡☾

Un homme se prétendait prophète. On l'arrêta et le conduisit au sultan qui lui demanda un miracle comme preuve de sa mission.

Notre charlatan fit dissoudre dans de l'eau un caillou qu'il avait préparé.

— Vous voyez, dit-il, je fais fondre les pierres.

— Il faut que tu recommences, dit le roi, avec un caillou choisi par moi et non par toi.

— O race incrédule ! s'écria le faux prophète. Etes-vous plus grands que Firaoun (Pharaon) et moi supé-

rieur à Mousa (Moïse) ? Firaoun n'a pas dit à Mousa (sur lui les bénédictions et les prières !) : « Je n'admets ton miracle que si c'est moi qui fournis le bâton. »

☽⁂☾

On dit d'Abou Nowas, ou de quelque autre poète, que le roi lui donna un jour par dérision, en cadeau, le bât et la sangle d'un âne.

— Que portes-tu là ? demanda un ami qu'il rencontra en sortant du palais.

— J'ai loué le roi avec mes plus beaux vers, répondit le poète, et il m'a donné en récompense ses plus beaux habits.

☽⁂☾

Un voleur nommé Mousa déroba une bourse. Puis il se rendit à la mosquée où l'on faisait la prière en commun du vendredi.

L'iman lisait le verset du Coran suivant : « Qu'est-ce que tu as dans ta main droite, ô Mousa ? »

Notre homme crut qu'il s'agissait de lui; il s'enfuit, jetant la bourse et criant :

— Ya Allah ! C'est un sorcier.

☽⁂☾

Un homme entre dans une vieille maison pas très bien entretenue et entend le plafond craquer.

— Que se passe-t-il donc ? s'inquiète-t-il.

— Ce n'est rien, dit l'hôte. Le plafond loue Allah !

— Je préfère sortir tout de suite, s'écrie alors l'invité, car s'il vient de commencer sa prière, je crains qu'il ne tarde pas à se prosterner...

Fatima envoya son petit garçon Ahmed chercher de l'eau à la fontaine.

Le gosse rencontre en chemin des camarades, joue avec eux et rentre au bout d'une heure en ayant oublié la commission.

Sa mère le gronde.

— Remercie-moi plutôt, réplique-t-il, de n'avoir pas cassé la cruche.

Abou Nowas vit un jour un homme pris de vin, qui chantait à tue-tête, disait des bêtises, marchait de travers en titubant et faisait mille extravagances.

Il se mit à rire à gorge déployée devant ce spectacle.

— Comment ! lui dit quelqu'un. Tu n'as donc encore jamais vu d'ivrogne ?

— Certes non, riposta le poète. Car je bois toujours et m'enivre le premier de tout le monde et je me réveille le dernier.

Haroun Ar Rachid surprit un jour Abou Nowas une bouteille à la main.

— Qu'as-tu là ? interrogea-t-il.

— Rien, sire, fit le poète en passant vivement la bouteille dans sa main gauche, en tenant celle-ci derrière son dos et en montrant sa main droite.

— Montre-moi donc l'autre main, poursuivit le calife.

— La voici, ô émir des croyants ! dit Abou Newas,

en prenant aussitôt la bouteille dans sa main droite et en montrant la gauche au calife.

Mais celui-ci, impitoyable, continua d'un ton sévère :

— Montre-moi les deux mains en même temps.

Alors Abou Nowas plaça la bouteille contre le mur et l'y maintint en la serrant avec son dos.

— Tourne-toi, exigea encore Haroun Ar Rachid.

— Alors, elle va tomber, monseigneur... fit Abou Nowas, ce qui fit rire le calife...

☽⟡☾

Abou Nowas entendit un jour un avare qui refusait une aumône à un mendiant.

— Donne-moi au moins un morceau de pain, dit celui-ci.

— Je n'en ai pas à la maison, dit l'avare.

— Alors, donne-moi à boire un peu d'eau.

— Je n'ai pas de verre.

— Alors, intervint Abou Nowas, tu es encore plus pauvre que ce misérable. C'est toi qui devrais mendier.

☽⟡☾

Haroun Ar Rachid demanda un jour au poète Abou Nowas de lui fournir l'exemple d'une excuse pire que la faute.

A quelque temps de là, comme le calife ne pensait plus à cela, Abou Nowas, s'approchant de lui par derrière, le saisit brusquement par la jambe et faillit le faire tomber.

Le calife se mit en colère. Alors Abou Nowas lui dit :

— Pardon ! Pardon ! Ce n'était pas à toi que je

voulais faire cela ; je me suis trompé ; je croyais que c'était ton épouse, la princesse Zobeida.

— Misérable ! s'écria le calife. Voici une excuse pire que la faute.

— C'est justement, ô calife, ce que tu m'avais demandé l'autre jour.

Haroun Ar Rachid avait une concubine très belle, nommée Khaliça, qu'il aimait beaucoup. Il lui fit un jour cadeau d'un splendide collier de perles d'une très grande valeur.

Abou Nowas apprit ce don ; il n'aimait pas la favorite qui se moquait toujours de lui et cherchait à le diminuer dans l'esprit du calife.

Il se glissa un jour dans les appartements réservés du palais et écrivit sur la porte de la belle Khaliça le vers suivant :

Ma poésie est gâchée sur cette porte comme le collier sur Khaliça.

Puis il se cacha près de là.

Khaliça, quand elle vit l'inscription, entra dans une violente colère et déclara au calife :

— Si tu ne fais pas mettre à mort cet impertinent d'Abou Nowas, je me tuerai.

— Allons voir ce qu'il y a, dit Haroun Ar Rachid, Si c'est vrai, il sera puni.

Mais pendant ce temps, le subtil poète était venu modifier l'inscription. Il lui suffit d'allonger un peu une lettre, de changer un *aïn* en *hemza*, d'écrire *dha'a* au lieu de *dhaa*, pour que le vers signifie :

Ma poésie brille *sur cette porte, comme le collier sur Khaliça.*

Et le calife ne put rien trouver à redire à ce compliment.

☽◆☾

Un médecin ignorant donna à un malade une potion dont celui-ci mourut.

— Quelle force avait cette potion ! s'écria le morticole. Si cet homme avait survécu, il n'aurait pas eu besoin d'autre remède pendant au moins un an entier...

☽◆☾

Un jour qu'Abou Nowas avait réjoui Haroun Ar Rachid par ses poèmes, ses facéties et sa conversation enjouée, le calife lui dit :

— Demande-moi une faveur. Elle est accordée d'avance.

— Eh bien ! sire, dit le poète, je ne demanderai à ta générosité qu'une seule chose : un papier signé de ta main et scellé de ton sceau me donnant le droit de prendre un âne à tout homme qui aura peur de sa femme.

— Soit, dit le calife.

Quelque temps après, Abou Nowas, ayant voyagé à travers l'empire, revint, suivi d'un immense troupeau d'ânes. Voyant un nuage de poussière à l'horizon, Haroun Ar Rachid demanda ce que c'était. On lui dit que c'était Abou Nowas qui revenait à Bagdad.

Le calife fit venir le poète et lui demanda des détails sur son voyage.

— J'ai été ici et là, raconta Abou Nowas, j'ai vu toutes sortes de pays, j'ai traversé des fleuves et des chaînes de montagnes. J'ai rencontré une quantité d'hommes qui craignaient leurs femmes et je leur ai demandé à chacun un âne, conformément à la charte que tu m'avais donnée. J'ai vu aussi beaucoup

de femmes charmantes, et notamment dans la ville une telle, une adolescente belle comme la lune en son quatorzième jour, aux yeux merveilleusement noirs, à la taille flexible comme un palmier, aux cheveux..., aux yeux..., une merveille en vérité, digne du seul calife...

— Parle plus bas, dit alors le calife. Mon épouse Zobeida est derrière ce rideau et pourrait nous entendre.

— Ah ! s'écria alors triomphalement Abou Nowas, toi aussi tu dois me donner un âne, et même deux, puisque tu es calife et que toi aussi tu as peur de ta femme...

☽⬩☾

Trois filous rencontrent un jour un paysan monté sur un âne et tirant une chèvre au bout d'une corde.

Le premier voleur fait alors le pari de dérober à l'homme sa chèvre, le second gage qu'il lui prendra l'âne, et le troisième parie qu'il le dépouillera même de ses habits.

Le premier, en effet, s'approche doucement, attache à la queue de l'âne la clochette qui était suspendue au cou de la chèvre, et fuit avec celle-ci.

Le paysan s'étant aperçu du vol, rencontre le second des voleurs et lui demande s'il n'a pas vu quelqu'un s'enfuyant avec une chèvre.

— Oui, dit le voleur. Il est parti par là. Cours après, tu peux le rejoindre. Si tu veux, je garderai ton âne pendant ce temps-là.

Le pauvre paysan courut dans la fausse direction et quand il revint, l'homme et l'âne avaient naturellement disparu.

Il commença à se désespérer, à gémir, et arriva, ce faisant, devant un puits au bord duquel était un

homme qui gémissait de même et paraissait en proie à une grande contrariété.

Cet homme était le troisième voleur

— J'ai laissé tomber au fond de ce puits, dit-il au paysan, une cassette pleine d'argent. Je ne sais comment la rattraper, car je ne suis pas très adroit et je crains l'eau.

— Qu'à cela ne tienne, dit le paysan. Moi, je puis te la retrouver.

— Si tu le fais, je te donnerai une partie de l'argent qu'elle contient.

Notre paysan se déshabilla donc et descendit dans le puits. Il n'y trouva aucune cassette, mais, quand il remonta, l'homme avait disparu avec les vêtements.

☽⟡☾

Un farceur fit croire un jour à un djibli, venu à Fès, que les melons étaient des œufs de mulets.

Notre montagnard emporta chez lui plusieurs melons et, arrivé à son village, s'assit dessus pour les couver.

Quelqu'un le poussa. Un des melons roula, heurta un rocher et s'ouvrit. Un lièvre, endormi derrière le rocher, se réveilla et s'enfuit dans la plaine.

— Voilà mon petit mulet, s'écria notre homme en levant les bras au ciel. Comme il court vite ! S'il était venu à terme, qu'est-ce que ce serait !

☽⟡☾

Un riche djibli envoya son fils faire ses études dans une médersa de Fès. Le jeune homme était idiot et suivit les cours de l'université Qaraouyine pendant dix ans sans rien apprendre.

Quand il revint chez lui, son père s'aperçut de son ignorance crasse et lui conseilla, pour éviter les bévues, de répondre à toutes les questions délicates qu'on lui ferait : « *Fihi Khilaf.* Il y a discussion sur ce point. »

Notre *taleb* (étudiant) se tira ainsi souvent d'affaire en déclarant toujours que le sujet en question était sujet à controverse et que les savants n'étaient pas d'accord sur lui.

Un jour quelqu'un du village l'interrogea sur Dieu.

— Il y a discussion sur ce point, répondit-il, au grand scandale de tous.

☽◆☾

— Quelle est la sourate du Coran que tu préfères ? demanda-t-on à un pique-assiette.

— Celle de la *Table Servie*, la 5e.

— Et quels sont tes versets préférés ?

— D'abord celui-ci : « Laissez-le se repaître et jouir... »

— Et encore ?

— Celui-ci : « Apportez-nous notre déjeuner... »

☽◆☾

La Huppe donna un jour l'hospitalité au grand roi Salomon et à toute son armée dans une île.

— Je vais aller chercher le dîner, dit-elle.

Et elle revint en tenant dans son bec une sauterelle qu'elle laissa tomber dans la mer.

— Qu'est-ce que cela ? fit Salomon.

— C'est le repas. Ceux qui n'auront pas de viande auront au moins du bouillon.

Un jour Joha monta au sommet d'un minaret et se mit à faire l'appel à la prière.

Emerveillé de sa belle voix, il se mit à descendre quatre à quatre les marches de la tour et à courir.

— Que fais-tu là, Joha ? lui demanda-t-on.

— Je veux savoir jusqu'où ma voix a porté.

Un parasite qu'on avait négligé d'inviter à une noce s'y présenta néanmoins et déclara :

— J'ai des titres à être invité : je suis en effet le voisin du menuisier qui a fabriqué la forme pour le cordonnier qui a cousu les chaussures de la mariée...

Un fellah nommé Mojrim vint prier dans la mosquée de la ville. Il se plaça au premier rang derrière l'iman. Celui-ci récita le Coran et notamment ce passage de la 77e sourate : « *N'avons-nous pas fait périr les premiers ?* »

En entendant cela, notre paysan, inquiet, passa au second rang.

« *Nous les ferons suivre par les autres* » poursuivit l'iman.

Le fellah recule encore. Mais bientôt après, il entend l'iman qui dit : « *C'est ainsi que nous traiterons les mojrimin* (criminels) ».

Croyant entendre son nom, le pauvre Mojrim s'enfuit en s'écriant :

— Mais il n'en veut donc qu'à moi ! Que lui ai-je donc fait ?

☽◇☾

Joha vendit un jour sa maison, mais à la condition d'excepter de la vente un clou planté dans le mur. Les acheteurs acceptèrent, pensant que cela n'avait aucune importance.

Quelque temps après, les nouveaux propriétaires de la maison y célébrèrent les noces de leur fille. Au beau milieu de la fête, Joha arriva avec une charogne d'âne puante et infecte qu'il accrocha au fameux clou.

— Que fais-tu là ? lui dit-on. Veux-tu bien retirer cette horreur.

— Ce clou ne m'appartient-il pas ? répliqua Joha. Il est inscrit dans l'acte de vente officiel. Je puis en faire l'usage que je désire.

Les gens préférèrent lui acheter ce clou en lui payant une seconde fois le prix de la maison toute entière.

☽◇☾

Un homme se disait Dieu. On l'arrêta et on le conduisit devant le sultan qui lui dit :

— Sais-tu bien qu'on a mis à mort, il y a quelque temps, un homme qui se prétendait prophète. Ne crains-tu pas le même sort ?

— On a bien fait, répliqua le fou sans se troubler. C'était un imposteur : je ne l'avais pas envoyé !

☽◇☾

Un cadi vénal recevait souvent des pots-de-vin. Chaque fois qu'il recevait ainsi illégitimement une somme, il en gardait la moitié pour lui, et partageait le reste entre cent pauvres.

— Comme cela, se disait-il, pour essayer de se mettre en règle avec sa conscience, je fais une faute, mais je la compense par cent bonnes actions.

☽◆☾

On dit qu'un esclave renversa par mégarde, un jour, de la soupe chaude sur un calife de Damas. Son maître, en colère, ordonna de le mettre à mort.

Alors l'esclave lança tout le plat à la tête du calife en disant :

— Au moins comme cela j'aurai mérité mon châtiment pour de bon.

Le calife réfléchit, le gracia et le remercia même de lui avoir donné le temps d'éviter de faire une injustice.

☽◆☾

Un esclave se rendit coupable de la même maladresse à l'égard d'un sultan de Constantinople.

— Fais-le mettre à mort, s'écria alors le vizir.

— Qu'en penses-tu ? demanda le sultan au serviteur.

— Seigneur, dit celui-ci, tu commettrais un péché en me tuant, moi qui ai été nourri dans ton palais, pour une faute si légère. Mais laisse-moi en commettre une qui justifie ce châtiment. Par exemple, laisse-moi couper le cou à ton vizir. Et après tu me feras exécuter en toute sécurité de conscience.

Le sultan se mit à rire et demanda au vizir ce qu'il en pensait.

— Il faut être généreux, répondit alors celui-ci. La clémence est la plus belle vertu des rois. Pardonne-lui.

☽◦☾

On offrit à quelqu'un de la *haloua* (sorte de confiture à l'huile, au miel et à la farine) rance.

— Elle est faite, lui dit-on, avec du miel marocain, du blé algérien, du sucre des Antilles et des épices des Indes.

— Par Allah tout-puissant ! s'écria-t-il. Cette haloua a donc été faite avant la conquête de l'Algérie par les Français, avant celle des Indes par les Anglais, avant la découverte de l'Amérique par Christophe-Colomb, et avant la révélation de Dieu à l'abeille dont parle le Coran.

☽◦☾

Un voleur entra un soir dans une maison. Le maître de celle-ci s'en rendit compte et dit alors tout haut à sa femme :

— J'ai été voleur dans ma jeunesse, et je me suis enrichi grâce à un secret magique. Je n'avais qu'à dire le mot : *Abracadabra*, pour pouvoir aussitôt grimper aux rayons de lune. Ce qui m'a permis de dévaliser sans danger bien des maisons.

En entendant cela, le voleur voulut faire la même chose et se cassa la tête.

☽◦☾

Trois hommes trouvèrent un jour une bourse sur la route. Ils étaient si envieux tous les trois que, ne voulant pas la partager, ils restèrent devant ce trésor sans rien dire.

Le sultan vint à passer et leur demanda la raison de leur attitude.

— Je suis si envieux, dit le premier, que je ne peux faire de bien à personne.

— Moi, dit le second, je ne peux pas voir faire du bien à quelqu'un.

— Quant à moi, déclara le troisième, je ne peux même pas supporter qu'on me fasse du bien à moi-même.

Le sultan relégua le premier envieux dans un désert, fit tuer le second, et envoya le troisième dans une province où se faisaient beaucoup de bonnes œuvres, ce qui ne tarda pas à le faire mourir de dépit.

☽◦☾

Une courtisane réclama un jour de l'argent à un riche marchand, sous prétexte qu'elle avait forniqué avec lui en songe.

Le juge déclara qu'elle avait raison et ordonna au marchand d'apporter une certaine somme. Puis il fit apporter un miroir et dit à la courtisane :

— Regarde dans ce miroir l'image de cet argent. Tu seras ainsi payée.

☽◦☾

Joha avait un jour un mouton bien gras.

— C'est demain la fin du monde, lui dirent ses voisins. Mangeons ton mouton.

Il se laissa faire. Mais le soir venu, pendant que ses voisins se baignaient dans une rivière, il leur prit leurs habits et alla les vendre.

— C'est demain la fin du monde, leur répliqua-t-il, quand ils vinrent les lui réclamer. Vous n'en avez donc plus besoin.

☽⋄☾

Un pauvre homme avait une jarre de miel.

— Je m'en vais la vendre au marché, se disait-il. Avec le prix, j'achèterai une chèvre que je revendrai avec bénéfice pour acheter un bœuf. Quand celui-ci sera bien gras, j'en tirerai bien le prix d'un champ. J'épouserai une femme riche. J'aurai un fils. J'élèverai bien celui-ci. S'il n'est pas sage, je le corrigerai...

Ce disant, il fit un geste du bras et renversa son pot de miel...

☽⋄☾

Un djibli vendait des oranges à Fès, dans le quartier de Moulay-Idriss. Assis contre un mur, il avait une tunique courte et point de pantalon, si bien qu'une passante remarqua, par hasard, sa remarquable virilité.

Emerveillée, elle lui demanda le prix des oranges, lui acheta toute sa marchandise et le pria de les porter chez elle.

Cette femme était une riche veuve qui était exigeante, car elle avait refusé déjà plusieurs prétendants. Le djibli lui plut tant qu'elle l'épousa sur-le-champ, et notre homme, devenu grand commerçant, connut la fortune et ses douceurs.

Un de ses frères cadets était resté dans son village de la montagne. Il vint un jour à Fès et apprit de quelle façon son aîné s'était enrichi. Lui aussi il voulut faire fortune avec son zeb, acheta un panier d'oranges et alla les vendre près de Moulay-Idriss en retroussant très haut sa tunique devant toutes les femmes qui passaient.

Le mohtasseb, l'ayant vu dans cette position impudique, le fit appréhender, et notre homme reçut

sur les fesses cent coups de bâton. Puis on le mit en prison pendant deux mois.

Quand il en sortit, il alla trouver son frère et lui conta sa triste histoire.

— Mon cher, lui dit le frère aîné, les zebs sont comme les hommes ; ils ont plus ou moins de chance. Le mien est *zohry* (prédestiné), mais non le tien...

☽⟜☾

Un cadi avait neuf filles et une belle-fille, laquelle était belle comme la lune en son quatorzième jour.

Un jour cette belle jeune fille s'échappa de la maison avec son amant, et mangea dans un verger une figue d'un figuier magique. Il lui poussa aussitôt un sexe mâle.

Rentrée chez elle, elle commença par l'expérimenter sur les neuf filles du cadi qui n'y comprit rien quand il les vit toutes enceintes, elles qui n'approchaient d'aucun homme.

On maria cette femme-homme à un caïd. La nuit du mariage, ce fut lui et non elle qui fut déflorée.

Ce caïd fut un jour disgracié par le sultan qui confisqua tous ses biens et lui prit toutes ses femmes. Notre héroïne fut remarquée entre toutes les autres pour sa beauté, et le soir même admise dans le lit du sultan. Horreur ! Sidna subit le même sort que son prédécesseur. Il exigea alors des explications ; la femme-homme raconta comment son amant lui avait donné à manger une figue magique.

Le sultan fit venir cet homme et lui dit :

— Je te ferai mettre à mort si tu ne m'apportes pas une autre figue ou un remède pour détruire ce que la première a fait.

Cet homme, qui avait, lui aussi, mangé des figues, avait un double sexe. Il retourna donc au figuier et constata qu'il ne portait pas de fruit.

Alors il l'arracha et, sous les racines, il découvrit l'orifice d'un souterrain. Y ayant pénétré, il aperçut une jolie femme qui lui demanda ce qu'il venait faire. Il raconta toute l'histoire.

— Quel bonheur ! s'écria-t-elle alors. Tu es l'homme que j'attends depuis des années. Tu as deux zebs et moi j'ai deux vulves. Nous sommes faits l'un pour l'autre.

Ils se marièrent et, dans son bonheur, notre homme oublia complètement le sultan.

)⟜(

Si Djeha fit une nuit ses besoins au lit. Il ne savait comment l'avouer à sa femme.

— J'ai rêvé, lui dit-il, qu'il y avait une table, sur cette table une chaise, sur cette chaise un œuf, sur cet œuf, une aiguille... Si j'avais été sur l'aiguille, j'aurais ch... d'émotion.

Alors, s'interrompant une seconde, il se met à dire très vite :

— C'est ce que j'ai fait...

)⟜(

La fille de Si Djeha avait un amant. Elle coucha un jour avec lui sous un dattier. Soudain, levant la tête, le galant aperçut Si Djeha lui-même qui était dans l'arbre.

Il s'enfuit aussitôt.

Ne comprenant pas pourquoi, la fille le suit en lui tendant une datte qui vient de tomber.

— O garce éhontée ! s'écrie alors Si Djeha du haut de l'arbre. Crois-tu qu'il voudra d'une putain comme toi pour une datte? Donne-lui-en au moins une poignée.

☽⋄☾

On raconte que le poète Saadi, fait prisonnier par les Francs, fut racheté à Tripoli, dix pièces d'or, par un ami qui le maria à sa fille en lui constituant une dot de cent pièces d'or.

Sa femme avait mauvais caractère. Elle lui reprocha un jour sa pauvreté :

— Mon père, dit-elle, ne t'a-t-il pas racheté des mains des Francs ?

— En effet, dit le poète. Il m'a donné la liberté avec dix pièces d'or. Mais il me l'a reprise avec cent.

☽⋄☾

Goha, étant allé au bois la nuit, perd sa hache et n'arrive pas à la retrouver dans l'obscurité.

Alors il se met en prières et invoque le grand saint de l'Orient, Moulay Abdelkader el Djilani.

— Si tu me fais retrouver ma hache, je te promets un mithqal.

Cherchant alors de nouveau, il la retrouve. Il s'agenouille aussitôt et s'écrie :

— O grand saint ! O Moulay Abdelkader el Djilani! Puisque tu es assez puissant pour me faire trouver cette hache, fais-moi, je t'en prie, trouver aussi l'argent !...

☽⋄☾

Haroun Ar Rachid avait à ce moment-là une favorite qu'il aimait beaucoup. Il voulut un jour se rendre chez elle ; mais elle souffrait alors de l'incommodité mensuelle à laquelle toutes les femmes, éter-

nelles blessées, sont sujettes, et ne put recevoir le calife.

Ennuyé, celui-ci retourna dans ses appartements et se mit à causer avec ses vizirs et ses poètes favoris au nombre desquels était Abou Nowas.

Quelques instants après, la favorite en question envoya au calife un plat de coriandre (*keutsbeur*).

— Que cela signifie-t-il ? fit Haroun Ar Rachid.

Alors Abou Nowas lui dit :

— O émir des croyants, tu peux te rendre chez celle qui te fait porter ce plat symbolique, par lequel elle a voulu te signifier que maintenant son indisposition est passée et sa vulve guérie (*keust beurt*).

Cette trouvaille valut un beau cadeau au poète.

Un lion invita un jour un bœuf à manger un mouton cuit. Il avait l'intention de l'attirer chez lui pour le tuer et le manger.

En arrivant, notre bœuf aperçut une immense marmite et un grand tas de bois. Devinant le piège, il s'enfuit aussitôt.

— Où vas-tu ? lui cria le lion. Pourquoi ne viens-tu pas dîner avec moi ?

— Je trouve, répliqua de loin le bœuf, cette marmite bien grande pour un mouton...

Un *bahloul* (idiot, excentrique) étranger entra un jour dans une ville où il lut que le roi payait 80 dirhems pour la sépulture de tout étranger qui y mourait.

Un jour qu'il se trouvait sur le passage du roi, notre homme se mit à crier :

— Justice ! ô roi ! justice.

— Qui t'a fait tort ? lui demanda le roi.

— J'ai vu, répondit-il, que tu promets 80 dirhems pour la sépulture de tout étranger qui meurt dans cette ville. Or, j'ai en ce moment grand besoin de 40 dirhems. Donne-les-moi ; et quand je mourrai, tu n'en donneras que 40.

Le roi accepta cette combinaison. Mais quelques jours après, le bahloul cria sur son passage :

— Justice ! ô roi ! je suis lésé !

— Qui t'a fait tort ?

— J'ai vu cette nuit en songe Sidna Aïssa (sur lui le salut et la bénédiction !) : il m'a prédit que je mourrai noyé dans la mer. Je n'ai donc pas besoin de linceul ni de tombeau. Il est juste alors que tu me donnes tout de suite les 40 dirhems.

Le roi rit beaucoup et lui fit donner de l'argent.

Une femme trompait son mari. Le père de ce dernier la surprit un soir avec son amant, endormis tous deux dans un coin du jardin. Il retira doucement à la femme infidèle un de ses bracelets dans l'intention de montrer le lendemain cette preuve à son fils.

Mais la belle s'aperçut de la disparition du bracelet et eut recours à une ruse. Renvoyant son amant, elle alla trouver son mari et fit en sorte qu'ils vinssent tous deux au jardin et se livrassent, au même endroit, aux plaisirs de l'amour.

Quand le lendemain le père montra le bracelet à

son fils en accusant la femme d'adultère, le fils lui déclara :

— Mais c'est moi-même qui étais avec elle...

Et l'épouse infidèle évita le déshonneur.

Le beau-père n'en était pas pour cela moins convaincu de sa trahison. Il y avait dans le pays un arbre sacré devant lequel personne n'eût osé faire un parjure. Il y assigna sa bru. Celle-ci prévint son amant qui se déguisa en ânier et, le jour venu, conduisit l'âne sur lequel monta la femme pour se rendre à l'arbre en question.

Arrivée devant l'arbre, la femme fit exprès de tomber en retroussant sa robe comme par accident devant l'ânier.

Puis, sans hésiter, elle s'avança vers l'arbre sacré et prononça le serment redoutable.

— Je jure, dit-elle, que je n'ai jamais été vue par un autre homme que mon mari... et aussi cet ânier devant lequel je suis tombée par hasard tout à l'heure.

Devant tant de ruse, le beau-père renonça à convaincre son fils, et le laissa à son malheureux sort.

Le vieillard sévère, sur son renom d'austérité, devint bientôt après le gardien en chef du harem royal. Il surveillait impitoyablement les épouses et les concubines de son maître.

Or, une nuit qu'il veillait dans le jardin des princesses, il vit un éléphant qui se dirigea vers la fenêtre de la première épouse du roi, prit son cornac au bout de sa trompe et le fit ainsi pénétrer dans la chambre.

— Si le roi lui-même, dans un harem si bien gardé, n'est pas à l'abri de cette disgrâce, s'écria alors notre vieillard à cette vue, je renonce à lutter contre les ruses des femmes !

)•(

Un sultan incapable et tyrannique avait réduit son pays à la misère. Heureusement pour ce peuple, un des familiers du roi était un homme sage et avisé.

Un jour que le sultan était allé à la chasse avec cet homme, ils entendirent un hibou qui semblait discuter avec un autre.

— Que peuvent-ils bien se dire ? fit le sultan.

— Sire, dit alors le sage en question, j'ai appris autrefois le langage des oiseaux. Si tu veux, je puis te répéter leurs paroles. Mais donne-moi d'avance *l'aman*, et promets-moi de ne pas te mettre en colère.

— C'est accordé, déclara le sultan. Que disent-ils ?

— Sire, l'un des hiboux demanda à l'autre sa fille en mariage. Le père a dit qu'il ne l'accorderait que si l'autre fournissait comme dot dix villages en ruines. Alors le fiancé a déclaré qu'il pourrait lui donner cent villages ruinés, la chose étant facile sous ton rêgne.

Le sultan comprit le reproche déguisé, et au lieu de s'emporter, il eut assez de sagesse pour faire de l'homme qui avait eu le courage de parler ainsi son premier vizir.

Grâce au gouvernement de ce sage, le royaume prospéra.

Mais au bout de quelques années, le sultan se lassa de son vizir et voulut le remplacer. Comme il n'avait rien à lui reprocher, il lui demanda de se retirer bénévolement et de dire quelle faveur il désirait en récompense de ses longs services.

— Sire, dit le vizir, je désire aller vivre solitaire à la campagne et me consacrer à l'agriculture. Donne-moi donc une terre inculte que je mettrai en valeur.

On chercha partout sans trouver une seule terre

en friche, tant le pays était prospère et bien administré.

Le sultan comprit cette fois encore ce que le vizir avait voulu discrètement lui faire entendre, et le conserva à son poste.

☽◆☾

Le roi Salomon, comme on le sait, commandait aux génies et aux oiseaux. Un jour sa femme lui dit :

— Je veux un lit de plumes d'oiseaux.

Alors le roi Salomon appela tous les oiseaux du monde et leur demanda leurs plumes. Tous obéirent et se présentèrent, sauf le hibou. Salomon envoya chercher le hibou et lui fit de violents reproches.

— Ce n'est pas moi qui suis à blâmer, répliqua le hibou, mais bien celui qui fait attention aux discours et aux caprices de sa femme.

Interloqué, le roi Salomon cessa de le réprimander, puis il lui dit :

— Toi qui es si malin, dis-moi donc lesquels sont les plus nombreux, des hommes ou des femmes.

— Il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes, affirma le hibou.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que tous les hommes qui écoutent leurs femmes sont des femmes.

Le roi Salomon s'inclina et renonça à plumer les oiseaux.

☽◆☾

Une femme riffaine avait donné un rendez-vous à son amant au domicile conjugal.

La chose était risquée. Le mari était là quand

l'amant arriva par la terrasse. En marchant sur celle-ci, l'homme fit tomber des poussières du plafond de la chambre où la femme se tenait avec son mari.

Comment se tirer d'embarras ?

Une femme n'est jamais à court. Celle-ci improvisa sur-le-champ un poème et chanta, comme pour son plaisir :

O ma mère ! O mes frères ! Oh ! oui ! Oh ! oui !
Qui vient par la terrasse ? Voici que la terre tombe.
Et le mari jaloux est ici... Oh ! pourquoi ?

L'amant comprit et se retira sans bruit.

Une femme pieuse lâcha un jour un pet pendant sa prière. Mais elle ne savait pas au juste si ce bruit était vraiment un pet, ou bien celui de son pied nu sur les dalles, ou quelque craquement, et se demandait si elle était tenue de recommencer sa prière.

Elle alla consulter le fameux Nasr eddin Khodja qui réfléchit gravement sur ce cas de conscience, puis lâcha lui-même un pet en demandant à la femme si c'était un bruit analogue.

— C'était plus fort, dit la vieille.

Alors le Khodja fit un pet retentissant, plus haut que le premier.

— Etait-ce comme cela, ma tante ?

— C'était encore un peu plus fort.

Alors Nasr eddin s'écria :

— C'était alors, non point un vent, mais un ouragan. Adieu, ma tante, ô la mère des Vents; à force de me faire faire tant d'efforts, je finirais par faire des dégâts.

☽◆☾

Comme le conquérant Tamerlan s'approchait de la ville où habitait Nasr eddin Khodja, celui-ci alla au-devant du terrible chef mongol coiffé d'un immense turban large comme une roue de char.

— C'est, dit-il au conquérant, mon bonnet de nuit. Excuse-moi de me présenter en cette tenue négligée. Mon bonnet de jour me suit, porté sur un chariot traîné par quarante chevaux.

— Qu'es-tu donc ? fit Tamerlan amusé.

— Je suis le Dieu de la terre, déclara le Khodja en faisant diverses bouffonneries.

— Si tu es le Dieu de la terre, tu peux faire des miracles, dit alors Tamerlan.

— Sans doute.

Or, Tamerlan était entouré de jeunes pages très jolis, mais de race mongole et aux yeux bridés.

— Puisque tu fais des miracles, dit le conquérant, débride et agrandis donc les yeux de ces garçons.

— O Sidi, dit alors Nasr eddin Khodja, pour les yeux du visage, cela regarde le Dieu du ciel. Mais si tu le permets, je puis très facilement leur agrandir l'œil qu'ils ont entre les fesses.

☽◆☾

Un prédicateur disait un jour :

— O croyants, qui négligez vos femmes pour courir après les fesses des jeunes garçons, sachez que si le mari accomplit son devoir conjugal à la tombée de la nuit, c'est comme s'il faisait le sacrifice d'un mouton. S'il le fait le jour, son acte est aussi méritoire que l'affranchissement d'un esclave. Et s'il le fait au milieu de la nuit, il en sera récompensé dans l'autre monde comme du sacrifice d'un chameau.

Ayant entendu cela, la femme de Goha se coucha près de lui, le soir venu, et lui dit :

— Fais ce que tu as à faire pour mériter la récompense du sacrifice d'un mouton.

Goha s'exécuta et se rendormit.

A minuit, l'épouse, qui n'était pas rassasiée, réveilla son mari pour mériter autant que par le sacrifice d'un chameau. Puis elle laissa tranquille Goha pour cette nuit-là.

Mais le lendemain, dans la journée, se sentant en dispositions copulatives, elle lui dit :

— Viens, ô homme, que nous fassions ensemble ce qui nous vaudra le mérite de l'affranchissement d'un esclave.

— O femme ! s'écria Goha alors, ne voulant plus rien entendre... Commence donc par m'affranchir moi-même que tu réduis au pire esclavage !

Un homme mûr avait deux jolies concubines et un fils très débauché, qui rêvait d'explorer les jardins réservés de son père.

Mais celui-ci se méfiait et avait mis ses concubines sur leurs gardes.

Un jour, il sortit avec son fils pour aller au marché et oublia ses babouches.

Après avoir fait quelques pas hors de chez lui, il s'en aperçut et envoya son garnement de fils les lui chercher.

Celui-ci ne laissa pas passer l'occasion désirée. Il revint sur ses pas et aperçut de la rue les deux femmes de son père qui étaient ensemble sur la terrase.

— Mon père m'envoie faire une commission, leur cria-t-il.

— Laquelle ?

— Vous embrasser toutes les deux.

— Comment, vilain débauché ! lui répondirent-elles, moitié riant, moitié en colère Jamais ton père n'a pu te charger de cela. Tu te moques de nous.

— Pas du tout, répliqua-t-il. Je vais le lui faire dire lui-même.

Et enflant la voix, il cria de loin au vieux :

— Les deux, ou une seule ? N'est-ce pas que c'est les deux ?

— Les deux, bien entendu, petit imbécile, lui cria le père en pensant aux babouches.

— Vous entendez ? fit alors le garnement... Vous l'entendez de sa propre bouche !

Les femmes lui ouvrirent et il entreprit de leur démontrer rapidement la différence de la cire molle et de l'acier solide.

☽•☾

Un pauvre bûcheron avait une femme d'un caractère insupportable, jalouse, colère, méchante, avare, qui ne cessait de lui faire des scènes et lui rendait la vie abominable.

La calamiteuse poussait sa tyrannie jusqu'à accompagner son mari à son travail, ne voulant pas le laisser aller seul, même à la forêt.

Un jour, révolté et las, le bûcheron la conduisit devant un vieux puits au millieu des bois et lui dit :

— Il y a un trésor au fond de ce puits. Voici une corde, tiens-la solidement, que j'aille le chercher.

— Pas du tout ! s'écria la vieille. C'est moi qui irai.

Le mari ne demandait pas mieux. Il attacha sa femme, la descendit au fond du puits, et alors lâcha la corde en lui criant au revoir. Puis il s'en alla malgré ses cris.

Deux jours après, ne voulant, malgré tout, pas être responsable de sa mort, le bûcheron retourna au puits, lança une nouvelle corde et cria à sa femme de remonter.

Mais au lieu de voir son épouse sortir du puits, ce fut un génie affreux qui apparut au bout de la corde.

— Que de reconnaissance je dois t'avoir, ô homme excellent ! s'écria le génie en baisant la robe du bûcheron. Comment pourrai-je assez te récompenser ? Je vivais tranquille dans ce puits, quand il y a deux jours, une femme, je devrais dire un monstre, la plus méchante femme de l'univers entier, est tombée chez moi. Depuis lors, la vie m'est devenue insupportable. Non seulement, moi qui vivais solitaire depuis des siècles, il m'a fallu besogner sans répit cette effrontée mâtine, mais encore elle ne cessait de faire l'amour que pour m'accabler de reproches, d'injures et même de coups. Grâce au ciel, tu m'as sauvé !

Le bûcheron, constatant que son épouse avait effrayé les génies eux-mêmes, renonça à la tirer du puits et accepta les bons offices de son obligé.

Le génie résolut de l'enrichir et d'en faire un roi. Pour cela, il entra dans le corps de la fille du roi et la rendit malade. Aucun médecin n'arrivait à la guérir. Le bûcheron se présenta un jour et aussitôt le génie délivra la princesse dont la main fut donnée à son sauveur.

Le génie, ne pouvant retourner à son puits, entra alors dans le corps de la fille d'un autre roi que personne, dès lors, ne pouvait exorciser. Ce roi ayant entendu parler de la guérison merveilleuse accomplie par l'ancien bûcheron, l'envoya chercher, le suppliant de sauver sa fille et lui promettant sa main.

L'ancien bûcheron accepta, se rendit dans ce pays, et entra chez la princesse.

Alors le génie qui possédait celle-ci lui cria :

— Comment ! c'est toi ! N'as-tu pas honte de vouloir me chasser de ce joli corps où je me trouve bien ? N'est-ce point assez que je t'aie procuré une princesse ? Crois-tu que je vais m'en aller comme cela pour te faire plaisir ?

— O génie excellent, mon ami ! dit alors l'ancien bûcheron à l'esprit duquel était venue l'idée d'un stratagème. Je ne suis pas venu en ennemi, mais pour te rendre service, et aussi pour que tu viennes à mon aide, car ce n'est pas trop d'un homme et d'un génie pour se préserver de la malice de ma premiere épouse. Tu te rappelles cette femme calamiteuse que nous avons laissée au fond d'un puits ? Eh bien ! elle a réussi à en sortir, elle est à mes trousses, là, derrière la porte... elle va entrer à l'instant...

A ces mots, le génie épouvanté sortit sur-le-champ du corps de la princesse et s'enfuit aussi vite qu'il put.

)-(

Trois hommes qui venaient de répudier leur femme trouvèrent en chemin une bourse.

Au lieu de se la partager, ils décidèrent de l'attribuer à celui des trois dont la femme avait été répudiée pour l'acte le plus absurde.

Chacun raconta son histoire :

— Moi, dit le premier, je dormais un après-midi de grande chaleur près de ma femme qui, voyant des mouches voltiger sur mon visage, voulut les chasser. Elle s'arma pour cela d'un rasoir et, maladroitement, me coupa le nez. J'ai divorcé aussitôt.

— Moi, dit le deuxième, j'ai apporté un jour à mon épouse des provisions de toutes sortes pour le dîner. Au lieu d'en confectionner plusieurs plats, elle a mélangé tout ensemble et servit quelque chose d'im-

possible à manger à nos invités. J'ai répudié une femme si mauvaise cuisinière.

— Moi, dit le troisième, j'avais une femme qui était bonne ménagère et ne m'a pas coupé le nez. Mais un jour qu'elle était en train de laver le linge à la maison, son père entra avec quelques amis à l'improviste. Aussitôt, mon épouse voulut se voiler le visage comme il sied. Mais ne trouvant pas autre chose sous sa main, elle releva sa robe, se cacha pudiquement la face... et découvrit aux yeux de tous ces hommes ce que vous pensez.

— C'est toi qui as mérité la bourse, dirent alors ses camarades.

☽•☾

Deux frères étaient, l'un serviteur du sultan, l'autre boulanger.

Le frère riche dit un jour à son frère pauvre :

— Tu devrais servir comme moi le sultan pour te délivrer d'un travail pénible.

Mais le boulanger répliqua :

— Que ne prends-tu, toi, un métier pour te délivrer d'une servitude humiliante ?

☽•☾

Un homme encore jeune eut l'intention de se marier avec une veuve.

Celle-ci lui montra un jour toutes ses richesses, sa belle maison, ses jardins, ses esclaves, ses meubles somptueux, ses bijoux...

L'homme se réjouissait déjà à l'idée de jouir de tous ces biens, quand la veuve lui montra aussi, dans un coin, plusieurs tarbouches.

— Ce sont, dit-elle d'un ton triste, les tarbouches de mes défunts maris... Allah ait leur âme !...

A ces mots, le prétendant lui tend son tarbouche à lui, et s'en va en disant :

— Ma pauvre mère n'a que moi comme fils... Je crains le sort de ceux-ci... Je te laisse mon tarbouche, mais laisse-moi la vie.

☽-☾

Un aventurier ignorant ouvrit un *msid* (école) dans une ville. Il se coiffait la tête d'un si énorme turban à un si grand nombre de tours, si volumineux et si haut, que personne ne doutait de sa science, et qu'il eut beaucoup d'élèves confiés par des parents qu'impressionnait un si magnifique turban.

— Quel grand *alem* (savant) ! disait-on. Et quel admirable turban !

Comme il ne savait pas même lire, il se tira d'affaire en chargeant les plus grands de ses élèves d'apprendre ce qu'ils savaient aux plus jeunes.

Un jour, une femme dont le mari était allé au pèlerinage de la Mecque, reçut une lettre de ce mari et chercha quelqu'un pour la lui déchiffrer. Elle s'adressa au professeur.

Celui-ci prit le papier, le tourna et le retourna, le considéra longuement sans mot dire et d'un air ennuyé. Il ne savait comment se tirer d'une épreuve où son prestige risquait de s'écrouler.

La femme commença à être inquiète.

— Les nouvelles sont mauvaises ? interrogea-t-elle anxieusement.

Le faux lettré hocha la tête et continua à regarder tristement la lettre.

— Mon pauvre mari est malade ?... fit la femme.

Il continuait à hocher la tête et à ne rien dire.

—Ah ! mon malheur ! s'écria la femme désespérée. Mon mari est mort ! Mon mari est mort !

Et comme l'autre ne disait pas non, elle lui reprit la lettre et rentra chez elle en pleurant et hurlant.

Quelqu'un alors lut la lettre qui n'annonçait que de bonnes nouvelles et le prochain retour du mari.

Alors, furieuse, la femme retourne à l'école et demande au professeur pourquoi il lui a annoncé la mort du voyageur.

— Je ne t'ai rien annoncé du tout, s'excuse cyniquement l'aventurier. Tu ne m'as pas laissé lire complètement cette lettre que j'avais peine à déchiffrer, car le jour était bas et mes longs travaux ont affaibli mes yeux...

☽•☾

Le savant iman Abou Hanifa faisait un jour sa leçon sur la prière de l'aube et la façon dont on doit la faire un certain temps après le lever du soleil.

Il avait mal au pied et avait allongé sa jambe pour le reposer.

Survient un auditeur qu'il ne connaissait pas. Pensant que c'était quelqu'un de respectable, Abou Hanifa eut la courtoisie, malgré son mal, de replier sa jambe, car il est mal élevé de tendre son pied dans la direction de quelqu'un.

Et il continua son cours. Mais alors l'inconnu l'interrompt et lui demande :

— Mais si le soleil se lève avant l'aube, comment faut-il faire alors ?

Fixé sur la qualité d'intelligence de l'homme, Abou Hanifa allongea de nouveau sa jambe sans répondre autre chose que :

— Alors, Abou Hanifa allonge la jambe.

)•(

Chassé de la cour d'un Sultan par les intrigues d'un vizir jaloux, un poète remit en s'en allant un manuscrit à ce rival en lui disant :

— C'est le meilleur et le plus amusant de mes contes. Remets-le au Sultan un jour où il sera de très mauvaise humeur. Cela ne manquera pas d'améliorer celle-ci et de le distraire.

C'était une violente satire contre le roi. Un jour que celui-ci était en colère et fort sombre, le vizir lui remit ce manuscrit. Dès qu'il y eut jeté les yeux, le Sultan s'emporta davantage encore et disgracia le vizir.

Ainsi fut vengé le poète.

)•(

Si Djeha entra un jour dans un jardin et se mit à manger du raisin.

Tout à coup, le propriétaire survint et demanda à l'intrus ce qu'il faisait là.

— J'avais la colique, inventa Djeha, et je suis entré ici pour me soulager à l'abri des promeneurs de la route.

— Si c'est vrai, dit le propriétaire, montre-moi ce que tu as fait.

Fort embarrassé, Si Djeha chercha par terre, et finit par trouver une crotte d'âne.

— Menteur ! s'écria l'homme. Fais-tu des excréments d'âne ?

Alors Si Djeha tira de son pantalon un instrument gigantesque et dit au propriétaire du jardin :

— Pourquoi pas ? Mon zeb n'est-il pas aussi grand que celui d'un âne ?

)•(

Un homme avait à son service un esclave mâle et une esclave concubine.

L'esclave mâle fit un jour l'amour avec celle-ci, profitant de l'obscurité de la nuit. La jeune femme, ressentant une douce béatitude, s'écria dans ses transports :

— Oh ! qui es-tu donc ?

Car elle appréciait ces caresses bien davantage que celles ordinaires de son maître.

— Un *afrits* (un génie gigantesque), dit l'autre... Et il s'en alla.

Le lendemain, elle l'attendit longtemps dans sa chambre, mais en vain. Elle sortit alors dans la cour, et se mit à appeler :

— O afrits... O afrits...

Son maître l'entendit.

— Qui demandes-tu donc ? dit-il.

— Un afrits.

Or, ce mot signifie aussi dans la langue vulgaire, par extension, un homme vigoureux.

Le maître l'entendit ainsi et, le lendemain, il l'envoya au marché pour être vendue.

)•(

Un *haschichin* (mangeur de haschich) rêva un jour qu'un scorpion le mordait au pied. A son réveil, il se fait aussitôt un pansement et sort en boitant.

Un ami, amateur lui aussi de l'herbe qui donne des idées bizarres, l'ayant rencontré et interrogé, il lui dit ce qui s'était passé.

— Je t'avais pourtant toujours conseillé, dit l'ami, de dormir avec tes babouches.

☽◆☾

Une hyène prit un jour un renard et l'emporta dans sa gueule pour le dévorer.

Le renard se mit alors à injurier vivement la bête fauve en la couvrant de toutes sortes de mots outrageants et en invoquant la justice céleste.

— Tu es bien audacieux, vil renard, d'oser me parler ainsi, à moi ! s'écria l'hyène, outrée de cette impertinence.

Mais, en disant ces mots, elle desserra les dents et lâcha le renard qui s'enfuit aussitôt.

☽◆☾

On vola un jour à quelqu'un la porte de sa maison.

Alors il alla arracher celle d'une mosquée et l'emporta sur son dos.

— Que fais-tu ? lui cria-t-on, stupéfait.

— Le propriétaire de cette maison, dit-il, connaît, puisqu'il sait tout, le voleur de ma porte. Moi, je lui prends la sienne à la place.

☽◆☾

La femme de Goha tomba un jour à l'eau.

On partit à sa recherche. Les gens la cherchaient en aval du lieu de l'accident, jugeant qu'elle avait été emportée par le courant.

Mais Goha, lui, remonta la rivière en amont, et comme on s'étonnait :

— Mon épouse, dit-il, avait si mauvais caractère que, par esprit de contradiction, elle n'aura pas manqué de remonter le fil de l'eau.

)•(

Un lourdaud, invité à dîner chez quelqu'un, racontait une histoire qui lui était arrivée, assurait-il, dans un désert.

— J'y trouvai un puits où je descendis, descendis, descendis longtemps, descendis...

Et il répétait sans cesse ce mot.

— Enfin, ajouta-t-il, je trouvai au fond une grosse pierre que je plaçai sur mon épaule, et je me mis à remonter...

— Arrête-toi là, lui dit quelqu'un. Tu as mis si longtemps à descendre alors que tu n'étais pas chargé, que tu passeras bien du temps à remonter en portant ta grosse pierre... Nous y serons encore demain matin...

)•(

Une femme disait à son mari qu'elle ne recevait aucune des provisions qu'il lui faisait porter par son apprenti. En réalité, elle mangeait le tout avec son amant.

Un jour, il lui apporta lui-même à dîner. Mais pendant son absence, l'amant et la femme infidèle mangèrent presque tout. Le mari revint avec un hôte invité et dut ressortir pour acheter ce qui manquait. Il avait une bonne dose de patience et de naïveté !

Pendant son absence, la femme dit à l'invité :

— Mon mari est allé chercher du savon pour te faire entrer dans le c... le gros manche de ce *qandil* (grande lampe en cuivre). C'est un vicieux et un sadique.

L'hôte, trouvant la chose peu de son goût, se hâta de fuir cette étrange maison.

A ce moment, le mari revenait. Sa femme lui dit que l'invité était parti avec la marmite où elle venait de faire cuire la soupe. Alors, il ressortit à la poursuite de l'homme et lui cria de loin :

— Laisse-moi prendre au moins une taghmissa, seulement une taghmissa (ce mot se dit pour une bouchée de pain qu'on trempe dans la sauce, au bord du plat. On comprend le jeu de mots scabreux...)

— Pas de danger ! cria l'autre de loin, et pensant toujours au manche du *qandil*... Si tu m'attrapais, tu me le ferais entrer jusqu'au fond...

☽⟵☾

Un jeune homme éconduit par une vertueuse femme mariée (il y en a peut-être plus qu'on ne pense) voulut se venger.

Il se lia d'amitié avec un jeune garçon serviteur du mari de la cruelle et réussit ainsi à entrer dans leur maison pendant une absence des deux époux.

Sur leur lit, il cassa un œuf, y laissant tomber le blanc, et avalant lui-même le jaune.

Quand le mari rentra, il aperçut le liquide suspect sur le lit, et s'écria :

— Par Allah ! c'est de la semence d'homme ! Ma femme est donc une effrontée adultère...

Il se jeta sur son épouse et s'apprêtait à l'égorger malgré ses protestations et les conseils de modération des voisins accourus, qui la connaissaient pour une femme vertueuse, quand le jeune serviteur, ayant observé le liquide en question, prit une poêle à frire, le mit dedans, plaça le tout sur le feu et en fit goûter à tout le monde, prouvant ainsi que ce n'était que du blanc d'œuf.

)•(

On raconte qu'Imroul Qaïs avait juré de n'épouser qu'une femme qui lui répondrait d'une manière satisfaisante à la question : « Qu'est-ce que huit, quatre et deux ? »

Toutes répondirent : « C'est quatorze. » Mais Qaïs n'était pas satisfait.

Un jour, il posa cette question à la fille d'un Arabe du désert qu'il rencontra en voyage.

— Huit, ce sont les pis de la chienne, répondit l'adolescente ; quatre, ce sont ceux de la chamelle, et deux, les seins de la femme.

— A la bonne heure, dit Qaïs, qui la demanda aussitôt en mariage.

)•(

Le sage Lokman vit un jour un homme commettre l'adultère avec une femme de la tribu des Bnou Kerker.

Le mari rentrant à l'improviste, la femme infidèle cacha son amant dans un coffre.

Comme la tribu se remettait en marche, l'épouse demanda à son mari de porter sur sa tête le coffre où était l'homme et qu'elle disait plein de ses parures et vêtements.

Au bout de quelque temps de route, l'amant ne put se retenir de pisser et l'urine coula sur la tête du mari.

— Qu'est-ce que cette eau qui coule ? fit celui-ci.

— J'ai mis là-dedans mes flacons d'eau de roses et mes parfums, dit la femme. L'un d'eux a dû se casser...

— C'est salé... constata le mari.

Et il laissa tomber le coffre qui se brisa.

L'amant en sortit alors et s'enfuit à toutes jambes ; mais on le rattrapa et on le conduisit à Lokman, dont la réputation de sagesse était grande, pour juger l'affaire.

— Faites-lui porter ce qu'elle a fait porter à son mari, déclara Lokman qui avait vu de ses yeux l'adultère commis la veille.

On remit donc l'amant dans un coffre qu'on attacha avec des cordes à la tête de l'épouse infidèle et qu'on lui fit porter jusqu'à ce qu'ils mourussent tous deux.

☽◆☾

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! a dit le poète...

Le grand Sultan marocain de la dynastie des Almoravids, Youssef ben Tachfin, entendit un jour trois hommes qui faisaient des vœux.

— Plût au ciel, disait l'un, que j'eusse les trésors du Sultan !

— Que j'aimerais, disait l'autre, habiter dans le palais de Sidna !

Et le troisième disait :

— Si seulement j'avais sa femme !

Homme d'esprit, Youssef ben Tachfin fit venir ce troisième homme, et l'invita à manger : il lui fit servir dix marmites différentes, pleines, toutes, du même ragoût de mouton.

Puis il lui demanda laquelle il préférait.

— Qu'Allah prolonge ton règne ! répondit l'homme. Elles ont toutes absolument le même goût. Il n'y a aucune différence.

— Eh bien ! fit le Sultan, il en est de même des femmes : elles ont toutes le même goût et l'une vaut l'autre.

)-(

Quand le roi saint Louis fut fait prisonnier en Egypte, l'une des principales causes de l'échec de sa croisade fut la débauche de ses officiers et des soldats de son armée.

Les seigneurs francs se constituaient de véritables harems, remplis de belles esclaves, et le commun des soldats, « se prist aux foles femmes », déclare Joinville.

Le roi, rendu à la liberté, congédia plusieurs officiers de sa maison, qui « tenaient leur bordiau » à un jet de pierre seulement de sa tente.

Un jour, à Césarée, il jugea le cas d'un chevalier surpris au bordel. Le coupable eut à choisir entre deux châtiments : ou bien quitter honteusement l'armée en abandonnant son cheval et son armure ; ou bien être promené en chemise, une corde liée aux « genetaires » (genitoires), par la ribaude, sa complice, à travers tout le camp.

Il préféra la première solution.

)-(

Une jeune fille de Bagdad allait tous les matins acheter aux souks de la viande de boucherie, des *glaoui* (testicules) de moutons châtrés, des amandes, du miel, des oignons, des pois chiches, des cacahuètes, des œufs, etc., toutes nourritures qui passent pour exciter le pouvoir génésique.

Elle louait alors un portefaix, et lui faisait porter chez elle ses emplettes. Mais, arrivée à la porte de sa maison, elle priait le portefaix de se laisser bander les yeux, lui faisait ainsi descendre les marches d'un escalier et déposer sa charge dans un sous-sol dont il ne sortait que toujours les yeux bandés.

Intrigué, l'homme voulut un jour savoir de quoi il s'agissait, et réussit à rentrer dans cette pièce à l'insu de la jeune fille. Il attendit quelque temps caché dans un coin et ne fut pas médiocrement étonné de voir l'adolescente entrer avec un grand singe, s'étendre avec la bête sur un divan et s'accoupler avec elle.

A plusieurs reprises le singe fondit sur elle qui manifestait de grands transports de plaisir, poussait des gémissements d'amour et faisait toutes sortes de contorsions et mouvements amoureux. Le portefaix, caché, compta que l'animal posséda jusqu'à dix fois de suite l'adolescente.

A la fin, tous deux épuisés, anéantis, tombèrent sur le divan, comme morts.

Indigné, le portefaix tira de sa ceinture un couteau et tua le singe. La jeune fille se réveilla, poussa des cris d'horreur et répandit des torrents de larmes.

Elle finit par lui expliquer qu'elle ávait été, dans sa toute jeunesse, violée par un nègre, esclave de son père, qui l'avait habituée aux transports les plus bouillants, si bien qu'elle ne pouvait rester une heure sans que son jardin intime fût copieusement arrosé par la semence humaine. Le nègre étant venu à mourir à la tâche, la jeune fille n'avait pu trouver qu'un singe pour le remplacer.

On raconte que le portefaix remplaça le singe, mais que, bientôt épuisé, il eut recours aux offices d'une vieille femme habile à confectionner des philtres. Celle-ci injecta, dans le vagin de l'adolescente insatiable, certaine préparation qui en fit sortir deux anguilles, lesquelles étaient nées des copulations du nègre et du singe et étaient la cause de son inassouvissement.

⊃⊷⊂

Un professeur ignorant dit un jour au cours de sa leçon :

— ... Tel était le nom du loup qui dévora Joseph (en parlant de l'histoire rapportée par la Bible et le Coran).

— Mais Joseph, lui objecta quelqu'un, n'a pas été mangé par un loup. Ce sont ses frères qui ont voulu le faire croire à Jacob.

— Alors, reprit-il, c'est le nom du loup qui n'a pas dévoré Joseph.

⊃⊷⊂

Sous le calife El Mamoun, un homme se prétendit ami de Dieu comme Ibrahim (Abraham).

Le calife le fit venir et lui dit :

— Le Coran rapporte qu'on jeta Ibrahim dans un grand feu et que le feu l'épargna. Nous allons faire de même pour toi.

— J'aimerais mieux un autre miracle, dit l'homme.

— Veux-tu faire celui de Mousa (Moïse) qui transforma son bâton en serpent et ouvrit un passage à pieds secs au milieu de la mer ?

— Autre chose.

— Les miracles de Sidna Aïssa (Jésus) qui ressuscitait les morts ?

— Justement, s'écria l'homme. Cela me convient. Je vais couper la tête de ton vizir et je le ressusciterai aussitôt.

— Je crois en toi, s'empressa de proclamer le vizir. Inutile de faire l'épreuve.

☽⟡☾

Goha vit à la table d'un avare un plat composé d'une poule avec un peu de sauce et quelques patates. Chaque jour on servait la poule ; l'avare mangeait les patates, trempait son pain dans la sauce et faisait remporter le plat avant qu'on eût touché à la viande.

— Par Allah ! dit Goha. Cette poule a l'existence plus longue après sa mort que pendant sa vie !

☽⟡☾

Un soldat de la Garde d'un Sultan gagea avec ses camarades, un soir d'ivresse, de donner un baiser à la favorite de son maître.

Celle-ci l'apprit, fit arrêter le soldat et le reçut dans une chambre pendant cinq jours. A chaque repas on lui faisait manger le même mets, la première fois sur un plat de bois, la seconde sur un plat d'étain, la troisième sur un plat de faïence, la quatrième sur un plat d'argent, la cinquième sur un plat d'or.

Alors la Sultane vint le voir et lui demanda quelle portion lui avait plu davantage.

— Elles avaient toutes le même goût, répondit-il.

— Eh bien ! dit la reine, il en est de même des baisers : ceux des reines n'ont pas plus de goût que ceux des autres femmes...

☽⟡☾

Les gens de Homs passent pour être tout à fait idiots.

Un voyageur, visitant un jour cette ville, vit une famille en larmes autour d'un petit enfant qui avait entré sa main dans une outre étroite pleine de noi-

settes et ne pouvait plus la retirer tant elle était pleine de ces fruits. Il ne voulait pas les lâcher.

— Que faut-il faire ? disait la mère.

— Il n'y a qu'à lui couper la main, déclara le père en gémissant...

— Laissez-moi faire, dit alors le voyageur en intervenant. Lâche les noisettes, poursuivit-il en s'adressant à l'enfant.

— Je veux les manger, pleura celui-ci.

— Lâche-les, et je te donnerai ensuite tout ce qu'il y a dans l'outre.

— Jure-le-moi sur la tête du Prophète, exigea l'enfant.

Le voyageur jura. L'enfant put retirer sa main. L'on vida l'outre et il mangea les noisettes.

Tout le monde poussa des cris de joie, s'extasia devant le génie de l'étranger qui reçut un cadeau.

— Nous n'aurions jamais trouvé cela sans toi, lui dit le père de famille...

☽◦☾

Brouzi est tellement menteur qu'il croit parfois à ses propres inventions.

Un jour il dit à des jeunes gens de son village :

— Allez au village voisin ; il y a une noce et vous ferez un bon repas.

Puis quand ils furent partis, il les suivit lui-même pour ne pas perdre sa part du festin...

☽◦☾

Un jour que le calife Haroun Ar Rachid était de bonne humeur et venait de boire quelques coupes de vin avec Abou Nowas, il dit à celui-ci :

— Par Allah ! mon cher Abou Nowas, je veux te

récompenser de la peine que tu prends à me distraire, et te nommer à un haut emploi. Je t'institue chef suprême de tous les entremetteurs du royaume.

Sans se gêner, le poète répliqua du tac au tac :

— En ce cas, ô émir des croyants, comme je connais tes goûts, je me mets tout de suite à ta disposition.

Furieux, le calife fit aussitôt venir son porte-glaive, l'eunuque Masrour, lui ordonna de déshabiller Abou Nowas, de lui passer un licou, de lui mettre un bât d'âne sur le dos, de lui enfoncer une plume d'autruche dans le derrière en guise de queue, et de le promener ainsi à travers tout le palais pour être la risée des sultanes et des esclaves, puis de lui couper la tête et de l'apporter sur un plateau.

Masrour répondit par l'ouïe et par l'obéissance et promena l'infortuné poète à quatre pattes.

Cependant, toutes les favorites, qui aimaient généralement Abou Nowas pour sa drôlerie, son talent et sa bonne humeur, s'apitoyèrent sur son sort et demandèrent sa grâce au calife.

Ce dernier alla retrouver Masrour et Abou Nowas au moment où celui-ci avait terminé sa promenade dérisoire et devait être décapité, mais ne se montra pas à eux et resta caché derrière une portière.

A ce moment, passait le vizir Giafar, qui, voyant Abou Nowas couvert du bât de l'âne, lui demanda quel crime il avait bien pu commettre.

— Je n'ai pas commis de crime, répliqua le poète. J'ai simplement réjoui le calife qui, pour me remercier, m'a donné sa plus belle robe.

Haroun Ar Rachid, entendant cette répartie, ne put s'empêcher d'éclater de rire. Il gracia le poète, qu'il n'avait d'ailleurs jamais eu l'intention de faire exécuter réellement et lui fit un beau cadeau.

HISTOIRES ARABES

)⸺(

A Damas, jadis, la fille d'un grand vizir était fantaisiste et dévergondée, quoique vierge, et aimait à exciter les hommes.

Un jour, elle envoya une vieille entremetteuse racoler un homme du peuple, bel et fort, mais naïf, auquel elle offrit un déjeuner, tandis que trois belles adolescentes, ses suivantes, faisaient de la musique.

Après avoir pincé, mordillé, taquiné de toutes façons son hôte, la fille du vizir lui dit :

— Je veux me donner à toi ; mais je n'aime pas les barbes piquantes. Il faut auparavant te raser complètement.

Se raser la barbe est déshonorant, mais l'homme dut s'exécuter.

Puis elle lui demanda de se mettre nu et de danser au son des instruments dont jouaient les adolescentes.

L'homme se faisait prier ; mais elle commença alors à se déshabiller elle-même, se colla à son corps, lui chatouillant les parties les plus intimes, ce qui mit notre homme hors de lui et résigné à tout subir pour la posséder.

Alors, la vieille maquerelle lui farda le visage comme une putain, lui noircit les yeux de khol, le déshabilla, lui enfonça un navet dans le derrière, et lui dit :

— Quand tu auras dansé ainsi travesti, tu te mettras à courir après ma jeune maîtresse. Telle est son habitude, son caprice et son goût. Si tu l'attrapes, tu jouiras à ton gré de son beau corps.

Après avoir regardé notre homme danser dans cette situation, cependant que les suivantes se tordaient de rire, la fille du vizir se déshabilla elle-même, se plaça devant l'homme éperdu et se mit à courir à travers toute la maison.

Il la poursuivait, le zeb érigé devant lui. Après avoir tourné autour de la pièce, la jeune fille prit une galerie, entra dans plusieurs chambres successivement, et l'homme, dont le zeb s'érigeait à la folie, courait, haletant, derrière elle.

Soudain, à un détour, elle disparut. L'homme ouvrit une porte par laquelle il la croyait sortie, et voilà qu'il se trouva en pleine rue, tout nu et le membre érigé, au milieu de gens stupéfaits, qui le prirent pour un fou ou un ivrogne, le rouèrent de coups, le couvrirent de huées et le conduisirent au pacha qui lui fit donner cent coups de bâton sur la plante des pieds.

☽◇☾

Un avare ne mangeait que la nuit. On lui en demanda la raison.

— J'y trouve, répondit-il, toutes sortes d'avantages. Tout le monde dort, je suis à l'abri des convives importuns, des pique-assiette et des mendiants. Enfin, les mouches dorment aussi et ne viennent pas partager mon repas.

☽◇☾

Amar et Mohand sont rivaux et veulent épouser la même jeune fille.

— Ne l'épouse pas, dit un jour Amar à Mohand. Elle est indigne de toi. J'ai vu un homme l'embrasser.

Ayant ainsi écarté son rival, il épousa lui-même la jeune fille en question.

— Comment ! lui dit Mohand. N'avais-tu pas vu un homme l'embrasser?

— Oui, mais c'était son père.

☽◆☾

On demanda un jour à Goha de faire un sermon.

Il monta en chaire et dit :

— Savez-vous, mes frères, ce que j'ai à vous dire ?

— Non ; nous n'en savons rien.

— Alors, vous êtes ignorants comme des bêtes. Allez vous instruire et je vous prêcherai quand vous serez devenus plus intelligents.

Quelque temps après, on l'obligea à monter encore en chaire.

— Savez-vous, dit-il, ce que je vais vous dire ?

— Oui, répondirent quelques-uns ; nous le savons.

— Alors, déclara Goha, que ceux qui le savent le disent à ceux qui l'ignorent. Pour moi, il est inutile que je parle.

☽◆☾

La mère de Goha encore enfant, allant à une noce, lui recommanda de bien garder la porte de leur maison.

Goha s'assit sur le seuil et resta quelque temps ainsi. Puis, s'ennuyant, il sortit la porte de ses gonds, l'emporta sur son dos et alla jouer avec des camarades.

Des voleurs, pendant ce temps, dévalisèrent la maison.

En rentrant, la mère constata le vol et gronda son fils qui revenait justement en rapportant la porte.

— Que me reproches-tu donc ? fit Goha. C'est de ta faute à toi. Tu m'as dit de garder la porte. Je l'ai fait. La voici. Si tu m'avais recommandé de surveiller le mobilier, je l'aurais fait aussi bien.

☽-☾

Un avare, chaque fois qu'il touchait une pièce d'argent quelconque, lui faisait ce discours :

— O pièce, jolie petite pièce ! Que de voyages tu as faits ! que de terres tu as traversées ! que de naufrages tu as supportés et que de dangers tu as courus depuis que tu es en circulation ! Mais avec moi, grâce à moi, te voici désormais en sûreté. Tu vas enfin te reposer.

Et il l'enfouissait dans son coffre.

☽-☾

Nasr eddin Khodja, qui prétendait à la sainteté, mis en demeure de faire un miracle, ordonna à un arbre de venir à lui.

L'arbre ne bougea pas.

Alors le Khodja se leva et marcha vers le palmier en question.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-on.

— Les saints n'ont ni orgueil, ni obstination, déclara-t-il. Puisque l'arbre ne vient pas à moi, je vais à l'arbre.

☽-☾

— Veux-tu me prêter vingt dirhems, demande Ahmed à Majoub, avec un mois de délai pour te les rendre ?

— Je veux bien, répond Majoub, te donner la moitié de ce que tu me demandes.

— Donne toujours, dit Ahmed, pensant recevoir dix dirhems.

— Tu me demandes deux choses, dit alors Majoub, de l'argent et un délai. Je te donne le délai.

☽⟜☾

Un homme vit un jour un maître qui était tout seul dans son école.

— Où sont les élèves? demanda-t-il.

— Dans la cour, en train de se battre, dit le maître.

— Je vais aller les voir.

— Je ne te le conseille pas.

— Pourquoi donc ?

— Ou bien alors, crie-leur auparavant ton nom ; car s'ils te prenaient pour moi, ils t'accableraient aussitôt de pierres et se jetteraient sur toi pour te gifler.

☽⟜☾

La princesse Zobeida, cousine et femme légitime de Haroun Ar Rachid, était fort jalouse... et l'on sait combien le calife de Bagdad aimait les jolies adolescentes dont il avait un millier comme concubines dans son harem.

Un jour son fils acheta une très jolie adolescente d'une quinzaine d'années dans l'intention de lui en faire cadeau. Mais Zobeida, ayant appris la chose, la racheta au prince et la fit enfermer dans un pavillon solitaire pour que le calife ne la vît pas.

Or, une nuit qu'il avait la poitrine rétrécie par l'ennui et les soucis du pouvoir, Haroun se promenant seul à travers les cours et les pavillons du palais, entra par hasard dans celui où était l'esclave en question.

Il fut émerveillé de voir, dormant sur un lit, une beauté qui éclipsait celle de la lune en son plein et dont la chevelure défaite était le seul voile.

Charmé, le calife déposa un léger baiser sur les yeux de la belle que ce frôlement suffit à réveiller.

Il l'interrogea, elle raconta son histoire, et le calife

résolut de coucher cette nuit-là avec elle. Mais auparavant, il lui demanda de jouer quelques airs de luth, ce qu'elle fit avec le plus grand talent, sur vingt et un différents modes.

Ravi à la limite du ravissement, Haroun fit apporter des coupes de vin et envoya chercher le poète Abou Nowas pour l'entendre improviser des poèmes et mettre en vers cette aventure. Son ennui s'était dissipé et il se promettait une délicieuse soirée.

Un eunuque alla chercher Abou Nowas qui n'était pas chez lui. Après avoir parcouru tous les cabarets et lieux mal famés de Bagdad, il découvrit le poète plus qu'à moitié ivre dans un bouge.

— Le calife, lui dit-il, t'ordonne de venir sur-le-champ au palais.

— Comment veux-tu que je vienne, dit alors Abou Nowas, quand je suis retenu ici en otage par un jeune garçon ?

En effet, le poète, grand amateur d'éphèbes, venait de coucher avec un mignon et, n'ayant pas d'argent pour payer, avait constitué sa propre personne comme caution jusqu'à l'acquittement de sa dette.

L'eunuque demanda à voir l'éphèbe qui apparut vêtu d'une tunique blanche. Alors, saisi d'inspiration, Abou Nowas improvisa des vers dans lesquels il comparait la blancheur de l'habit à celle du corps gracile du giton, qui retira alors sa tunique blanche et apparut vêtu de rouge.

Il s'est montré vêtu de rouge comme ses procédés cruels, chanta alors le poète, *rouge comme ses joues, anémones teintes, semble-t-il, du sang de nos cœurs.*

Alors le jeune homme, retirant sa tunique rouge, se montra nu dans une tunique de soie noire qui dessinait sa taille cambrée ceinturée de soie verte.

Et Abou Nowas déclara :

Ah ! Je le vois maintenant : noirs sont tes vête-

ments et noire ta chevelure, noirs sont tes yeux et noire ma destinée: c'est noir sur noir, et noir sur noir encore !

Excusant le poète, en contemplant la beauté de l'éphèbe, l'eunuque retourna au palais, raconta la chose à Haroun Ar Rachid qui lui remit cinq cents dirhems pour aller dégager Abou Nowas. L'eunuque, soutenant de son bras le poète encore pris de vin, le conduisit enfin au calife qui le présenta à sa nouvelle concubine.

Voyant celle-ci légèrement vêtue de satin et la figure couverte à peine d'un voile transparent, Abou Nowas se sentit immédiatement dégrisé et saisi par l'inspiration poétique.

Satisfait de ses vers, Haroun Ar Rachid lui intima l'ordre de boire à lui seul toute une grande coupe de vin d'un seul coup.

Puis il fit signe à la jeune fille de lui jouer un tour en lui subtilisant la coupe. Elle la cacha sous sa robe. Alors le calife ordonna au poète de boire de nouveau.

Mais Abou Nowas s'était aperçu du larcin, malgré son ivresse, et improvisa sur-le-champ cette strophe :

Quelle étrange aventure est l'aventure qui vient de m'arriver ! Une honnête jeune fille se transforme en voleuse et me vole la coupe pour la cacher en un endroit que je ne nommerai pas, par respect pour notre maître le calife, dans un endroit secret où je voudrais bien moi-même me cacher.

Mousa, qui n'est pas très intelligent, prend part à une expédition contre une tribu ennemie. Le rezzou est battu, et ce qui reste obligé de se cacher dans

une forêt. Mousa grimpe sur un arbre et ses compagnons font de même.

L'un d'eux a le tort d'ouvrir la bouche. Attirés par le bruit, les poursuivants le découvrent et le tuent à coups de flèches.

Alors Mousa s'écrie tout haut :

— S'il avait gardé le silence, on ne l'aurait pas découvert et il serait encore en vie. O ma langue, tiens-toi bien et ne dis mot...

Ces paroles naturellement font découvrir sa cachette et il est tué lui aussi.

☽✦☾

— Si tu devines ce que j'ai dans ma manche, dit Ahmed à Bahloul, je te le donnerai, et tu pourras en faire une omelette.

— Fais-moi une petite description, dit Bahloul.

— C'est blanc au dehors et rouge au dedans.

(Il avait trois œufs dans sa manche).

— Je devine ce que c'est, s'écrie alors l'idiot. Ce sont des navets creusés et farcis de carottes...

☽✦☾

Goha veut vendre une vieille jarre.

— Elle est trouée et ne vaut plus rien, lui dit-on.

— Par Allah ! réplique-t-il, elle ne coule pas du tout : ma femme y mettait du coton et rien n'en tombait.

☽✦☾

Un [illegible] prétendait qu'il ne craignait pas plus d'être attaqué par un ennemi que par cent.

— Il a raison, dit quelqu'un, car il fuit devant un seul homme, comme il fuirait devant cent.

Une femme se plaignit un jour à ses parents des relations adultères que son mari avait avec sa servante.

— Ma femme est noire, dit le mari pour se justifier ; la servante est encore plus noire : j'ai la vue faible et, dans l'obscurité de la nuit, il peut m'arriver de confondre et de prendre ce qui est sous ma main.

Un poète fut atteint d'hydropisie. En entendant cela, un de ses rivaux s'écria :

— Sans doute a-t-il avalé ses vers.

Un marchand du Caire était fort riche, mais encore plus avare qu'il était riche, et dur pour les pauvres.

Un jour, un mendiant vint demander l'aumône à sa porte au nom de Moulay Abdelkader el Djilani, le grand saint de Bagdad, de divers autres saints, et d'Allah.

Le marchand l'entendit et dit à l'un de ses nombreux serviteurs :

— Mâmoun, dis à Mbarek, dis à Mousa, dis à Tahar, de dire à Majoub de dire à ce mendiant : Dieu t'assiste ! (Formule pour écarter un mendiant sans rien lui donner).

Levant alors les mains au ciel, le pauvre s'écria :

— Ya Rebbi, Seigneur Dieu, dis à ton ange Gabriel, de dire à Mitkhail, de dire à Dardaiel, de dire à Asrafil, de dire à Azraïl, l'ange de la mort, de saisir l'âme de cet avare !...

)-(

Un homme conduit un âne chargé d'orge, nourriture habituelle des ânes.

Trois personnes, assises sous un arbre au bord de la route, lui crient pour se moquer de lui :

— Où sont ces deux (ânes)?

Mais il leur clôt le bec en répondant :

— Ils vont porter de l'orge pour ces trois...

)-(

Si Djeha dit à un avare :

— Pourquoi ne m'invites-tu jamais?

— Parce que, dit l'avare, tes bouchées sont trop grosses et que tu les avales trop vite.

— Voudrais-tu donc, fit Djeha, que je fasse une génuflexion entre chaque bouchée ?

)-(

Il apporta un jour à sa femme un morceau de viande en lui demandant comment elle pourrait l'apprêter.

— Avec de la bonne viande, dit-elle, on peut faire toute espèce de choses.

— Eh bien ! dit-il, fais-m'en cuire toute espèce de choses.

)-(

Un pique-assiette, passant devant un groupe de gens en train de manger, s'assit sans façon au milieu d'eux pour partager le repas.

— Connais-tu donc l'un d'entre nous ? lui demandèrent-ils, ahuris de son aplomb.

— Oui, dit-il sans se déconcerter et en montrant du doigt la nourriture.

)◦(

La jeune Maimouna est assez jolie mais fort sotte et ignorante. Elle se laissa faire, un jour, un enfant, à l'insu de ses parents.

Quand le moment vint d'accoucher, se sentant le ventre lourd et douloureux, elle se rendit aux cabinets et mit au monde un bébé qui se mit aussitôt à crier.

— O maman ! courut-elle aussitôt, toute effrayée, dire à sa mère, est-ce qu'un excrément peut crier ?

)◦(

Joha, contrefaisant l'idiot, entra chez un meunier et se mit, tout en faisant des extravagances, à remplir de farine un sac qu'il avait sur lui.

— Pourquoi fais-tu cela? lui demanda-t-on.

— Parce que je suis un idiot, répondit-il.

— Pourquoi donc alors ne mets-tu pas plutôt de la farine à toi dans les sacs des autres ?

— Parce que, alors, je serais un double idiot !

)◦(

Un débiteur fut traîné un jour devant le cadi par son créancier qui déclara :

— Il me doit cinq cents dirhems.

— Est-ce vrai? demanda le juge.

— C'est vrai, dit le débiteur. Mais je n'ai pas d'argent liquide. J'ai une maison de grande valeur. Donnez-moi un délai pour la vendre, et je paierai ma dette.

— Il ment, s'écria alors le créancier. Il n'a au-

cune maison, aucun bien. C'est un individu insolvable et il cherche une échappatoire.

— Tu entends, seigneur cadi ? s'écria le débiteur à ces mots. Il vient lui-même de me proclamer insolvable.

— Tu as raison, dit le cadi.

☽⬩☾

— J'ai rêvé cette nuit, dit Tahar à Majoub, que j'étais tout couvert d'ordures et toi de miel.

— Cela te convient bien, se moque Majoub. Cela prouve que tu ne vaux rien et que je suis, moi, un excellent garçon.

— Halte-là, fait Tahar. Ecoute la fin de mon rêve.

— Eh bien ?

— Je te léchais, et toi aussi tu me léchais, ce qui montre bien tes goûts orduriers.

☽⬩☾

Si Djeha creusait un trou dans un champ.

— Que fais-tu là? lui demanda quelqu'un.

— J'ai enterré l'autre jour une bourse d'argent par ici. Mais je n'arrive pas à la retrouver. Quel malheur !

— N'avais-tu point pris un repère ?

— Certes, je n'y ai pas manqué : j'ai pris comme repère un nuage qui se trouvait juste au-dessus de l'endroit.

☽⬩☾

Un homme de Bagdad était si criblé de dettes que le cadi défendit de rien lui prêter et le déclara insolvable.

Pour que nul n'en ignorât, on fit promener

l'homme sur un mulet à travers toutes les rues de la ville, avec un crieur qui annonçait la décision du cadi.

Le tour achevé, et l'homme descendant du mulet, le muletier lui dit :

— O un tel, paie-moi maintenant la location de mon mulet.

— Imbécile ! répliqua l'autre. Que venons-nous donc de faire... Ne viens-tu pas toi-même de me proclamer insolvable et irresponsable aux quatre coins de la ville?

☽⬩☾

Un nomade saharien passe à chameau dans une ville devant l'échoppe d'un savetier.

Celui-ci, alors, pour se moquer de l'homme qui est perché si haut, lui crie :

— Eh ! l'ami ! quelles nouvelles des anges du ciel ?

— Ils disent, répliqua le Saharien, qu'Allah maudit tous les savetiers...

☽⬩☾

Un homme se déclarait prophète.

— Vers qui donc as-tu été envoyé? lui demanda le Sultan après l'avoir fait arrêter.

— On ne m'a laissé voir personne, répliqua-t-il. Le matin j'ai été envoyé et, à midi, j'étais déjà arrêté.

☽⬩☾

Allah créa une montagne si haute qu'elle semblait toucher le ciel.

La montagne s'enorgueillit. Alors le Tout-Puissant créa un serpent qui s'enroula autour d'elle de cent plis.

L'orgueil étant entré dans le cœur du serpent gigantesque, Allah envoya un crapaud si grand que le serpent tenait dans son oreille. Puis comme le crapaud s'enflait de vanité, il créa un fleuve si large que le crapaud dut mettre un an pour le traverser. Le fleuve péchant lui aussi par orgueil en se voyant si énorme, un ange fut envoyé s'y laver : l'eau du fleuve entier suffisait à peine pour débarbouiller la moitié de sa figure...

Alors un autre ange, pour lui fournir du liquide, cracha sur lui, et d'un seul jet de salive l'inonda complètement, tout en proclamant :

— Je ne suis qu'une des infimes créatures d'Allah...

☽⇔☾

Un Arabe avait une vieille paire de babouches qu'il désirait vendre et dont personne ne voulait.

Il cacha sous le talon, d'une façon assez apparente, un douro d'argent, et se présenta chez un fripier juif, lui offrant de lui vendre ses babouches. En les examinant, le juif s'aperçut de la présence du douro. La paire ne valait pas plus de quarante sous. Il en offrit un douro, pensant qu'il l'aurait pour rien, puisqu'elle contenait déjà une pièce de cette valeur.

L'Arabe accepta, prit l'argent et sortit. Mais avant d'avoir fait trois pas, il revint et dit :

— Regarde donc si je n'ai rien laissé dans la babouche. Il me semble que j'y ai oublié quelque chose.

On trouva en effet la pièce que le juif dut rendre...

C'est une joie pour un Arabe — assez rare d'ailleurs — et presque une œuvre pie que de rouler un juif.

☽◆☾

Goha se dispose à aller acheter un âne au souk. Il prend de l'argent et sort en disant :

— Je vais acheter un âne au souk.

— Il faut dire : *Inchallah !* (S'il plaît à Dieu !) comme on doit toujours faire, lui dit un ami.

— J'ai l'argent dans ma bourse et il y a des ânes au marché, dit Goha sans piété. Je suis certain de ramener mon âne.

Mais en route, on lui vole son argent. Il rentre furieux et, rencontrant son ami, lui crie :

— Je suis allé au souk, inchallah! On m'a volé mon argent, inchallah! Je n'ai pas acheté d'âne, inchallah! La malédiction sur toi, inchallah!

☽◆☾

Un roi cruel du Tamaristan avait tyrannisé son peuple et mis à mort un grand nombre de gens.

Fatigué de son joug sanglant, son peuple le détrôna.

— Voilà ce qui t'arrive, lui dit alors quelqu'un, pour avoir tué tant de gens parmi tes sujets.

— Pas du tout, répliqua-t-il; c'est parce que je n'en ai pas tué assez.

☽◆☾

Un bègue marchandait le prix d'une fourrure qu'il voulait acheter pour s'en couvrir l'hiver.

— L'hiver sera passé, lui dit quelqu'un en l'entendant répéter les syllabes de chaque mot et s'embrouiller, avant que tu aies fini ta phrase.

)⇔(

Joha acheta un jour une douzaine d'aubergines et en apporta à sa femme.

Celle-ci avait un amant. Surprise avec lui, elle l'enferma dans la cave où étaient aussi les aubergines. L'homme en mangea une.

Joha descendit à la cave, trouva onze aubergines seulement, et un homme qui se dissimulait dans un coin.

— Qui es-tu et que fais-tu là? lui dit-il.

— Je suis, dit l'amant déconcerté, la dernière des aubergines. Un sortilège pèse sur moi.

— Coquin de marchand! s'écria Joha.

Et prenant l'homme par l'oreille, il le conduisit au fruitier, reprochant à celui-ci de lui avoir vendu une aubergine enchantée.

Devinant de quoi il s'agissait le marchand secoua un peu rudement l'amant et lui dit d'un ton sèvère :

— Coquin! Je t'y reprends encore! Combien de fois pourtant ne t'ai-je pas dit de rester dans le compte des navets et non dans celui des aubergines...

Et il remit une autre aubergine à Joha satisfait.

)⇔(

Un homme qui avait la barbe et les cheveux blancs demandait ses faveurs à une jeune femme.

Celle-ci lui dit :

— Sache que j'ai des cheveux blancs sur la tête.

Ce qui découragea le vieillard.

Alors elle déclara :

— Je ne disais pas vrai. Je suis jeune et j'ai les cheveux noirs comme la nuit. Mais je t'ai ainsi fait comprendre que je n'aimais pas chez toi ce que tu n'aimes pas chez les autres.

)•(

— Qui aimes-tu ? demanda un jour une jeune coquette à l'un de ses adorateurs.

Celui-ci, pour toute réponse, galamment, lui envoya un miroir.

)•(

Bahloul conduit une nuit son âne par des sentiers difficiles éclairés par la lune. Il rencontre un gué.

L'âne se met à boire dans l'eau de la rivière. Un nuage voile un instant la lune.

— Voilà mon âne qui a bu la lune ! fait Bahloul épouvanté... Veux-tu bien la rendre tout de suite, pour que je ne me casse pas les reins sur la route obscure, crie-t-il alors à sa bête en la rouant de coups.

Le nuage passe, la lune reparaît, et l'idiot se réjouit d'avoir sauvé la lune.

Mais un nouveau nuage couvre l'astre des nuits. Bahloul, exaspéré, la réclame à son âne avec tant de coups de bâton qu'il le tue.

Il prend alors les sacs dont était chargée la bête et, constatant que la lune brille de nouveau, est tout fier d'avoir épargné au monde une telle calamité !...

)•(

Bahloul est complètement idiot. Il se rend au marché et achète de la graisse. Puis, rentrant par son champ, il trouve la terre sèche.

— La terre de mon champ est bien sèche, il faut la graisser, se dit-il.

Et il use toute sa graisse à cela...

Le lendemain il sort avec sa femme en emportant de la semoule pour faire le couscous.

Ils rencontrent un étang.

— Voici une belle marmite, déclare Bahloula, pour faire mon couscous.

Et elle se met à délayer la semoule dans la mare, et se noie.

— Ma femme tarde bien. Elle doit être en train de manger seule tout le plat. Allons la rejoindre avant qu'elle ait terminé, se dit alors Bahloul, qui entre dans l'étang et se noie lui aussi...

Une jeune paysanne berbère, Yto, était aimée de trois garçons, Moha, Amar et Mohand. Mais elle n'exauçait pas leurs vœux. Les trois garçons étaient d'ailleurs amis et ne se doutaient pas qu'ils étaient rivaux l'un de l'autre.

Un jour, la fille voulut leur jouer un tour et mettre à l'épreuve leur obéissance à ses caprices.

Elle ordonna à Moha d'aller, pour l'amour d'elle, se placer une nuit, près du cimetière, sur la planche où l'on met les morts pour aller les enterrer. A Amar elle dit de se vêtir d'un linceul et de prendre la planche et le cadavre; et elle commanda à Mohand de se trouver à la même heure au cimetière, vêtu, lui aussi, d'un linceul. Tout cela à l'insu les uns des autres.

Ils obéirent. Quant Mohand arriva, il aperçut un blanc fantôme qui emportait un mort. Amar et Moha ne furent pas moins effrayés en le voyant arriver dans son blanc suaire comme un revenant.

Ils eurent une frayeur épouvantable mais bientôt ils finirent par s'apercevoir qu'ils avaient été joués

par la jeune fille, et jurèrent de se venger en couchant avec elle.

Comment y parvenir?

— Laissez-moi faire, dit Mohand. Je vais m'habiller en derviche pèlerin et je demanderai l'hospitalité dans sa famille. Quant à vous, placez-vous alors près de sa maison avec un panier de provisions au bout d'une corde.

Ainsi fit-il. La famille de la belle Yto fut heureuse d'accueillir un saint homme et lui offrit de partager son repas.

— Je n'en ai pas besoin, leur dit le faux derviche. Dieu me fait la grâce de me donner lui-même mon dîner chaque jour, en me l'envoyant du haut du ciel quand je le demande.

Au même instant, ses complices, grimpés secrètement sur la terrasse de la maison, faisaient descendre, dans la cour intérieure, le panier chargé de mets.

Emerveillés, les naïfs paysans se jetèrent aux genoux de ce grand *ouali* (saint).

— N'es-tu pas marié? lui demandèrent-ils après le repas.

— Non, répondit-il. Pas encore. Dieu m'a promis que la première femme avec laquelle je coucherais mettrait au monde un futur khalife qui serait la gloire de l'Islam. Mais je n'ai pas encore trouvé femme qui en fût digne.

Stupéfaits, ils finirent par leur offrir leur fille, Yto. Il accepta, dressa un faux acte de mariage en déclarant qu'un saint comme lui n'avait pas besoin de notaire et coucha avec sa belle.

— Mais, dit-il à celle-ci, je suis accoutumé de me lever trois fois la nuit pour faire mes prières. Il ne faudra donc point t'étonner si je quitte trois fois ton lit cette nuit.

Par ce stratagème, il réussit dans l'obscurité, non seulement à coucher d'abord avec elle, mais à faire profiter de l'aubaine ses deux camarades.

Le lendemain, le faux derviche s'éclipsa et aucune personne ne le revit.

Mais quelques jours plus tard, Moha, rencontrant Yto, lui dit à brûle-pourpoint :

— Eh bien! pieuse Yto, le futur khalife est-il en marche?

Yto confondue ne sut quoi répondre. Ce fut bien pis quand Amar, la rencontrant ensuite, lui demanda lui aussi des nouvelles du petit khalife.

A son tour, Mohand s'approcha d'elle et lui dit, ironiquement :

— Belle Yto, pieuse Yto, future mère de la gloire de l'Islam! Le petit khalife va-t-il bientôt naître?

La pauvre fille, comprenant tout, en fit une maladie de honte, et quitta le village.

Le roi fait venir Nasr eddin Khodja et lui dit :

— Où est le milieu de la terre? Si tu ne me le dis pas, tu n'es qu'un faux savant, et je te ferai couper la tête.

Le Khodja fait venir son âne et déclare :

— Le milieu de la terre est au centre des quatre pattes de mon âne.

— C'est toi qui le dis, dit le roi. Prouve-le.

— Si tu ne me crois pas, mesure toi-même, réplique Nasr eddin, et vois si tu trouves à gauche plus qu'à droite.

— Dis-moi maintenant combien il y a d'étoiles dans le ciel.

— Autant que de poils sur mon âne.

— Et combien de poils dans ma barbe?
— Autant que de crins à la queue de mon âne.
— Quelle preuve?
— Coupons l'une et l'autre, et comptons.

Le roi, renonçant à le démonter, le congédia avec un cadeau.

☽∘☾

La vieille coquine Dolleh, célèbre à Bagdad pour ses tours, ses ruses et ses brigandages, vola un jour l'âne d'un pauvre jeune homme.

Celui-ci, la rencontrant quelques jours après, lui réclama son âne, qui était son seul gagne-pain.

— Je n'ai pas voulu te le dérober, lui déclara Dolleh. Je l'ai laissé chez le barbier de la rue une telle. Viens le chercher avec moi.

Le jeune homme la suivit sans défiance, heureux de retrouver sa bête.

Dolleh entra la première et dit au barbier, qui faisait aussi, comme tous ses pareils, le métier d'arracheur de dents :

— J'ai un fils qui souffre d'une rage de dents à tel point qu'il est devenu quasi fou. Il va venir ici. Arrache-lui les deux molaires et cautérise-lui, pour le calmer, les tempes au fer chaud. Et surtout, n'aie pas égard à ses protestations ni à ses cris. Il est fou et ne cesse de crier : « Mon âne! mon âne! » Mais ton traitement ne manquera pas de le guérir. Voici deux dirhems pour ta peine.

— Ne crains rien, ma bonne tante, dit le barbier. Ce n'est pas la première dent que j'arrache. Fais entrer ton malheureux fils.

Alors l'infortuné ânier fut saisi par le barbier qui le colla sur un tabouret avec son aide, sans faire attention à ses hurlements, lui arracha les molaires, lui brûla les tempes au fer rouge, tout en priant Allah que le traitement réussît.

Pendant ce temps, la vieille coquine s'était éclipsée, non sans avoir trouvé le moyen de chiper au barbier quelques rasoirs, quelques serviettes et quelques glaces à main.

Alors le barbier, furieux, se précipita sur le pauvre ânier tout sanglant et abasourdi, en lui criant :

— Où est ta mère, fils de putain? Où est ta mère, la maquerelle, la voleuse ? Où est ta mère, en... ?

Mais le pauvre garçon pouvait à peine parler avec les lambeaux sanguinolents qui lui sortaient de la bouche et faillit devenir fou pour tout de bon.

Tout s'expliqua enfin et les deux dupes s'unirent pour se venger de la vieille. Ayant fini par la retrouver, ils la conduisirent au pacha. Celui-ci venait de sortir pour quelques instants. En attendant, on enferma la prisonnière dans la maison du pacha, et les deux hommes attendirent dans la cour.

La vieille rusée réussit à se glisser jusque dans la chambre de la femme du pacha et lui dit :

— Ton mari m'a acheté hier deux esclaves, et je viens les livrer.

La femme du pacha aperçut en effet par la fenêtre les deux plaignants qui attendaient dans la cour. Elle remit à Dolleh l'argent correspondant au prix des esclaves et la fit sortir par une autre porte.

Quand le pacha rentra, la perfide s'était encore une fois éclipsée, et les victimes eurent toutes les peines du monde à prouver leur identité et à ne pas se faire garder comme esclaves.

☽◇☾

Un mari, qui concevait non sans raison des soupçons sur sa femme, fit mine de partir en voyage et revint se cacher chez lui pour la surveiller. Et voici ce qu'il vit :

Un voisin, qui était marchand de cannes à sucre, vint d'abord, offrit une canne à sucre à la femme, puis lui déclara qu'il en avait une autre encore meilleure. Et la femme accueillit avec joie cette nouvelle espèce de canne à sucre.

Une heure après, vint un marchand de poulets, qui, sortant son poulet sans plumes, fit exactement de même.

Puis arriva un marchand de bananes à qui la débauchée demanda la meilleure de ses bananes, et il lui confia quelques instants celle qui était, disait-il, le seul héritage de son père.

Le pauvre mari n'en put supporter davantage; se demandant quels nouveaux commerçants allaient venir, et craignant que son épouse ne fût le rendez-vous de toutes les corporations de la ville, il préféra mourir sur-le-champ de rage rentrée.

Alors la veuve, après s'être quelque temps demandé si elle aimait mieux les cannes à sucre, les poulets ou les bananes, épousa le marchand de celles-ci.

☽◇☾

Une jeune femme trouva le moyen de tromper son vieux mari et de passer trois nuits et trois jours entiers avec son amant, sous le prétexte d'aller consoler une voisine dont la mère venait de mourir.

Elle y resta plus longtemps qu'il n'était convenu, étant fort occupée à réchauffer l'oiseau sous ses plumes, et à bercer l'enfant dans son berceau.

— Pourquoi es-tu si en retard? lui demanda son mari.

— Excuse-moi; on m'a confié l'enfant de la maison, pour que je le console. Les soins assidus que j'ai donnés à cet enfant m'ont retenue.

Et le mari accepta la raison.

☽◆☾

Un bûcheron trouva du miel dans la forêt. Il l'apporta à un épicier pour le lui vendre.

Pendant qu'on pesait le miel, une goutte tomba par terre et attira une mouche. Un chat se jeta sur la mouche. Le chien du bûcheron se jeta sur le chat, qui appartenait à l'épicier, et le tua.

L'épicier furieux asséna un coup de bâton sur la tête du bûcheron et le tua. Les parents du bûcheron vinrent se venger sur l'épicier. Le village de celui-ci partit en guerre contre celui du bûcheron, et le sang coula pendant longtemps.

☽◆☾

Le serviteur d'un sultan fut marié un jour par l'intermédiaire de celui-ci.

Au bout de quelques mois son épouse avait déjà quatre amants à la fois.

Un jour l'un des amants vint de bon matin faire l'amour avec elle.

Ils entendirent alors frapper à la porte, et la femme le cacha dans les cabinets. Pendant qu'elle se réjouissait avec son second amant (car c'était lui qui venait d'entrer), on frappa encore à la porte, et l'homme dut aller rejoindre le premier dans le même endroit.

C'était le troisième amant qui venait aussi prendre

son plaisir avec sa maîtresse. Elle eut à peine le temps de le satisfaire, car on frappa encore. Le quatrième amant, qui était lui aussi un serviteur du sultan, entra, tandis que le précédent rejoignait les deux autres. Il dut lui-même bientôt se réfugier aussi dans ce local étroit, sombre et malodorant, car le mari rentra chez lui sur ces entrefaites.

Or, le mari était rentré plus tôt parce qu'il souffrait d'une colique affreuse. Il demanda une tisane à son épouse et se précipita aux cabinets, où il ne fut pas peu étonné d'apercevoir quatre gaillards serrés les uns sur les autres.

Il ne douta pas de son infortune, mais craignant que les quatre hommes vigoureux ne lui fissent un mauvais parti pour s'échapper, il eut l'idée de simuler la folie et la bêtise :

— O Messeigneurs, s'écria-t-il, en se prosternant à plusieurs reprises, vous êtes certainement des anges pour être entrés ici dans une maison fermée à clef. Quel honneur pour moi et ma demeure indigne ! C'est la vertu et l'insigne sainteté de mon épouse qui me valent cette grâce. Mais vous allez venir avec moi au palais du sultan ; je vous présenterai à Sa Majesté. Vous avez certainement des révélations célestes à faire à notre maître...

Il conduisit ainsi les quatre hommes au Sultan et lui dit :

— O Sidna, permets à ton secrétaire de te présenter quatre anges que Dieu m'a envoyés dans ma maison. C'est à la grande vertu et à la sainteté incomparable de l'épouse que tu as daigné me donner que je dois sans doute cette faveur céleste ; car je les ai trouvés tous les quatre accroupis dans les cabinets de mon harem. Sur eux, le salut et les faveurs d'Allah très haut !

Riant à en tomber sur son derrière, le Sultan lui

répondit qu'il reconnaissait comme des adultères les quatre en question, dont l'un était de ses serviteurs. Il lui conseilla de divorcer et fit châtrer les coupables.

☽⊷☾

Un Français demande à un marchand d'huile marocain ce qu'il vend.

— *Zit* (de l'huile), répond l'Arabe.

— Comment : *Zut* ! s'écrie le Français furieux. Tu me dis : Zut ! à moi ! Je vais t'apprendre à m'injurier.

Et il menace de le battre, et dans sa colère renverse un pot de la devanture de la boutique.

— *Ouili ! Ouili !* (O mon malheur !) s'écrie alors le marchand, en se lamentant.

— De l'*huile*... Tu vends de l'huile. Mais il fallait le dire tout de suite. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? dit alors le Français, calmé, qui s'est mépris une deuxième fois sur le mot.

☽⊷☾

Un homme riche et avare ne mangeait que des oignons et du pain sec. S'étant marié, il voulut soumettre sa femme à ce régime ; mais la pauvre n'y put tenir et le divorce s'imposa.

Il se maria et divorça ainsi à plusieurs reprises. Une jeune femme de la ville résolut de venger ses sœurs et épousa le riche avare.

Elle fit mine d'être aussi sobre que lui et de se contenter facilement du maigre dîner. Mais elle trouva le trésor caché de son mari et s'en servit pour faire

de bons plats qu'elle lui dit avoir été envoyés en cadeau par ses parents à elle.

Un jour, elle lui fit prendre un repas très lourd, dans lequel elle avait mis des épices et des substances qui devaient provoquer un embarras intestinal sérieux, et en même temps elle demanda à une voisine de lui prêter le nouveau-né dont celle-ci venait justement d'accoucher.

Quand le mari fut pris de violentes coliques, elle se mit à lui masser le ventre affectueusement, et tout à coup s'écria :

— Allah est grand ! Il peut tout ce qu'il veut. Il jette où il veut les germes de la fécondité. *O ouili ouili !* Tu es enceint... Je sens l'enfant qui remue dans ton ventre tempétueux... Que la volonté d'Allah s'accomplisse ! Tu ne vas pas tarder à accoucher...

Le mari se roulait dans des convulsions en hurlant de douleur, et tout à coup lâcha un énorme pet qui fit retentir les murs de la chambre, et délivra enfin son ventre. Alors son épouse lui présenta un petit bébé vagissant, en s'écriant :

— Alhamdou lillah ! Louange à Dieu pour cette heureuse naissance. C'est un fils. Comment l'appellerons-nous ? Je vais lui chercher une nourrice.

Et elle confia l'enfant à sa véritable mère, cependant que le riche avare, accablé de stupeur et de honte, se disait :

— Que vais-je devenir ? Que va-t-on dire dans le quartier ? Certainement l'on dira que j'ai dû me faire en... bien profondément pour aboutir à cela. Le mieux est de quitter le pays.

D'autant que sa maligne épouse ne manqua pas de lui dire bientôt que toute la ville parlait de son miraculeux accouchement et le surnommait déjà le Père-au-Pet-Retentissant.

Il alla donc cacher sa honte un an entier dans une autre ville.

Puis, voulant rentrer chez lui, il revint dans sa ville. Au moment où il y entrait, il rencontra des enfants qui jouaient devant la porte. L'un d'eux disait à son camarade :

— Quel âge as-tu ?

Et l'autre répondait :

— Je suis né l'année où l'avare un tel Père-au-Pet-Retentissant a lâché son pet fécond...

Le malheureux avare comprit que le souvenir de son aventure ne s'était pas effacé, et repartit à jamais, d'autant que son épouse s'était elle aussi éclipsée en emportant son trésor.

☽⁂☾

Un vieil uléma avait une jeune épouse qu'il ne pouvait guère satisfaire et un disciple en qui il avait grande confiance.

Le disciple ne tarda pas à conquérir les faveurs de l'épouse. C'était un beau garçon dans tout l'éclat de ses vingt ans.

Les deux amants usaient d'un signal convenu : il s'introduisait dans la chambre de sa maîtresse quand celle-ci accrochait son mouchoir à la fenêtre pour indiquer que le mari n'était pas là.

Un jour, la femme sortit pour aller se baigner au hammam et laissa par distraction le mouchoir à sa fenêtre. Or, le mari était justement en train de faire la sieste dans cette chambre.

Voyant le signal, le jeune homme y pénétra, s'avança vers le lit, où il vit quelqu'un endormi, souleva en riant la robe et porta la main où l'on devine.

Mais, au lieu de ce qu'il croyait trouver, il tou-

cha le vieux, flasque et mol outil de l'uléma — que maudit soit Satan le lapidé !

Réveillé en sursaut, le mari se précipita sur le jeune homme, le saisit et l'enferma dans un coffre.

Puis il ameuta tous les gens du quartier pour confondre sa femme devant témoins et alla chercher celle-ci au hammam. Il la fit demander par quelqu'un, ne pouvant entrer lui-même. Quand l'épouse sut qu'il était venu avec un air furieux, des yeux flamboyants et une voix terrible, lui faire demander de sortir aussitôt, elle comprit le danger, sortit sous les vêtements d'une autre femme et se rendit chez elle.

Elle ouvrit le coffre, fit s'échapper son amant et le remplaça par un petit ânon.

Puis elle revint au bain, en ressortit avec ses vrais vêtements, suivit son mari en protestant de son innocence.

Tous les voisins les suivaient et entrèrent avec eux dans la maison.

— Quel malheur ! disait-elle. Mon pauvre mari est devenu fou. C'est la vieillesse qui en est cause. Quelle calamité !!!

Le mari était en effet dans un état de fureur extrême. Il conduisit tout le monde dans la chambre, en agitant les bras et en maudissant la coquine. Puis il ouvrit le coffre... d'où sortit l'ânon, effrayé de voir tous ces gens, à demi asphyxié, et poussant de sonores *hi ! han !*

Le malheureux mari faillit devenir fou pour tout de bon. Il ne savait plus lui-même s'il était victime d'une hallucination ou dupe de sa femme. Il fallut l'empêcher de se jeter sur celle-ci.

— Maudit soit Satan le lapidé ! disaient les gens. Quelle triste maladie que la folie !

Un pêcheur était abonné au haschich et en prenait des doses capables de renverser les quatre pattes en l'air un vieil éléphant.

Un soir, il sortit au clair de lune et, voyant les rayons de la lune sur le pavé d'une rue, se crut arrivé au bord de la rivière, et y jeta sa ligne.

Un chien mordit aux viandes qui servaient d'appât, fut pris à l'hameçon, tira en hurlant sur la ligne et renversa le haschichin qui, se croyant noyé, cria, ameutant tout le quartier.

On le releva et on le conduisit au cadi. Mais celui-ci était aussi grand amateur de chanvre indien et, reconnaissant un confrère, au lieu de le faire bâtonner, l'invita à passer la nuit chez lui.

Ils prirent une énorme quantité de haschich et se livrèrent à toutes sortes d'exentricités.

A ce moment, le sultan et son vizir, déguisés en bourgeois, se promenaient à travers la ville. Entendant du bruit, ils entrèrent dans la maison du cadi et restèrent ébahis devant le spectacle qu'ils aperçurent : deux hommes tout nus qui dansaient en chantant et l'un d'eux était le vénérable cadi de la capitale, une des lumières de l'Islam...

Le sultan fit remarquer au vizir que le zeb du pêcheur était bien plus long et bien plus gros que celui du cadi.

— Qu'as-tu à parler tout bas à ton compagnon ? lui dit alors le pêcheur. Ne sais-tu pas que je suis le sultan et que mon camarade est mon grand vizir ?

— Depuis quand donc es-tu sultan ? demanda le vrai sultan.

— Depuis que j'ai déposé mon prédécesseur. Mais cessons de parler politique. Moi, j'ai une grande envie de pisser, et je vais, s'il te plaît, me soulager sur toi.

Prenant position, il s'apprêtait en effet à faire comme il avait dit, et son camarade le cadi manifestait aussi l'intention de pisser sur le vizir déguisé, qui eut bien du mal à se sauver avec le sultan et à échapper aux deux haschichins complètement ivres.

Le lendemain, le sultan fit appeler au palais le cadi et son hôte et lui dit :

— Je veux te demander une *fetoua* (consultation juridique et religieuse), ô sage cadi de l'Islam. Quelle est la meilleure manière légale d'uriner ? Doit-on pisser accroupi en relevant soigneusement sa robe, à notre habitude, ou debout comme les *roumis* en éclaboussant tout ? Ou bien encore doit-on se mettre tout nu et uriner sur ses semblables comme deux mangeurs de haschich de ma connaissance ?

A ces mots, le cadi comprit, se jeta à genoux et demanda l'aman.

— C'est le haschich, dit-il, qui m'a poussé à cette inconvenance. Par Allah, daigne me pardonner.

Alors le pêcheur intervint et déclara :

— Quoi donc ! ô émir des croyants ! Si tu es aujourd'hui dans ton palais, nous, nous étions hier soir dans le nôtre.

Le sultan, qui était de bonne humeur, s'amusa de tant de cynisme, et lui dit :

— Non seulement je te pardonne, ô le plus charmant fantaisiste et le plus aimable hurluberlu de mon empire, mais je te nomme chef suprême de la corporation des mangeurs de haschich et cheikh de la confrérie des hurluberlus.

☽◦☾

Une femme avait un amant, un jeune pauvre et débauché qui lui extorquait de l'argent pour jouer aux cartes et boire du vin. Un jour qu'elle n'avait

pas d'argent à lui donner, il lui demanda son âne et alla le vendre.

Le mari, ne retrouvant plus l'âne, interrogea son épouse, qui lui déclara :

— Je suis rentrée tout à l'heure à l'étable et, au lieu d'âne, j'ai vu un homme qui m'a dit : « Ne t'étonne pas. Je suis ensorcelé. Un magicien m'a condamné à passer la moitié de ma vie sous la forme d'un âne. Le reste du temps je suis cadi, et je rends en cette qualité les jugements au tribunal. C'est l'heure à laquelle je dois m'y rendre. Je t'en prie, ne dis rien à ton mari. Je suis bien chez vous. Il me nourrit bien. Recommande-lui pourtant à l'occasion de ne pas me piquer trop fort le cul avec son aiguillon, comme il en a l'habitude, car j'ai cet endroit doué d'une grande sensibilité. » Ayant ainsi parlé, notre baudet s'est rendu au tribunal juger comme cadi.

— Allah est grand ! s'écria le mari. Mais moi j'ai besoin de mon âne pour porter ce paquet. Que faire ?

Il prit une poignée de fèves et se rendit au tribunal. Le vrai cadi y siégeait. Alors le mari se mit à lui montrer les fèves, dont les ânes sont très friands, en lui faisant signe qu'il les lui offrait, et pensant qu'à cette vue le baudet-cadi ne manquerait pas d'accourir.

Voyant cet homme qui lui faisait des signes bizarres, le cadi envoya un garde le chercher. Alors le mari lui dit à l'oreille :

— Je sais tout. Je suis très contrarié de l'état où t'ont réduit les magiciens ; mais j'ai besoin présentement de tes services pour porter un sac. Je te prie donc de lever l'audience et de prendre pour quelques heures ta forme d'âne.

Entendant ces mots, le cadi ne douta pas qu'il n'eût affaire à un fou dangereux, et recula de quelques pas, abasourdi

Mais notre homme s'approcha de lui et lui dit encore, du ton le plus doux :

— Je te jure, mon pauvre ami, que si tu veux me rendre ce service, je te nourrirai toujours bien de foin, de luzerne, d'orge et de fèves ; et je te promets en outre de ne plus jamais te piquer trop fort le derrière avec mon aiguillon, car je sais que tu es extrêmement délicat de cet endroit...

Alors le cadi fit un signe aux gardes, qui se jetèrent sur l'homme et l'emmenèrent à la prison des fous.

☽◦☾

Une femme recevait son amant déguisé en femme et le cachait derrière un rideau, en disant à son mari que c'était sa vieille tante, une pauvre vieille sans famille et sans argent dont il fallait avoir pitié.

Comme, selon les usages, le mari ne devait pas voir à visage découvert cette personne, il ne découvrait pas la ruse ; son esprit n'était d'ailleurs pas très long.

Un jour que l'amant devait rentrer chez lui et se sentait peu enclin à marcher, la femme dit à son mari toujours docile :

— Tu vas porter sur ton dos ma pauvre tante et la ramener chez elle.

Le mari se soumit, chargea l'amant sur son dos et partit.

En route il sentit sur son cou quelque chose qu'il ne s'attendait pas à trouver là. Y portant la main, il s'aperçut sans pouvoir en douter que c'était des testicules.

Très étonné, mais sans concevoir le moindre soupçon, il continua sa route, déposa l'amant chez

lui et revint dire à sa femme ce qu'il avait remarqué.

— Comment, s'écria l'épouse imperturbable, tu n'as pas pitié de cette pauvre vieille tante ! Tu n'as pas eu honte de toucher ainsi les testicules de ma respectable parente! Qu'Allah te donne ce qu'il a donné à ma tante ! La pauvre vieille, elle est si abandonnée, si malheureuse, que des testicules lui ont poussé...

Le bouffon d'Haroun Ar Rachid, plus sage que bien des hommes, avait le mariage en horreur.

Un jour pourtant le calife lui ordonna de se marier et lui fit don d'une charmante jeune femme.

Mais la nuit des noces, le bouffon étant entré dans la chambre nuptiale, en ressortit aussitôt en poussant des cris d'horreur et en gémissant lamentablement.

— Qu'as-tu donc? lui demanda sévèrement le calife, en le voyant courir dans tout le palais comme s'il était poursuivi par une multitude de *djnoun* (génies) ou de terribles *chayatin* (satans, démons). Comment oses-tu faire cet affront à cette femme et qu'as-tu à lui reprocher?

— Rien du tout, Seigneur, s'écria le bouffon. Je l'ai trouvé gentille, belle et modeste. Mais à peine étais-je entré dans le lit, j'entendis sortir plusieurs voix du sein de mon épouse : l'une me demandait une robe, l'autre des bracelets, l'autre des *khalkhals* (anneaux de pieds), celle-ci des babouches, celle-là une ceinture brodée, etc...

« Alors je n'ai pu y tenir, et malgré le charme de

la jeune fille et malgré tes ordres, ô émir des croyants, je me suis enfui à toutes jambes, craignant de devenir plus infortuné et plus fou encore que je ne le suis.

☽◈☾

Haroun Ar Rachid étant parti en guerre, dut faire une longue route à cheval en plein soleil pendant l'été.

Mourant de soif, il trouva enfin une source fraîche dans un bosquet au milieu d'une région aride et y but un verre d'eau.

— Combien aurais-tu payé ce verre d'eau, s'il eût été à vendre? lui demanda un de ses familiers.

— J'aurais bien donné pour lui la moitié de mon empire.

— Et si ce verre d'eau que tu as bu refusait de sortir de ta vessie affligée d'une rétention d'urine, que donnerais-tu pour échapper à cette mort cruelle?

— Alors je donnerais mon empire tout entier.

— Il est bien triste, dit alors le familier du calife, qu'un empire qui ne vaut pas plus qu'un verre d'eau et qu'un jet d'urine te cause tant de soucis et qu'il nous coûte tant de guerres cruelles.

On rapporte qu'à ces mots, le grand Haroun Ar Rachid pleura.

☽◈☾

Un philosophe respectait tellement la vie et les créatures d'Allah qu'il ne voulait pour rien au monde manger et tuer la moindre bête.

Un jour, il attrapa une puce qui se promenait sur ses vêtements. Ne voulant pas l'écraser, il la laissa tomber par la fenêtre.

La puce tomba sur une femme qui passait.

Cette femme avait un amant qu'elle reçut la nuit dans la même chambre que son mari.

Elle lui passa la puce. L'amant, pour se débarrasser de l'insecte qui le dévorait, alluma une bougie. Le mari se réveilla et tua l'amant. Les parents de l'amant vinrent tuer le mari. Les parents de ceux-ci tuèrent les parents de celui-là. Et il s'ensuivit une guerre entre deux villes, qui causa la mort d'un grand nombre d'hommes...

☽⬩☾

La mode des cheveux coupés et des seins plats n'est pas nouvelle. Aurait-elle fleuri déjà à Bagdad sous le califat d'Haroun Ar Rachid ? Les femmes d'Orient s'efforçaient-elles de maigrir et se coupaient-elles les cheveux à la Claudine au temps des Abbassides ?

On pourrait le croire, du moins pour certaines, quand on lit les vers du poète Abou Nowas, qui se retrouvent d'ailleurs dans les *Mille et une nuits* :

Tel un éphèbe elle n'a point de hanches, et s'est même coupé les cheveux. Un très léger duvet veloute son visage. Et cela double ses charmes ; car elle satisfait ainsi le pédéraste et le coureur de jupes.

☽⬩☾

— Connais-tu le Coran ? demanda-t-on un jour à Bahloul.

— Mais oui, certainement, dit-il. J'en ai même chez moi un manuscrit de la main de l'auteur (1).

(1) On sait que le saint livre a été dicté par l'Ange Gabriel au Prophète qui l'a répété sans jamais l'écrire, vu qu'il ne savait pas écrire.

)◦(

Un voleur entre dans une maison et ne trouve rien à voler.

Il s'en va les mains vides par la terrasse, comme il est venu.

Une femme, pleine de sang-froid, qui s'était rendu compte de tout, lui crie alors ironiquement :

— Eh l'homme ! N'oublie pas de fermer derrière toi la porte.

— Ce n'est pas la peine, réplique le voleur, de la fermer, puisqu'il n'y a rien à voler chez vous...

)◦(

Un voleur s'était introduit dans une maison, par la porte de la terrasse, à une heure où il n'y avait là qu'une seule femme.

La situation était critique pour celle-ci.

Mais elle avait autant d'intelligence que de sang-froid.

Se penchant vers la cour, comme pour appeler son mari, ses fils ou ses esclaves, elle cria de toutes ses forces :

— Ya Ahmed, ya Taïeb, Abdelkrim, Abdelmalek, Driss, Majoub, Othman, Meimoun..., venez vite tous ! Au voleur ! Venez vite tous ensemble.

Le voleur crut qu'il y avait réellement là sept ou huit hommes, et s'enfuit.

)◦(

Un *taleb* (étudiant) d'une *médersa* (collège) de Fès, qui suivait les cours de la mosquée Qaraouiyine, vivait du pain que lui fournissait chaque jour, par charité, un riche bourgeois de la ville.

Il allait chaque matin chercher ce pain à la maison du bourgeois. Il frappait à la porte, disait son nom, et un esclave venait lui donner le pain.

Un jour, cet esclave n'était pas à la maison, et ce fut la fille du maître qui se présenta. Elle était belle comme la lune en son quatorzième jour, belle comme Abla ben Malek elle-même, l'illustre amante du poète Antar.

Elle lui tendit par la porte entr'ouverte le pain cuit, mais l'indiscret taleb, ayant passé son visage de l'autre côté de la porte, aperçut un instant la belle adolescente, et son cœur s'enflamma aussitôt. Il n'avait jamais vu pareille beauté. Le sommeil et l'appétit le quittèrent. La flèche meurtrière des yeux noirs et langoureux comme ceux des gazelles avait atteint son but.

Rentré dans sa triste cellule d'étudiant, le pauvre jeune homme réfléchit aux moyens de satisfaire sa passion. Il ne pouvait songer à épouser la jeune fille et n'avait pas de quoi fournir la dot.

Comme il savait la magie, il résolut de s'emparer par des incantations de l'objet de ses vœux. Il demanda pour cela à la servante de la jeune fille une mèche des cheveux de celle-ci, ce qui lui permettrait d'exercer ses charmes magiques.

Mais la servante se méfiait : elle accepta l'argent du jeune homme et lui donna en échange non point une boucle de cheveux de la jeune fille, mais une touffe de laine qu'elle coupa sur une peau de mouton qui servait de tapis.

Tout heureux, le taleb emporta la boucle et commença chez lui ses fumigations et formules de sorcellerie.

A ce moment, la jeune fille et sa famille étaient en train de déjeuner dans leur maison.

Tout à coup la peau de mouton s'éleva dans l'air, sortit de la chambre, monta, monta, et disparut au-dessus des terrasses des maisons.

Personne n'y comprit rien, sauf la servante qui avait donné la mèche à l'étudiant, et qui, interrogée, avoua tout, de telle sorte que le père de la jeune fille alla aussitôt demander au pacha l'arrestation du sorcier.

Celui-ci fut bien étonné quand, au lieu de la jeune fille qu'il attendait, il vit tomber du ciel près de lui une vulgaire peau de mouton.

Il le fut encore plus désagréablement quand les *mokhaznis* du pacha vinrent l'arrêter chez lui.

Le taleb sorcier fut exécuté quelques jours après sous les vieux murs de Bab el Mahrouk, la Porte du Brûlé.

☽◆☾

Un avare avait fait cuire un poulet avec une sauce.

Mais il ne mangea que la sauce. Chaque jour, il se faisait présenter le poulet dans une nouvelle sauce, mais il ne touchait pas à la viande et mettait soigneusement de côté le poulet.

Chaque jour, il disait à son esclave :

— Si tu me fais aujourd'hui un plat vraiment bon, je te donnerai la liberté.

— Tu ferais mieux de donner la liberté à ce poulet, répliqua mélancoliquement l'esclave.

☽◆☾

Deux Bédouins sont en route. Ils suivent à pied la large piste sablonneuse écrasée par le soleil brûlant. Ils s'appellent Khaled et Hatim.

Survient un cavalier, vêtu d'un superbe manteau blanc, les pieds passés dans des étriers d'argent ciselés.

Par mégarde, le cavalier écrase un des doigts de pied de Khaled.

Celui-ci pousse des cris, gémit longuement, et se plaint au cavalier, qui, voyant la pauvreté des deux Bédouins, leur donne une pièce d'argent en indemnité de l'orteil écrasé.

Tout joyeux, les deux piétons continuent leur chemin et arrivent devant une auberge. Ils avaient grand'faim, et l'argent du cavalier était venu vraiment fort à propos.

Ils entrèrent, se firent servir un bon dîner et Khaled se consola vite de sa blessure.

Quant à Hatim, saisi d'inspiration sous l'influence de la bonne chère, il improvisa en sortant le vers suivant sur le mètre *tawil* :

Je ne craindrai jamais la faim, tant qu'il y aura au monde un aubergiste, et des orteils aux pieds de Khaled.

Un jour, an hammam, Marouf mange des olives. Il jette les noyaux en s'amusant à les lancer le plus loin possible par une adroite pichenette du pouce et de l'index.

Quelqu'un reçoit un noyau en plein œil et est à moitié éborgné.

On ne sait quel est le coupable.

— Quel adroit viseur ! imagine alors de dire la victime. Il l'a fait entrer par un anneau du baquet (pour mettre l'eau chaude) et sortir par l'autre... *Ajouba !* Quelle merveille !

— C'est moi qui ai fait cela, s'écrie alors Marouf, tout fier.

— Alors, paie-moi une indemnité, dit l'autre, en saisissant au bras Marouf trahi par sa vanité.

☽⬩☾

Un homme rencontra un jour un scarabée et se dit :

— A quoi peut servir cet insecte ? Pourquoi Dieu a-t-il créé un être aussi laid et aussi inutile ?

Quelques jours après, il eut un abcès à la jambe qui le fit beaucoup souffrir et qu'il ne pouvait arriver à guérir.

Il alla trouver un sage renommé pour ses connaissances médicales et lui montra son mal.

— Il faut, dit le *hakim*, prendre un scarabée, l'écraser, le piler et composer avec cette poudre un emplâtre que tu mettras sur ta plaie.

L'homme fit ainsi et guérit.

— Pardonne-moi, mon Dieu ! dit-il alors en se souvenant de son blasphème, d'avoir douté de ta sagesse. Tu es le seul savant et il n'y a de sagesse et de secours qu'en toi.

☽⬩☾

Un vieil avare avait la fièvre.

Ses fils en profitèrent pour faire meilleure chère qu'à l'habitude.

Un jour, ils invitèrent plusieurs amis à faire un bon festin.

— Ne mangez pas ainsi son bien devant lui, dit un des hôtes ; car sa fièvre augmentera au point de le faire prendre feu.

☽⬩☾

Ce fripon de Joha s'étant emparé de quelques perles, par l'un de ses innombrables stratagèmes, et commençant à n'avoir plus d'argent liquide, dit un jour à sa mère :

— Il nous faut des *flous* (sous) à tout prix. Je vais aller vendre notre âne au marché, mais je ne le laisserai pas à moins de mille dinars. C'est ce qu'il nous faut pour acheter une maison neuve et vivre quelque temps à notre aise.

— Deviens-tu fou, mon pauvre enfant ? fit la mère. Mille dinars, notre âne ! Il vaut tout au plus vingt dirhems....

— J'en aurai mille dinars, affirma Joha.

Il colla en effet au derrière de son âne, entre les cuisses et sous la queue, deux ou trois belles perles authentiques et se rendit au souk avec l'animal.

— Combien ton âne ? lui demandait-on.

— Mille dinars d'or.

Les gens passaient en haussant les épaules et en riant.

Survint un riche bourgeois qui lui posa la même question, mais, au lieu de s'en aller en se moquant, demanda la raison d'un prix si élevé.

— C'est, dit Joha, que mon âne fait des perles.

— Comment cela ?

— Vois toi-même, dit Joha, en montrant les perles mêlées aux excréments et collées aux fesses de la bête.

— *Ajouba !* (ô merveille !) s'écria le bourgeois convaincu. Mais mille dinars, c'est une somme exorbitante.

— Je ne cèderai pas mon âne à moins, déclara Joha. Il vaut ce prix et même davantage.

Tenté par l'espoir de pouvoir désormais vivre uniquement et s'enrichir des crottins de l'animal merveilleux, l'homme hésitait. N'ayant pas la somme, il s'entendit avec deux amis ; et tous trois achetèrent l'âne à frais communs.

— Mon âne, leur recommanda Joha, n'est pas un animal vulgaire. Il ne dort pas dans une écurie sale sur une litière de paille. Il faut, si vous voulez avoir tous les matins des perles, le loger dans votre plus

belle pièce meublée de beaux matelas, de riches et épais tapis, de coussins brodés, et aux murs couverts de glaces. N'oubliez pas les glaces ; il aime se regarder dedans, et c'est ce qui l'excite à bien ch.... En outre, il faut le nourrir de blanc de poulet et de riz.

Et Joha s'en alla en se frottant les mains, tandis que les trois acheteurs emmenaient leur acquisition en rêvant aux richesses qu'ils allaient avoir grâce au merveilleux animal.

Ils décidèrent de prendre l'âne chacun un jour et une nuit à tour de rôle ; de cette façon, les profits seraient égaux, comme les charges.

Le premier qui prit l'âne le mit, selon les instructions de Joha, dans un beau salon orné de glaces et de divans somptueux ; et il lui donna pour toute nourriture du riz et du blanc de poulet. L'âne commença par dormir. Mais le matin venu, se réveillant, il eut faim et lança quelques *hi ! han !* Puis il se soulagea sur les matelas brodés et les coussins de soie.

Comme personne ne lui apportait à manger du foin et de l'orge, il redoubla de cris et lança quelques ruades qui cassèrent une pendule et un service à thé.

Soudain, le jour s'étant tout à fait levé, il aperçut son image dans les glaces qui la reproduisaient plusieurs fois de tous les côtés. Saisi d'épouvante notre âne fit un vacarme de tous les diables, poussa des cris désespérés, donna de tous côtés des coups de sabot dans les matelas, dans les meubles, dans les glaces, et fit du salon un vrai champ de carnage...

Pendant ce temps, son maître écoutait à la porte. Entendant du bruit, il crut d'abord que l'âne était en train de faire des perles et manifestait ainsi la joie qu'il avait d'être soulagé de son crottin précieux.

Mais en entendant le bruit de glaces brisées, il commença à s'inquiéter, et entra pour se rendre compte de ce qui se passait.

Il vit un désordre effrayant : tous ses meubles renversés au milieu des éclats de verre et de porcelaine.

— *O ouili ! ouili !* Quel malheur ! s'écria-t-il, en levant les bras au ciel.

Puis il regarda le crottin, dans l'espoir d'y trouver au moins, en compensation de ce désastre, un beau lot de perles fines. Il ne trouva sur les riches coussins et les divans soyeux que des excréments dégoûtants et infects...

Il comprit alors que Joha l'avait joué. Mais comme c'était un homme envieux et méchant, au lieu de prévenir ses associés, il conduisit l'âne au deuxième acheteur pour n'être pas le seul à subir le même désappointement et les mêmes dégâts.

— Eh bien ! lui dit son ami. As-tu eu beaucoup de perles ?

— Un boisseau entier, dit-il.

— *Alhamdoullah !* A moi maintenant.

Et il prit l'âne, qui se conduisit chez lui de la même façon.

Le troisième bourgeois, ayant pris l'âne à son tour, eut la même désillusion.

Enfin tous trois allèrent se plaindre de Joha au cadi de la ville et demandèrent une indemnité.

Mais le juge leur dit :

— Qu'aviez-vous besoin, imbéciles que vous êtes, de faire affaire avec cet homme ? Tout le monde sait que Joha fait toujours des tours. Vous n'avez que ce que vous méritez, et êtes punis de votre bêtise autant que de votre cupidité.

Un meunier rencontra un jour un de ses clients à la Mecque. Tous deux étaient venus en pèlerinage aux lieux saints de l'Islam.

Après avoir fait le tour de la Kaaba et baisé la Pierre Noire, le client du meunier voulut profiter de cette occasion solennelle pour assurer à l'avenir ses intérêts matériels et fit jurer au meunier que celui-ci ne le volerait plus jamais. En effet, notre meunier avait la mauvaise habitude de prendre toujours une part du grain qu'on lui donnait à moudre.

De retour à leur pays natal, les deux hommes continuèrent leurs relations d'affaires. L'homme apportait du blé au moulin et le meunier, respectant son serment sacré, ne volait plus rien.

Mais au bout de quelque temps il ne pouvait plus y tenir, tant l'habitude ancienne avait de force.

Comme son ami lui apportait un jour une belle quantité de blé, il lui dit :

— Ne m'éprouve pas plus longtemps. Je t'en prie, va porter ces grains à un autre moulin, et je consens à en payer le prix de ma propre poche ; car, en vérité, je ne me sens plus la force de résister à la tentation.

)•(

Un homme, dans un accès de colère, répudia sa femme par le triple divorce, formule irrévocable. En effet, on ne peut plus reprendre une femme avec laquelle on a divorcé trois fois. On ne le peut, du moins, qu'à la condition qu'elle ait dans l'intervalle épousé un autre homme. Tel est le droit coranique.

Or, notre homme regrettait son acte et aurait voulu reprendre sa femme qu'il aimait malgré tout.

Il eut recours à un expédient. Il alla trouver un jeune homme pauvre et lui dit :

— Rends-moi le service suivant : épouse mon ex-femme devant le cadi ; fais semblant de passer la

nuit avec elle, et divorce le lendemain. Je te récompenserai et, moi, je pourrai alors me remarier avec elle.

Le jeune homme accepta. On alla devant le cadi, et le mariage fut célébré officiellement.

Mais pendant la nuit, le marié n'eut pas le courage de tenir sa parole, et entra dans la chambre de la belle qu'il trouva à son goût.

Si bien que le lendemain ni elle ni lui ne voulurent entendre parler de divorce. Et le pauvre mari en fut pour ses frais.

☽◦☾

Dans une localité de l'Extrême-Sud algérien, un médecin français est appelé un soir à rendre ses soins à une femme noire qui accouche.

Il demande de l'eau bien bouillie pour les lavages et recommande une asepsie rigoureuse afin d'éviter les complications et la fièvre puerpérale.

Le mari, un beau nègre aux cheveux crépus et aux lèvres épaisses, met une marmite sur le feu, fait consciencieusement bouillir l'eau. Mais comme celle-ci met trop longtemps à son gré à refroidir, il y ajoute... un peu d'eau froide.

☽◦☾

Une femme de Rabat avait attrapé les *nouwar* (les fleurs), autrement et moins poétiquement dit la vérole.

Elle s'en désolait d'autant plus que cela l'empêchait d'avoir des enfants, ce qui est le plus grand malheur pour une Marocaine.

Ayant entendu dire que les *toubibs* roumis de l'hôpital français soignaient cette maladie et arrivaient à la guérir, elle se rendit à la visite médicale et suivit le traitement.

Après un certain nombre de piqûres, les symptômes les plus graves disparurent. La guérison arriva, par la volonté d'Allah, grâce aux arsénobenzols.

Deux ans plus tard, la même femme rencontra le médecin qui l'avait soignée. Elle portait, roulé dans son haïk sur son dos, un beau bébé bien portant et joufflu.

— Je te présente, dit-elle alors au médecin qui la félicitait de sa guérison et de cette heureuse maternité, je te présente mon fils Abdelouahad, *l'enfant de la seringue.*

☽·☾

Un sultan fit un jour cadeau d'un sloughi à un poète. Celui-ci avait récité devant Sa Majesté un poème, et avait choisi, comme récompense, ce lévrier.

Quand il eut reçu l'animal, le poète déclara :

— Ce lévrier m'accompagnera à la chasse ; mais il me faut pour cela un cheval.

Le Sultan lui fit donner le cheval. Alors le poète continua :

— O Moulay ! Il faut aussi un esclave pour tenir le lévrier quand je serai à cheval.

L'esclave fut aussi accordé.

— Les bénédictions d'Allah sur toi, Sidna ! remercia alors le poète. Mais qui nous fera la cuisine, à moi, à cet esclave, à mon cheval et à mon lévrier ?

Le Sultan généreux lui fit donner en plus une servante.

Alors le poète demanda une maison pour se loger avec ses esclaves et ses animaux ; puis un champ pour les nourrir.

— J'ai le désert du Sinaï, dit alors le Sultan. Je t'en donne la moitié.

— Moi, riposta le poète, j'ai le désert de Hadramout ; je te le donne entièrement.

Le Sultan se mit à rire, jusqu'à tomber à la renverse sur son derrière, et lui accorda un beau domaine où l'heureux poète vécut désormais à l'abri du besoin.

☽⊸☾

Un avare avait un serviteur encore plus avare que lui.

Comme celui-ci lui apportait son repas, l'avare lui dit un jour :

— Apporte le plat et ferme la porte.

Mais l'esclave lui déclara :

— Il vaut mieux fermer la porte et porter le plat ; car si je commence par apporter le plat, un convive importun pourrait se présenter avant que je n'aie eu le temps de fermer la porte.

☽⊸☾

Une femme prétendait aimer son mari, et lui jurait matin et soir qu'elle lui serait toujours fidèle.

Il voulut la mettre à l'épreuve, et pour cela fit semblant de partir en voyage et revint à l'improviste, selon la ruse traditionnelle des maris cocufiés en tous les temps et tous les pays.

L'épouse avait profité de sa liberté pour faire

venir son amant et était en train de lui offrir un excellent dîner.

Le mari entra subitement.

Les amoureux se crurent perdus. Mais, au lieu de se mettre en colère, le mari salua aimablement l'intrus et se déclara charmé de le recevoir chez lui.

L'amant et la femme furent fort étonnés, mais ils ne dirent rien ; et tous trois passèrent une bonne soirée ensemble. Puis l'amant se retira.

Quelques semaines plus tard, le mari répudia sa femme sans autre forme de procès et sans rien dire de l'aventure.

L'amant épousa la femme divorcée.

Mais celle-ci ne tarda pas longtemps à se dégoûter de lui et à tomber dans de nouveaux dévergondages.

Elle prit un voisin comme amant.

Un jour le mari les surprit ensemble et, transporté de rage, tua son rival.

Alors la dévergondée se mit à crier de toutes ses forces pour ameuter les voisins.

Quand ceux-ci entrèrent, elle leur dit d'aller chercher la police.

Puis elle déclara :

— Mon mari vient de tuer un homme. Le cadavre est encore là. Mon mari est un monstre. Il a amené cet homme ici comme hôte, et il l'a immolé, malgré les lois les plus sacrées, sous son toit.

Telle est la perfidie des femmes.

Le pauvre mari fut arrêté, incarcéré et pendu bientôt à une potence.

Le premier époux de la femme vint à passer devant ce gibet et apostropha le supplicié en ces termes :

— Pourquoi n'as-tu pas suivi mon exemple ? Notre maudite femme t'a fait subir le même sort qu'à moi. Mais tu as manqué de sang-froid. Un peu de patience t'aurait épargné ce triste sort.

☽◆☾

Un Sultan vint à passer avec son armée devant un jardin.

Il avait fort soif, ayant chevauché tout le jour dans le désert.

— Cueille une orange de ce jardin, lui dit son vizir.

— Non, dit le Sultan... Si moi je cueille une orange, mes soldats détruiront tout le jardin.

☽◆☾

Une femme alla un jour demander au cadi de la ville justice pour une affaire qu'elle avait alors.

Le cadi, touché de sa beauté, lui fit entendre qu'il rendrait un jugement favorable à ses intérêts, si elle consentait à lui octroyer ses faveurs.

La femme était vertueuse. Elle fit mine de céder et donna rendez-vous chez elle pour telle heure au libidineux cadi.

Puis elle alla demander au pacha justice contre le cadi prévaricateur.

Le pacha fit de même, et exigea pour ses bons offices un paiement en nature.

La belle lui donna rendez-vous chez elle une demi-heure plus tard que le cadi.

Et elle alla se plaindre au vizir.

Celui-ci ne fut pas moins sensible que les autres à ses charmes et la pressa si bien qu'elle lui donna aussi rendez-vous.

Le Sultan, qu'elle alla ensuite trouver, et auquel elle raconta l'infidélité de son ministre et de ses

magistrats, fut aussi galant, et reçut aussi rendez-vous.

La femme rentra chez elle; elle ne tarda pas à entendre le cadi frapper à sa porte. Elle lui ouvrit, le reçut, lui offrit le thé vert à la menthe avec des gâteaux fins : « cornes de gazelle » et sablés.

Elle avait une grande armoire à quatre étages.

On frappa à la porte juste au moment où le galant cadi commençait à devenir très entreprenant. C'était le pacha.

La femme fit entrer le cadi dans l'armoire et reçut le pacha. Les choses se passèrent de même pour le vizir, puis pour le Sultan. Le mari, en effet, rentra chez lui. Son épouse lui raconta tout et ils s'embrassèrent tendrement devant l'armoire où étaient enfermés le sultan, le vizir, le pacha et le cadi, par ordre hiérarchique, de haut en bas.

Croyant leur dernière heure venue, les quatre galants malheureux tremblèrent de peur.

Le Sultan en pissa dans ses culottes, et l'urine royale dégoulina sur le vizir, à l'étage suivant, lequel et le pacha en firent autant sur le pauvre cadi qui reçut tout ; de même qu'il avait été la cause initiale de tout.

A la fin, le mari, ayant demandé au Sultan l'*aman*, le délivra ainsi que les trois autres. Le Sultan reconnut généreusement ses torts, nomma le mari vizir à la place du coupable et tança sévèrement les deux magistrats.

Une femme européenne, qui vivait dans une ville de l'Afrique du Nord, était fort dévergondée et trompait outrageusement son mari.

Voici comment elle s'y prenait pour goûter le plai-

sir de l'amour avec un Arabe, à la barbe même de son époux.

Le ménage était invité à dîner chez l'amant, et naturellement, selon l'usage, les femmes indigènes ne participaient pas au repas.

A la fin de celui-ci, l'hôte proposait à son invitée de la conduire au harem rendre visite aux femmes de la maison.

Le mari attendait patiemment.

Mais au lieu de femmes, l'hôte montrait à l'invitée les preuves les plus irrécusables de sa virilité.

Au bout de quelques instants, — le temps normal d'une visite décente, aussi bien que celui de leurs ébats, — l'Arabe ramenait la dame à son mari.

Celui-ci l'interrogeait alors sur les femmes de la maison et l'épouse adultère ne manquait pas de répondre qu'elles étaient tout à fait à son gré, fort polies et que son mari lui-même aurait été étonné de leur amabilité.

Le Glaoui (pacha de Marrakech et grand seigneur féodal du Sud Marocain) donna un jour un dîner somptueux et à la marocaine, à des amis européens qui habitaient Marrakech. Parmi ces derniers il y avait une jeune fille qui venait tout récemment de France..

Le Pacha fit servir au nombre des plats un mechoui (mouton rôti à la broche). Pendant que l'on prenait ce mechoui l'hôte détacha l'œil du mouton et l'offrit galamment, selon l'usage, à la jeune fille qui était l'étoile de la réunion.

L'étrangère, effrayée de ce geste dont elle ignorait qu'il était conforme à la coutume et au protocole, s'écria instinctivement : « Cochon ! »

Le Glaoui fit semblant en souriant de ne rien comprendre, car il parlait à ses invités par l'intermédiaire d'un drogman.

Après le repas on se lava les mains.

Le Pacha avait au doigt une bague qui portait un diamant gros et très brillant. La jeune Française demanda à voir la bague.

Le Glaoui la lui remit en lui disant en français le plus gentiment et le plus galamment du monde :

— Gardez-la, madame, les « cochons » sont indignes de porter des bagues.

POÈMES D'AMOUR

CHANSONS

ÉNIGMES et PROVERBES

POÈMES ET CHANSONS

CHANTS POPULAIRES DE TLEMCEN

La cousine chante :

Qui peut, qui peut savoir comment sera la matinée après la nuit ?
La giroflée se marie au jasmin et la rose pour nous vient de s'ouvrir.
Pour moi et mon cousin, reposant tous deux sur un même lit.

Le cousin répond :

Qui peut, qui peut connaître celui qui nous réunira encore ?
Tous deux, ô ma maîtresse, couverts d'un même manteau ?
Et nos beaux yeux se regarderont à l'aise...

)⋄(

Une jeune fille chante :

Des oiseaux sont passés sur moi, à tire-d'ailes,
Vêtus de caftans dorés qui leur tombaient jusqu'aux pieds.
Qui pourrait me rendre hirondelle, que j'aille leur ravir leurs chéchias ?
Ou bien branche de basilic dans la main du plus beau d'entre eux ?

)⋄(

Un jeune homme chante :

L'amour est dans nos maisons ; nous avons grandi avec lui.
L'amour est dans nos puits, et il rend notre eau douce.

L'amour est dans la vigne, et lui fait pousser des branches.
L'amour, son pouvoir nul n'y résiste, fût-il émir ou sultan.

☽◦☾

Un jeune homme chante :

Si votre maison est haute, j'y peux monter avec une échelle.
Si votre fille est bien gardée, je peux décrire ses traits charmants.
Et si l'on dit que je mens, je dirai : « Voyez ! ma bague est à son doigt. »

La jeune fille répond :

Tu m'as couverte de honte, ô jeune homme !
Que Dieu t'en couvre à ton tour !
Qu'il te ramène à ta chère mère, les entrailles entre les mains !
Vêtue de soie, je viendrai alors te faire mes condoléances.
« Voilà, jeune homme, te dirai-je, le prix des fautes que tu m'as fait commettre ! »

☽◦☾

Une jeune fille chante :

O toi qui pousses dans notre cœur, ô bel arbre aux racines de gingembre et aux feuilles vertes !
Ma mère m'a défendu de me tenir à la porte du logis.
Te dirai-je, ô maman, ce qu'est l'amour entre voisins ?
On se regarde les yeux dans les yeux, et le feu est dans le cœur !

Un jeune homme chante :

O celle qui marche dans le jardin, sa robe traînant derrière elle !

Qui pourrait me faire, ô mon Dieu, l'anneau de sa cheville ?

Qui pourrait me faire, ô mon Dieu, la ceinture qui presse son ventre ?

Qui pourrait me faire, ô mon Dieu, le collier qui orne son cou ?

Qui pourrait me faire, ô mon Dieu, le mouchoir qui enveloppe ses cheveux ?

Qui pourrait me faire, ô mon Dieu, le maître de la tente où elle habite ?

Je baiserais sa joue et je mordrais ses lèvres !

CHANT D'AMOUR ARABE

Le soleil baisse, ô Mhammed, le soleil baisse et l'ombre s'étend sur le douar, comme un voile de deuil sur le front d'une veuve.

Et les brumes commencent à monter au loin dans le désert, comme la fumée au-dessus d'un campement.

O mon époux, ô mon amant, je reste à t'attendre comme la tigresse qui attend son petit.

Mon cœur est rongé comme les os de ceux qui meurent dans le désert, sur la piste des caravanes.

Mes larmes tombent comme les fleurs des amandiers sous le sirocco. Reviens, ô Mhammed ! Je t'aime et te désire,

D'un désir aussi sauvage et fou que le désir de l'hyène qui va violer les tombeaux pour dévorer les cadavres.

Mais tu ne m'écoutes pas. Tu détournes la tête, comme un lion dédaigneux.

Ton cœur est pris. Tes yeux que j'aime sont fixés sur une infidèle et une impie.

Sur ses yeux bleus comme des turquoises. Et tes mains tremblent de désir quand tu penses à ses cheveux dorés comme des grains de maïs mûrs.

Tu aimes une Européenne, Mhammed. Elle t'a volé à moi. Elle m'a pris ma vie. Elle t'a pris, toi, que j'aime.

Sa peau est pâle comme le burnous blanc d'un cheikh. Sa main est froide comme le serpent qui s'enroule autour du bras du charmeur.

Je sens ma poitrine qui se gonfle comme le torrent des montagnes au printemps. Je sens ma haine qui grandit comme l'ombre quand vient le soir.

Je la hais. Je voudrais satisfaire en même temps tout mon amour pour toi et ma haine pour elle. Je voudrais boire sur tes lèvres tout le sang de son cœur!

CHANSON POPULAIRE SYRIENNE

Si tes refus et tes coquetteries
Doivent me faire mourir un peu chaque jour,
Résume plutôt, par pitié, en une seule
Toutes mes morts, comme toutes mes peines.

Prends mon fusil, et charge-le,
L'étincelle jaillit bien de la pierre.
Voici la poudre et voici les balles.
Charge, vise-moi, et fais feu.

Mais prends garde cependant
De ne pas me viser à la tête,
Car mon front est plein de ton image,
Et c'est toi-même que tu tuerais.

Prends garde aussi, cruelle,
De ne pas viser mon cœur,
Car mon cœur est rempli de ton cœur,
Et c'est ton propre cœur que tu transpercerais.

CHANTS D'AMOUR RIFFAINS

O fleurs des cognassiers et des grenadiers !
O pure beauté ! On ne me séparera pas plus de toi
Qu'on ne peut séparer les coquelicots
Des liserons sur le flanc des coteaux.
O Hamouch chérie aux yeux noirs !
Les vers rongent mes os !
Que faire pour ce cœur sur lequel tu es passée ?

O ma Yamma !
Je t'en supplie, ne me rends pas

O ma Yamma !
Maigre comme un serpent,

O ma Yamma !
Qui rampe contre un mur,

O ma Yamma !
Sans y laisser de traces !

)◦(

Un Riffain, amoureux d'une femme mariée, n'a pu rencontrer qu'une seule fois sa maîtresse, à cause des soupçons éveillés du mari jaloux. Il se console en chantant :

O ma Yamma !
J'ai suivi le fil de l'eau,
O ma Yamma !
Jusqu'à la source des grenadiers.
O ma Yamma !
J'y ai cueilli une grenade,
O ma Yamma !
Pour y combler mes désirs.
O ma Yamma !
Son maître veillait sur elle
O ma Yamma !
De l'intérieur de sa chambre,
O ma Yamma !
Il a crié : « Au voleur ! Au voleur ! »
O ma Yamma !
Je ne suis pas, moi, un voleur.
O ma Yamma !
Je n'ai pas mangé au point d'être rassasié ;
O ma Yamma !
Je n'ai pas emporté des paniers de grenades :
O ma Yamma !
Je n'en ai cueilli qu'une seule...
O ma Yamma !
Pour combler mes désirs !

)⋄(

A lalla, ia lalla !
Je ne pardonnerai pas à ma mère,
Je ne pardonnerai pas à mon père
Qui m'ont mariée à celui-ci.
Ils m'ont mariée à un veuf, et empêchée
D'épouser un jeune homme.
Ils m'ont donnée à un vieillard
Aux veines du cou toutes noueuses,
Et empêchée de coucher avec mon beau cousin !
O Moha ! Moha ! mon cousin germain !
O Moha ! Moha au visage si pur !
La barbe de mon époux est une poignée d'alfa.
Son ventre est un fond de vieux sac de blé.
O Moha ! Moha ! mon cousin germain !
Nous fuirons par une nuit sans lune.
A ton cou, ô mon ami ! Que peut-il m'arriver ?
O Moha ! Moha ! O parfait cavalier
Porteur d'une *rezza* enroulée autour de la tête !
O mon frère ! Je meurs pour toi !

)⋄(

CHANT DES JEUNES GENS DÉBAUCHÉS

La perdrix là-bas est posée.
Le faucon s'est précipité sur elle.
Mais elle s'est cachée dans les lentisques.
Je lui ferai un petit tatouage sur le pubis...
Les autres choisissent des femmes sérieuses.
Nous, nous prenons des femmes de mauvaise vie,
Qui se donnent debout comme les vaches.
Elles se roulent dans les cendres comme les poussins,
Elles sautent par-dessus les haies comme des chèvres.

☾✧☽

Quelles sont ces pommes sur ma poitrine ?
Venez !
O jeunes gens ! L'objet de vos désirs
Est au-dessous de ma ceinture.

CHANT KABYLE

O lune qui brille en ton plein sur les toits de nos [maisons !
Porte le bonsoir à nos cousins.
Leurs sœurs solitaires voudraient bien les voir.

Dis-leur que s'ils ne viennent pas tout de suite
C'est nous qui courrons vers eux.
Nous sommes assises au bord du chemin...

Sait-on quel mortel vivra demain encore ?

CHANTS D'AMOUR DE L'ATLAS MAROCAIN

L'amour a ravi mon cœur et l'a pétri,
On dirait qu'un lourd maillet a broyé mes os.
L'amour est comme une chèvre :
Quand on veut la cacher, c'est alors qu'elle bêle fort.
Quand l'eau remontera les pentes de la montagne,
Quand le chacal gardera les troupeaux,
Alors seulement j'oublierai mon bien-aimé !

☽◆☾

Mon amant ressemble à une grappe de raisin :
Je voudrais le dévorer pour éteindre le feu de mon [cœur.
O source où s'est désaltéré le bien-aimé,
Tu es un sanctuaire où j'aime aller en pèlerinage.

☽◆☾

O douleur, reste cachée au fond de mon cœur...
L'ennemi pourrait surprendre des larmes dans mes [yeux.

☽◆☾

Je croirai à l'amour éternel, ô Itto, quand je verrai
Le corbeau devenir blanc comme le soleil,
Le chacal aller de compagnie avec le chasseur,
Le chat faire bon ménage avec la souris,
Et l'herbe pousser sur le roc sec.

☽◆☾

AHIDOUS BERBÈRE DE L'ATLAS AVEC DEVINETTES

— Tu es mon frère, et je suis tienne jusqu'à la mort.
Ne crois jamais si une autre te dit qu'elle t'aime.
T'ayant mangé le meilleur de tes biens, elle te quittera.
Explique-moi ce que c'est qu'*un livre écrit sans être [souillé*.
Si tu me le dis, je te saluerai et me soumettrai à toi.

— C'est une *vierge* qui n'a pas d'enfants.
Si tu es intelligente, toi, dis-moi
Ce que c'est qu'*une mer qui n'a pas de marins.*
Si tu me l'expliques, je te saluerai et me soumettrai.

— C'est l'*œil.* Qu'Allah crève le tien !
Si tu es malin, tu dois me dire
Quel est *l'animal qui n'a qu'un seul pied.*
Si tu me le dis, je te saluerai et me soumettrai.

— C'est le *fusil.* Qu'il t'éclate dans la main !
Si tu es intelligente, tu dois me dire
Quel est *l'animal qu'on égorge et qui n'en meurt pas.*
Si tu le dis, je te saluerai, ô la plus belle des femmes.

— C'est la *verge.* Qu'Allah te coupe la tienne !
Si tu es intelligent, tu dois me dire
Quel est *l'animal qui porte une calotte.*
Si tu le dis, je te saluerai et me soumettrai.

— C'est le... Qu'Allah déchire le tien,
Dont les côtés sont enflés comme une marmite...
Si tu es intelligente, il faut me dire
Quel est *le champ ensemencé sans laboureurs,*
Moissonné dans la journée et qui repousse le soir.

... C'est le *ciel avec ses étoiles,* le chef-d'œuvre d'Allah.
Mais cessons de nous disputer et dire des injures.
Pour l'amour de Dieu, source douce, donne-moi un
[peu d'eau
Que je la boive, ô sœur chérie, car j'ai bien soif.

— La source est sacrée ; je n'y laisse boire personne.
Cent mille pics et cent mille pioches
Ont été brisés sans que l'eau jaillisse.
Et tu voudrais, mon garçon, y prendre de l'eau !...

POEMES D'AMOUR TUNISIENS

Viens, ô étranger, à la maison.
On dirait que tu as peur de mon chien.
Mon chien est attaché.
On dirait que tu as peur de mon père.
Mon père est en voyage.
On dirait que tu as peur de ma mère.
Mais ma mère aime cela.
On dirait que tu as peur de Dieu.
Je te cacherai sous mes couvertures.

☽⟡☾

Il est venu chez moi près du bassin, et m'a trouvée en
[train de semer des narcisses.
Il est venu chez moi sur la terrasse.
Nous avons ouvert la porte et sommes entrés.
Ivres nous nous sommes étendus à terre, et il m'a
[laissée l'esprit fou...
Il est venu dans ma maison avec des roses dans ses
[mains.

☽⟡☾

Un messager est venu à moi.
Je me suis mis à réfléchir.
Il est venu dans ma chambre.
J'ai allumé la mèche et ajouté de l'huile.
Sur sa tête est enroulée une cordelette de soie.
Il a dans sa poche des parfums.
Il est venu et me les a donnés.
Il est venu chez moi dans la cuisine,
O celui qui a les yeux noirs !
Ma religion est comme la sienne.
Il a mordu la lèvre et le sein.

J'ai une rose sur le puits.
Quand la brise souffle elle se penche.
J'ai une rose sur le balcon.
Quand le vent souffle elle chante.

CHANT D'ASIE MINEURE

Deux chemins mènent à Adana,
Une de mes chaussures y est tombée ;
Serait-ce en route, ma chérie ?
Ma gracieuse amie vient en minaudant.
Je l'ai fait danser au son de la guitare.

Le chemin d'Adana est escarpé.
Il y coule des eaux torrentueuses.
Jeune fille, embrasse le garçon doucement.
Ma gracieuse amie vient en minaudant.
Je l'ai fait danser au son de la guitare.

Le chemin d'Adana est étroit.
Madame, relevez vos pantalons.
Des bas de fil, des jambes blanches !
Ma gracieuse amie vient en minaudant.
Je l'ai fait danser au son de la guitare.

Sur le chemin d'Adana, il y a des cerisiers.
Monte sur les branches et fais de la broderie.
Mords tout doucement l'écorce rose.
Ma gracieuse amie vient en minaudant.
Je suis tout à fait d'accord avec cette fille.

POÈMES DIVERS

Discussion entre une femme blanche et une femme noire

ÉLOGE DU NOIR.

Je suis de la couleur de la grande nuit ténébreuse par laquelle a juré Allah le Très Haut. De la couleur des yeux qui rendent fou d'amour.

Un poète a dit :

Si je suis parfois obligé d'avaler un blanc d'œuf, ou de me réjouir, à défaut de mieux, avec une chair couleur de blanc d'œuf, je le fais le moins souvent possible. Jamais vous ne me verrez éprouver un grand amour pour un linceul blanc, ou me plaire à des cheveux de cette couleur !

Un autre a chanté de même les corps d'ébène des filles d'Afrique :

Je n'aime pas cet éphèbe mou dont la couleur me semble couverte de farine dartreuse. L'amie que j'aime est une noire semblable à la nuit. Son visage est celui de la lune. Couleur et visage inséparables, en effet, car si la nuit n'existait pas, il n'y aurait pas de délicieux clair de lune.

Et un autre a dit encore :

Je n'aime pas cet éphèbe mou dont la couleur est celle de la graisse dont il est bouffi; mais j'aime ce jeune noir, svelte et mince, aux chairs fermes. Car je préfère comme monture un jeune étalon sauvage aux fins jarrets, et je laisse les autres chevaucher les éléphants.

Le plâtre blanc ne vaut pas cher, mais le musc précieux ne serait pas le musc s'il n'était noir.

Ne s'inquiète-t-on pas plus du noir de l'œil que de

son blanc pâle ? Et les ténèbres de la nuit ne sont-elles pas chères aux amoureux dont elles protègent les ébats?

Au reste, le blanc n'est-il pas la couleur de la lèpre?

C'est pourquoi le poète a dit :

Ne vous étonnez pas si je deviens fou d'amour pour cette négrese au corps lustré, car toute folie, nous apprennent les médecins, est toujours précédée d'idées noires.

Eloge du blanc.

O noire, ne sais-tu pas que la blancheur est la couleur de la lumière, de la pleine lune, du jour et de l'argent ? Celle de la fleur d'oranger, du lys, de la marguerite, de la rose blanche et de l'étoile du matin ?

Ma couleur est la reine des couleurs, celle de la neige des montagnes et celle des robes des vierges ou du manteau des cheikhs.

La valeur d'une perle tient à sa blancheur et le sac de charbon ne vaut pas un dirhem.

Les visages blancs sont de bon augure et les noirs sont ceux des démons de l'enfer. Celui de Cham ne fut-il pas noirci parce qu'il avait ri en voyant la riche virilité découverte de son père ?

Un poète dit :

Blanche, aux joues lisses et dures, elle est une perle soigneusement préservée.

Les myrtes et les narcisses se mêlent aux roses de ses joues ; la neige est la couleur de sa gorge. Quant à sa taille, c'est un rameau flexible de jasmin qui se balance dans un jardin, et pour lequel on donnerait toutes les autres fleurs du jardin.

La grasse et la maigre

UNE FEMME GRASSE DIT A SA RIVALE MAIGRE :

Grâce à Dieu, je suis pleine d'embonpoint, je suis pleine de coussins rembourrés de tous côtés, et personne ne peut sans frissonner contempler mes formes plantureuses.

Mon corps est un verger dont les grenades sont mes seins, les pêches mes joues et les pastèques mes fesses opulentes.

Les sages ont dit : « La joie des sens consiste en trois choses : manger de la chair, monter sur de la chair, faire entrer la chair dans la chair. »

O maigre, demandes-tu au boucher de la viande desséchée et étique ? Aimes-tu faire cuire dans ta marmite une vieille poule coriace ?

Tes cuisses ressemblent à des bâtons et ton corps à une planche. Tu ressembles à celle dont un poète a dit :

Qu'Allah me préserve d'être obligé de baiser cette femme maigre, de servir de frottoir dans son passage obstrué de cailloux ! Son enlacement est si dur et ses membres si rugueux que je me réveille d'entre ses bras la peau bleuie et les membres meurtris.

Alors qu'il a chanté la femme grasse comme moi en disant :

Quand elle marche, elle remue de chaque côté délicieusement deux outres balancées lourdes et qui éveillent les désirs.

Son coup de hanche fait pâmer nos âmes et tomber nos coeurs à ses pieds.

La mince répond :

Louange à Dieu qui me donna la forme du flexible rameau de peuplier, la souplesse du cyprès et le balancement du lys !

Je me lève légère et quand je marche mes pas s'impriment à peine sur le sol. Plus flexible que le bambou, plus agile que le moineau, je m'assois comme une plume d'oiseau sur les genoux de mon amant, et je m'enlace à lui comme la vigne au palmier.

Le poète loue-t-il sa belle en la comparant à l'éléphant, ô toi qui marches comme le canard ? Au contraire, il me compare à la gazelle, à la tige du bananier, à la lettre *aliph* et au sabre affilé.

Toi, tu es un monceau de chair, intraitable dans la copulation. Quel est l'homme dont le membre soit assez long pour arriver à la cavité cachée entre la montagne de ton ventre et de tes cuisses ? S'il arrivait à te pénétrer, il serait aussitôt repoussé par le gonflement de ton ventre.

Tu étouffes ton amant, tu le mouilles de ta sueur, tu l'assourdis de ton rire, ô toi dont l'âme est aussi lourde et épaisse que le corps.

Tu souffles comme un bœuf, et tu ronfles en dormant. Si tu pisses, tu mouilles toute ta robe. Si tu jouis, tu inondes le matelas. Si tu pètes en Orient, l'Occident retentit...

Entre l'une de ses pommettes et sa bouche se détache, noir, un grain de beauté.

Et c'est comme un nègre qui, entré dans un jardin de fleurs, hésiterait entre le pourpre d'une rose et l'écarlate d'un coquelicot.

)◆(

J'ai vu les femmes rechercher dans le jeune homme les qualités qui distinguent l'homme fait :

La beauté, la fortune, la générosité, la force,
Un membre de grande dimension pour le coït pro-
[longé,
Une poitrine légère paraissant nager sur elles,
Une croupe puissante, une éjaculation point trop
[rapide,
De façon que la jouissance soit longtemps prolongée.

Elles veulent qu'ensuite son membre
Revienne promptement rigide,
Et qu'il vole ainsi plusieurs fois au-dessus de la vulve.

Tel est l'adolescent aimé des belles.

)◆(

O Aziz, mon cousin, tu as rempli mon âme de passion et creusé en mon cœur un abîme de souffrances !

Larmes de mes yeux, vous avez dissous mon cœur et liquéfié mon corps!

Mais n'est-il point doux de souffrir pour l'ami, quand il est si beau ?

)◆(

Jeune homme, l'amoureuse rosée du matin mouille les fleurs entr'ouvertes, et la brise balance leurs tiges ! Mais tes yeux...

Tes yeux, petit ami, sont la source claire où vient se désaltérer longuement ma lèvre ! Mais ta bouche...

Ta bouche, jeune ami, est la ruche de perles où boire une salive qu'envient les abeilles !

☽⬩☾

La rouge fleur du grenadier n'est pas mieux voilée de ses feuilles, ô jeune fille, que tu n'es vêtue de cette charmante et légère chemise !

Mais n'es-tu pas plus délicieuse encore ? Si tu te lèves dans ta beauté pour éblouir les hommes, tes hanches te disent : « Reste, reste assise ! Ce qui nous suit est trop lourd pour nos forces ! »

☽⬩☾

Ne te laisse pas séduire par la veuve
Quand même ses joues seraient des bouquets de roses.
Tu aurais beau être le meilleur des maris,
Elle répéterait sans cesse :
« Quel excellent homme était mon défunt ! »

☽⬩☾

Votre image est dans mes yeux,
Votre nom est dans ma bouche,
Vous habitez dans mon cœur.
Où donc alors pouvez-vous vous cacher ?

☽⬩☾

Elle paraissait soucieuse. Je l'embrassai par surprise. Alors ses larmes coulèrent chaudes, brûlant les roses de ses joues.

Je lui offris une coupe de vin... et je pus pénétrer dans son paradis.

O mon malheur ! Quand elle sortira des ondes de sa griserie, je crois qu'elle me tuera avec l'épée de son abandon...

... D'autant que j'ai renoué de travers le nœud de sa cordelière !

O cavalier, doux ami, sois gentil.
Apporte-moi des nouvelles de ma belle.
Quand la reverrai-je ?

Les jeunes filles s'arrêtent au gourbi.
Qu'il est doux le baiser d'El Arbi !
C'est du sucre candi.

Les jeunes filles s'arrêtent au douar.
Qu'il est doux le baiser du brun !
Le baiser savoureux et mielleux !

Les jeunes filles sortent vêtues de vert.
Qu'il est doux le baiser de Sidi !
C'est du sucre de canne.

O cavalier, doux ami, sois gentil.
Apporte-moi des nouvelles de ma belle.
Quand la reverrai-je ?

☽⟡☾

A cheval sur deux branches,
Prends garde de tomber.
Ne prends qu'une seule femme
Si tu veux la paix.

☽⟡☾

J'ai vu de mes yeux la dévote en prière.
Son chapelet sur la natte,
Elle trompait son mari.
Lui, il disait : « Que ma femme est donc pieuse ! »

☽◦☾

O toi que la concupiscence fait esclave d'incessants désirs, arme-toi courageusement du fer et de la hache d'armes ; car de tels excès sèchent la source même de la vie. Cette eau précieuse, le sperme, donne l'éclat de la santé à la face de l'homme et fait ses membres forts. C'est elle qui donne la vivacité de l'esprit à l'écrivain, c'est elle qui constitue l'essence de la vigueur de l'esprit et du corps. C'est l'huile qui entretient la flamme de la vie.

☽◦☾

Celui qui fait son occupation perpétuelle du voluptueux contact, voit sa face et ses membres maigrir, son corps s'étioler et toute occupation lui devenir à charge. La goutte, la paralysie, le tremblement nerveux et le catarrhe se succèdent. Et l'on prendrait ce jeune homme pour un vieillard. Hanter les cabinets particuliers du hammam est le plus rapide moyen d'en venir à cette misérable condition.

☽◦☾

Ne te fie pas aux femmes,
Même si elles ont un grand chapelet.
Elles se font un jour dévotes,
Mais ce qui est en dessous les aiguillonne toujours.

☽◦☾

La conversation des femmes vous réjouit.
Elles vous font un collier avec du vent.
Elles vous rasent sans eau...

☽⬥☾

Est-ce la nuit qui tombe ou tes cheveux lisses et noirs ?

Est-ce la lune qui se lève ou ton visage enchanteur ?

Est-ce un pétale de narcisse ou ta paupière ?

Est-ce une rangée de grelons menus ou tes dents ?

Sont-ce deux petites gourdes d'ivoire sur ta poitrine ou tes seins ?

Est-ce du sable mouvant qui ondule sous ta chemise ou ta taille ?

Si tu pouvais voir combien je souffre pour toi, tu dirais :

« Est-ce de la folie ou de l'amour ? »

Calife Yazid ebn Moaouia.

☽⬥☾

O temps ! de tous ceux qui vivent ici-bas
Tu n'élèves que celui qui se conduit en fou ou en bouffon,
Ou celui dont la mère est une putain,
Ou celui dont l'anus sert d'encrier,
Ou encore celui qui vit du métier de maquereau.

☽⬥☾

Le poète a tort, ô jeune fille !
De comparer ta taille au rameau du palmier.
La branche ne plaît que vêtue de feuilles vertes.
Toi, moins tu as de vêtements, plus tu me parais belle.

☽⟡☾

Par ignorance j'ai éprouvé deux femmes...
— Et de quoi te plains-tu, ô mari de deux femmes ?
— Je me disais : « Je serai entre elles deux comme un [petit agneau.
Je prendrai mes ébats sur les mamelles de mes deux [brebis. »
Et je suis devenu comme une brebis entre deux chacals.
Si je suis aimable avec l'une, l'autre se met en colère.

Je ne puis échapper à ces deux furies.
... Si tu ne peux rester célibataire, ne prends qu'une [femme ;
Une femme à elle seule peut satisfaire deux armées.

☽⟡☾

La taille d'Aïcha est comme un navire

Aux mâts pavoisés de mille drapeaux claquant aux vents.
A moi qui l'aime tant, elle donne un rival.
La taille d'Aïcha ! O ma mère ! O sa ceinture...

La taille d'Aïcha est un jeune épi de blé
Venu sans culture dans un champ et ployant au vent [du matin.
A moi qui l'aime tant, elle donne un rival.
La taille d'Aïcha ! O ma mère ! O sa ceinture...

☽⟡☾

Certes, l'amour ne trouve de remède
Ni dans les sortilèges, ni dans les amulettes,
Ni dans l'étreinte sans baiser,
Ni dans le baiser sans étreinte
Ni dans la conversation sans caresses,
Mais bien dans la superposition des jambes sur les [jambes.

☽⇌☾

J'aperçois la tige de bambou qui se balance.
J'aperçois la lune en sa quatorzième nuit.
Je lui demande : « Quel est ton nom ? Quel est ton nom ? ».
Elle me répond : *Loulou* (Perle).
Alors je m'écrie : *Li ! Li !* (A moi ! A moi !)
Mais elle me dit : *La ! La !* (Non ! Non !)

☽⇌☾

Le jeune garçon au beau visage marche dans la rue, se balançant comme le rameau du bananier.

Et à pas lents s'avance derrière lui un cheikh d'aspect vénérable ;

Un cheikh lettré qui a fait son étude de l'amour, qui possède à fond la science de l'amour, connaissant le licite et l'illicite.

Il cultive à la fois jouvencelles et jouvenceaux, qui le rendirent plus maigre qu'un cure-dent ;

Vieux os sous vieille peau, pédéraste comme un maghrébin, toujours accompagné de son mignon ;

Un cheikh bilatéral, aimant l'acide et le doux, semblable au couteau du vendeur de colocases, qui perfore à la fois les parties mâles et femelles du tubercule.

Bien que versé dans l'étude de l'amour, entre le jeune Zeid et la jeune Zeinab, il ne voit pas toujours la différence.

☽⇌☾

Mes regards ont fait éclore sur tes joues des roses.
Et tu me défends de les cueillir.
Pourtant l'équitable Coran
Alloue au nomade la moisson
Qu'il a fait pousser dans un champ.

)◇(

Elle vint vers moi, vêtue de sa beauté comme le rosier de ses fleurs, et les seins en avant, comme des grenades. Je m'écriai : « Voici la rose des grenades ! »

Je me trompais. On ne peut comparer, ô jeune fille, tes joues aux roses et tes seins aux grenades. Car ni les roses des rosiers, ni les grenades des grenadiers ne sont comme tes joues et comme tes seins.

Les roses, on peut respirer leur parfum et les grenades, on peut les cueillir, mais toi, ô virginale adolescente, qui peut se flatter de te sentir ou de te toucher ?

)◇(

Viens, ô jeune fille ! Le sage est celui qui se réjouit toujours.

Passe-moi du vin qui rendra plus chaude la couleur de tes joues.

Nous n'avons pour témoins que les orangers qui parfument le vent et les ruisseaux qui s'enfuient en riant.

Nous n'avons pour témoins que la lune et ses compagnes, que les jasmins, les œillets et les roses. Viens dans mes bras, l'amour me brûle, je n'en peux plus.

Mais d'abord, baisse ton voile, car Allah, s'il nous voyait, serait jaloux !

)◇(

Si je pouvais reposer sur ton sein une seule nuit, je croirais avoir touché le ciel de la tête.

Je briserais la Flèche dans la main du Sagittaire, et j'enlèverais sa couronne à la lune.

Je traverserais le neuvième ciel et je parcourrais la terre d'un pas fier.

Si j'avais ta beauté, si j'étais toi, ma bien-aimée, j'aurais pitié des amants malheureux, j'aurais pitié de ceux que la passion tourmente.

FIRDOUSI.

☽⟡☾

Souvent je parcours avec ivresse les charmes de ma bien-aimée, et je caresse de la main la belle peau nue de son corps. Tantôt je presse les grenades de sa gorge de jeune ivoire, tantôt je mords à même les pommes roses et blanches de ses joues. Et puis je recommence.

☽⟡☾

Quand la jeune Bédouine rencontre en chemin un beau cavalier, ses joues rougissent comme la fleur du laurier-rose.

O Bédouine qui te promènes, éteins le feu qui te colore. Mets ton âme à l'abri d'une passion naissante qui la consumerait. Reste insouciante dans ton désert, car la souffrance d'amour est le fruit de la rencontre des beaux cavaliers.

☽⟡☾

Elle apparaît comme la lune dans une nuit délicieuse, et ses regards éclairent notre route.

Si je m'approche d'elle pour me réchauffer au feu de ses yeux, je suis aussitôt repoussé par les sentinelles qui les défendent : ses deux seins tendus et durs comme le granit...

ÉNIGMES

Quel est l'homme qui tue ses enfants, celui qui vend ses enfants, et celui qui donne ses enfants ?

— Le premier est celui qui épouse une femme de quarante ans passés. Le second celui qui couche avec une esclave. Quant à celui qui donne ses enfants, c'est celui qui commet l'adultère avec une femme mariée.

☽◆☾

Qu'est-ce qui a une bouche, une petite langue, deux lèvres, et qui ressemble à l'empreinte du pied de la gazelle sur les sables du désert ?

— Le sexe de la femme.

☽◆☾

Il n'est pas plus grand qu'une main.
Il n'a qu'un œil et ne voit pourtant pas clair, bien qu'il sache trouver sa route.
D'ordinaire, il baisse la tête, Mais parfois, il la relève et se met à avancer, bien que sans jambes.
Il fait parfois couler le sang, mais il porte toujours la joie.
La colère lui rend parfois la face violacée.
La bouche qui le suce le trouve plus doux que le miel ou le sucre candi.

— Le zeb.

)⊷(

Que deviennent les vieilles lunes après leur dernier quartier ?

— On les casse pour en faire des étoiles.

)⊷(

Quel est l'être viril qui n'a qu'un œil ? un œil sans cils et sans pupille et qui pleure sans être triste ?

— La verge.

)⊷(

Qu'est-ce qui répand de nombreuses larmes en diverses occasions ? Qui pleure quand il grandit, qui pleure s'il voit une jolie figure, qui pleure s'il touche une femme, et qui va même jusqu'à verser des larmes de souvenir ?

— Le même objet.

)⊷(

— Qu'est-ce qui ressemble à une femme anglaise et qui vit sous la terre ?

— Le radis.

PROVERBES

Un long baiser sur la bouche vaut mieux qu'un brutal coït précipité.

Ɔ⬩C

La femme abandonne volontiers pour ce qu'on lui met dans les mains ce qu'elle a entre les jambes.

Ɔ⬩C

La veuve est un plat de couscous refroidi.

Ɔ⬩C

La vieille qui se farde est un anneau de cuivre doré.

Ɔ⬩C

L'amoureux prend les autres pour des aveugles ; on le prend pour un fou.

Ɔ⬩C

L'amant et le roi n'acceptent pas d'associés.

☽◆☾

Qui est amoureux des perles plonge dans la mer.

☽◆☾

La femme a la chevelure longue et les idées courtes.

☽◆☾

Qui femme a n'a point paix.

TABLE

Avertissement 7

HISTOIRES 11

POÈMES ET CHANSONS 287

Chants populaires de Tlemcen 287

Chant d'amour arabe 289

Chanson populaire syrienne 290

Chants d'amour riffains 291

Chant kabyle 294

Chants d'amour de l'Atlas marocain 294

Poèmes d'amour tunisiens 297

Chant d'Asie Mineure 298

POÈMES DIVERS 299

ENIGMES 313

PROVERBES 315

-:- Imp. Spéciale A. QUIGNON -:-
16, rue Alphonse-Daudet, Paris (XIVe)

16-17
19-20
26
35-6
55-6-7
60-1
71
80-1
87-8 102-3 90-1
147-8
164-5
168-9
201-2
205-6
214-5
219
225-6
251-2
263-4

308-4
310-1
313